

JOURNAL

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

P
UNIV
L

27865

OTIA MERSEIANA

VOLUME TWO

COMMITTEE OF PUBLICATION.

PRINCIPAL DALE.

PROF. GILBERT A. DAVIES.

PROF. E. C. K. GONNER.

PROF. J. M. MACKAY.

PROF. KUNO MEYER.

PROF. W. H. WOODWARD.

Editor

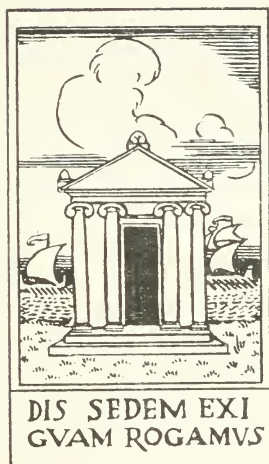
(To whom communications should be addressed):

MR. JOHN SAMPSON,

Tate Librarian.

OTIA MERSEIANA

THE PUBLICATION OF
THE ARTS FACULTY OF
UNIVERSITY COLLEGE
LIVERPOOL



VOLUME TWO

1900-1901

PARIS
C. KLINCKSIECK
11 RUE DE LILLE

LONDON
TH. WOHLLEBEN
50 GREAT RUSSELL STREET

NEW YORK
G. E. STECHERT
9 EAST 16TH STREET

91471
11 | 9 | 08

HERTFORD

PRINTED BY STEPHEN AUSTIN AND SONS.

CONTENTS.



	PAGE
CHARLES BONNIER.	
<i>Un Village du Nord de la France</i>	1
KUNO MEYER.	
<i>Stories and Songs from Irish Manuscripts</i>	75
OLIVER ELTON.	
<i>Notes on Colour and Imagery in Spenser</i>	106
HENRY SWEET.	
<i>Linguistic Affinity</i>	113
GILBERT A. DAVIES.	
<i>Statiana</i>	127
HENRY CECIL WYLD.	
<i>The History of Old English Fronted (Palatalized) Initial ȝ in the Middle and Modern English Dialects</i>	129
<i>On the Etymologies of the English Words 'blight' and 'blain,' 'chornels' and 'kernels'</i>	143

UN VILLAGE DU NORD DE LA FRANCE.

By CHARLES BONNIER, Ph.D.

“**L**E nom de la paroisse de Templeuve paraît très ancien, et vient à ce qu'on assure de *Templum Jovis*, d'où il dérive depuis plusieurs siècles, probablement encore du temps des anciens Gaulois” Voilà ce qu'on lit dans une ancienne notice faite et composée par un abbé Desreumaux vers l'année 1842. C'est de ce village et de cette paroisse, appartenant avant la Révolution à l'évêché de Tournai et à la grande abbaye d'Anchin, aujourd'hui faisant partie du Canton de Cysoing et de l'arrondissement de Lille, que nous voulons parler dans cette Étude sur le mélange du patois et du Français et dans cette recherche sur le langage et la vie intérieurs d'une Commune rurale. Nous la prendrons au commencement de ce siècle. Du temps qui précède, nous n'avons aucun document qui puisse vraiment nous aider à reconstruire la vie disparue ; les anciens témoignages de ceux qui virent la Révolution et l'Empire sont ce que nous avons de plus précieux à la fois et de plus reculé : comme le fond lointain d'un tableau de couleur déjà passée.

Pour concentrer les phénomènes et leur donner une sorte de personnalité, nous résumerons les différentes périodes de la vie du village en un type ; cela est nécessaire en ce genre d'études, car une personnalité réelle ne prouverait rien, ne présentant que des phénomènes spéciaux, n'offrant que des fragments de réponse au problème que nous posons. D'un autre côté, un type trop vague, trop général, aurait l'inconvénient de manquer de vie, qualité que nous cherchons avant tout à introduire dans cette étude. Il faut donc circonscrire le type dans le milieu large mais bien déterminé, dans une époque spéciale mais assez étendue.

Dans cette histoire d'un village, qui s'étend du commencement du siècle à notre époque, nous pouvons distinguer trois périodes :—

(a) De la fin de l'Empire à 1830 ; où, s'il y eut des changements, ils furent si lents à se développer que la monotonie et le caractère de la vie paysanne n'en furent pas atteints.

(b) De 1830 à la fin du second Empire, avec la Révolution de 1848 au milieu.

(c) Enfin de 1870 à notre époque.

Ces divisions, purement historiques, ne doivent pas être prises au pied de la lettre, car beaucoup de phénomènes se répandent d'une période sur l'autre, mais le changement, latent jusque là, fut senti à ces époques spéciales de commotion politique. A ces trois périodes, qui comprennent presque une vie d'homme, correspondent environ trois générations.

Les ancêtres, paysans purs, ne s'occupant que d'agriculture, participent encore du long sommeil à ras de terre ; le réveil a lieu en 1830, et à sa suite viennent le contact avec l'extérieur, le mélange, l'industrie et la fortune ; à partir de la fin de l'empire on assiste à l'envahissement du village par les influences du dehors ; le village sombre dans le courant extérieur qui l'emporte. Nous avons le paysan intact et entier dans la première période, le paysan mélangé dans la seconde, l'ouvrier de fabrique dans la troisième.

INTÉGRITÉ DU CARACTÈRE.

Première période : 1800-1830.

“ Peut-être en est-il du paysan comme du prisonnier ? Il n'éparpille pas les forces de son âme ; il les concentre en une seule idée et arrive alors à une grande énergie de sentiment.”

BAZAC : *Le médecin de Campagne.*

Le village de Templeuve est situé entre Lille et Valenciennes, c'est-à-dire, linguistiquement parlant, presque au point de jonction du picard (improprement appelé rouchi) et du Wallon (qui commence au Borinage). La période pré-révolutionnaire peut se raconter brièvement. Le village formait une dépendance de la grande abbaye d'Anchin et appartenait à l'évêché de Tournai. A la vente des biens du clergé, le paysan reprit pour la première fois depuis des siècles possession de la terre. “ Autrefois,” dit la notice déjà citée, “ les pauvres avoient comme les riches part au marais communal ; ce marais avoit été cédé, comme je crois, par une Comtesse de Flandres, qui en avoit le souverain domaine, aux diverses communes où il étoit situé ; les pauvres comme les riches pouvoient en été y faire paturer leurs bestiaux, de là vient

probablement le nom latin qu'on donne à ce village, comme à quelques autres des environs : ad pabula, Templeuve en Pévèle. . . . L'abbaye avait en propriété une grande ferme abbatiale, qu'occupait un de ses tenanciers." On peut se représenter le village, sous la domination de l'abbaye, à peu près comme un village anglais au dix-huitième siècle, gouverné par le "Squire" et le "Parson." A la vente des biens du clergé, l'autonomie du village s'affirma ; toutes les propriétés de la ferme furent vendues, les terres passèrent aux mains de quelques grands fermiers, acquéreurs de biens nationaux. "Au fort de la Révolution, en 1793 ou à peu près, les paysans demandèrent à partager ces marais ; il fut fait des parts approximatives par tête pour chaque individu." Voilà donc le résultat de la vente des biens du clergé : la grande propriété divisée entre les mains de quelques fermiers qui purent acheter, et la grande majorité de la population végétant avec un lopin de terre.

Quel était l'aspect général du village ? "Il y a," dit la notice, "une vingtaine de hameaux ;¹ la plupart de ceux-ci sont éloignés de l'église d'une demi-heure et plus ; cette commune n'avoit, il y a trente ans [ceci était écrit en 1842], que les plus mauvais chemins presque impraticables en hiver, sans aucun pavé." Sur un terrain fort boisé se trouvaient donc de petits hameaux, groupes de maisons perdus dans les arbres. On racontait qu'on pouvait aller de Templeuve à la Belgique (située à deux lieues environ) à travers bois. Au sud du territoire était le Bourg (prononcez Bourc) où se trouvaient l'église et la mairie ; il n'était lui-même important que par la seule route pavée qui existât alors et qui reliait le village à la grande chaussée de Lille à Orchies, au roulage et aux messageries qui avaient en ce temps une si grande importance, représentant, en fait, le courant de l'extérieur, traversant les campagnes sans s'y arrêter. Le premier "pavé"² n'occupait qu'une moitié du bourg ; il devait dater du siècle précédent. Vers 1812, on l'agrandit et on l'étendit jusqu'à la chaussée ; mettant ainsi le village en communication avec Lille ; il y avait, à l'endroit où commençait ce pavé un trou, où l'on restait souvent "en raque," c'est-à-dire en détresse : on ne pouvait plus avancer.

¹ Le Fayel, Haute-Rue, Ardopré, Chante-Raine, Quièze, Baille, les Rues, Paradis, Fourneau, Bonnance, Rive, Wachemy, Bois-le-ville, Moulin d'eau, Fourmisière, Riez à l'age, Ardinière, Caillière, Maresquel, Hucquainville, Huquain.

² Chemin pavé.

Le bourg, sauf une grande ferme, débris de l'ancien domaine abbatial, ne comptait comme monument intéressant que l'église, sur la place entourée d'arbres ; cet édifice datait, pour une partie au moins, du treizième siècle ; il a été restauré et définitivement gâté dans ces toutes dernières années. Le pavé avait rétréci le cimetière qui, comme cela existe encore dans beaucoup de villages, se trouvait autour de l'église.

Dans la seule grande rue du village se trouvaient encore quelques fermes importantes, puis de petites masures, couvertes de chaume, séparées les unes des autres par des prairies, des sentiers et des haies. En effet, la prairie et les champs envahissaient le corps du village (le contraire existe aujourd'hui), qui semblait submergé dans les arbres et pénétré de partout par la campagne. Dans la grande rue se trouvaient déjà deux rangées d'arbres, des deux côtés de la route. Puis, encore quelques maisons, et un évanouissement subit dans les champs, à perte de vue.

Les souvenirs les plus anciens du village datent de la Révolution : c'est le tréfonds de la conscience des paysans, l' "Ur-geschichte" de leur race. Aller plus loin dans le passé serait perdre pied, car on n'aurait plus que le contrôle mort des chartes. La guerre, les vingt-cinq années de batailles, tout se confondit dans le souvenir comme une buée sanglante. Templeuve, étant situé près de la frontière, eut, par trois fois, à subir l'invasion, lorsque les Alliés assiégèrent Lille en 1792, puis en 1814 et en 1815. Mais comme ces invasions eurent toutes le même caractère de pillage et d'incendie, elles se sont confondues dans l'esprit des paysans.

Parfois cependant, il y a quelques indications : "ō dijo alor sitoyē et ō navo dé zassiña," dit un récit de ces temps. L'ennemi et les troupes françaises se succédaient dans le village et l'unique préoccupation des paysans était de soustraire les bestiaux à l'ennemi et même à l'ami. Une paysanne de Louvil,¹ dit un autre récit, lorsqu'elle voyait l'ennemi, "prōno s'serp, s'vak et ū pī pu alé o bwa." Une autre femme avait eu l'ingénieuse idée, à l'annonce de l'arrivée des troupes, de tout mettre chez elle au pillage, de façon à faire croire que la besogne avait déjà été faite : "Ma mère était hardie, elle pillait avant les autres, laissant la porte ouverte, ils passaient tous au-dessus de chez elle"; en

¹ Village voisin.

patois: "öm mèr éto frāk, al piio dvī l'zot, léxā l'port' uvert', i passott' tutut'¹ (tout outre)."

Un paysan fut réquisitionné, dit-on, par les Impériaux, les "Kaiserlicks," comme il revenait d'Orchies avec sa charrette, remplie de sacs de farine; cette charrette n'avait pas de rebords, il fit contre fortune bon cœur, mais songea au moyen d'échapper. Pendant la nuit, arrivé à Orchies, il trouva moyen; malgré les sentinelles, d'aller mettre en lieu sûr ses sacs de blé; il ne restait donc plus sur sa voiture que les gibernes et les sacs des soldats. Lorsqu'on se remit en marche, il s'avisa d'un stratagème curieux et hardi à la fois. Il savait que son cheval, à un claquement de doigts, avait l'habitude de sauter; il fit donc claquer ses doigts près de l'oreille du cheval et à chaque saut de ce dernier tombait un fusil ou une arme quelconque de la charrette. A la fin, les soldats le renvoyèrent, lui et sa voiture, et il rentra chez lui où sa femme l'attendait, plus morte que vive; car, en ce temps, les gens réquisitionnés revoaient rarement leur village. Le récit en patois est plus vivant: "i a débalé s'mané, él'lō dōl rut', i féjo klaké si pux' é l'kvo soto; à l'fī lé solda fūriō i ō di furt! (fort!)." (Il a déballé sa mannée, et le long de la route, il faisait claquer son pouce et le cheval sautait; à la fin, les soldats furieux lui ont dit: "fort!")

Tous ces récits, racontés par les enfants de ceux qui vécurent cette histoire, ont pour nous le charme d'une légende très ancienne et elle l'avait aussi pour eux. De l'époque impériale quelques souvenirs subsistent; d'abord, les mariages hâtifs pour échapper à la conscription; tous les garçons avaient dû partir; de ceux qui avaient quitté le village, on n'avait reçu que quelques rares lettres, puis un certificat de décès venant de quelque dépôt d'Allemagne ou de Suisse. Dans une famille du village quelques uns arrivèrent à de hauts grades, retracés encore aujourd'hui sur une des pierres du cimetière; l'un mourut en Russie, l'autre en Espagne impliqué, dit-on, dans une de ces conspirations militaires, dont seul Charles Nodier nous a parlé (voir ses Souvenirs) et accusé d'avoir eu des relations avec Mina; très peu revinrent.

En 1815, après la paix, d'après un article du traité, les Alliés occupèrent une portion du territoire français: notre village se trouva compris dans ce territoire. Cette occupation dura trois

¹ Une fois pour toutes nous renvoyons pour la graphie au tableau des caractères phonétiques, p. 74.

ans. On s'en souvient encore ; une personne octogénaire nous racontait qu'un officier, commandant le détachement, la prenait souvent sur son cheval, lorsqu'elle était toute petite pour la mener jusqu'à la place du village. Les soldats ennemis appartenaient au Hanovre, et c'est sous ce nom de "Hanovriens" qu'on les désigne encore. Après les brutalités de l'invasion, et les représailles de la part des paysans (soldats allemands tués en embuscade ou jetés dans un puits), il semble que de bons rapports s'établirent entre ces deux populations, ennemis jusque là.

Des alliances plus ou moins légitimes introduisirent du sang allemand dans un certain nombre de familles. Comme il fallait s'y attendre, après le départ des troupes d'occupation, le faible élément allemand qui était resté dans le village finit par s'absorber dans la population ; c'étaient pour la plupart d'excellents ouvriers (charpentier, horloger, musicien), qui abjurèrent ensuite le protestantisme et finirent par faire souche. Le seul vestige qui reste dans le langage du passage des Hanovriens est une chanson, ou plutôt un refrain d'une chanson, transmis de père en fils, adaptation française d'un *Lied* bien connu en Allemagne :

" Capitaine, Lieutenant,
Frédéric, Sergent,
Flickmann, Landemann,
Tess' Camarade."¹

On reconnaît encore çà et là des traces de mots allemands : Frédéric est mis pour Fährndrich, et surtout un reste de l'accentuation emphatique de la chanson : "Soldaten, Camaraden," qui est devenu ten, puis tess' camarade, sorte d'exclamation burlesque dont personne ne sait plus aujourd'hui l'origine. Une expression que l'on emploie encore et qui doit avoir gardé la forme dialectale allemande, est : "Furt, slop (fort, schlafen)."

Les Allemands qui restèrent oublièrent leur langue, dès la seconde génération quoique leur type se soit conservé jusqu'à nos jours. Vers 1869 quelques uns de leurs descendants eurent l'idée d'aller rechercher en Allemagne des traces de leurs parents, près de Hannover, mais la guerre survint, et ils renoncèrent à leur

¹ La chanson populaire allemande est : "Ein Schiffelein sah ich fahren—Kapitän und Leutenant—Darinnen waren geladen—Drei brave Compagnien Soldaten—Kapitän, Leutenant—Fährndrich, Sergeant—Nimm das Mädcl bei der Hand—Soldaten Kamaraden."—Il y a aussi une chanson hollandaise analogue.

projet. Ainsi s'effacèrent les derniers vestiges de la grande invasion.

Ceux qui naquirent après 1815 et les grandes saignées voyaient la révolution et l'empire comme dans un lointain insondable, et il n'y avait pourtant que quelques années entre eux et les événements. C'est que, surtout à cette époque, il n'y avait pas de plan, de relief chez les paysans ni partant de perspective. Ils sentaient le temps présent, et l'avenir immédiat : hier et demain ; mais avant-hier s'enfonçait déjà dans le noir. Les récits faits pendant la soirée venaient rafraîchir leur mémoire, sans cela ils auraient complètement oublié le grand Empereur et ses guerres. L'histoire, heureusement, existait auprès d'eux sous la forme vivante du récit, et c'est ainsi que les paysans¹ ont conservé si vivace le souvenir de Napoléon, lié pour eux au maintien des biens nationaux.

Cela leur paraissait une histoire terrible mais fascinante, car ils n'avaient plus, comme leurs parents, la réalité tangible près d'eux, mais le lointain avait grandi et démesurément déformé les objets.

Chez les femmes, chez les mères, la haine contre Napoléon persista, et cela explique leur attachement aux Bourbons² et au culte catholique complètement rétablis. Chez les hommes, au contraire, le souvenir de la vente des biens nationaux surnageait au dessus des autres événements.

"La vente des biens ecclésiastiques," dit encore notre notice, "et de ceux des émigrés qui ont été cédés à très bas prix, a fait ici grand tort aux sentiments religieux ; ceux qui les avoient achetés ne craignaient rien tant que de les perdre ; ils n'applaudissoient pas au déclin de la République ni à la restauration de la religion et de la dynastie légitime ; ils conservèrent toujours du dédain et de la défiance malgré toutes les assurances de paix et de possession qu'on leur donnait envers leurs princes légitimes et les ecclésiastiques fidèles." Cela ne les empêchait pas d'aller à la messe qui était alors une sorte de fête, prélude du cabaret pour beaucoup, mais l'enthousiasme manquait ; les grandes cérémonies religieuses de la Restauration, les missions, les plantations de calvaires, les laissèrent froids.

"Quand une maison, une terre, un village, un pays ont passé d'un état déplorable à un état satisfaisant sans être encore ni

¹ Balzac ; cf. le récit dans "Le médecin de campagne."

² On faisait crier aux enfants, "Vive le roi, vive le Duc de Berry !" et ils répétaient, "Vieux roi, vieux Berry !"

splendide ni même riche, la vie semble si naturelle aux êtres vivants qu'au premier abord le spectateur ne peut jamais deviner les efforts immenses, infinis de petitesse, grandioses de persistance, le travail enterré dans les fondations, les labeurs oubliés sur lesquels reposent les premiers changements." (Balzac, "Le curé de village.")

C'est ce travail et ces efforts que nous allons essayer de décrire. Voyons de quoi se composait cette vie du petit paysan. Nous avons vu plus haut que chaque hameau jouissait d'une sorte d'autonomie ; le bourg ne reprenait une importance spéciale que le Dimanche. Les cabarets, qui, dans la troisième période, ont pris une telle extension, n'existaient pour ainsi dire pas ; il n'y en avait que 8 à 10 dans le bourg,¹ et encore on n'y buvait que le dimanche, et on y servait de la bière et de l'hydromel ; le soir on y allumait de grosses chandelles, sur de grands pieds en bois et il fallait les moucher souvent ; quelquefois encore on pendait un "craché" (sorte de petite lampe), à la crémaillère. C'était dans ces cabarets que se faisaient quelquefois les fêtes des confréries de l'arc, dont nous parlerons plus loin en détail. La réunion se faisait surtout dans les hameaux, entre les habitants, quand le soir tombait et que l'on ne pouvait plus travailler, dans une demeure particulière ; c'était ce que l'on appelait alors "écrienne."

L'union qui existait entre les paysans, ce cousinage (au village, tout le monde s'appelle "cousin") provenait d'une cause économique. "Pendant sept mois de l'année," dit un témoin de ce temps "on ne pouvait circuler, et le village étant fort étendu, les voisins étaient obligés de s'entraider et de se prêter l'un à l'autre." Deux petites fermes isolées dans la campagne ne pouvaient continuer d'exister qu'à la condition de faire vie commune. On se prêtait non seulement l'aide des bras, mais encore l'aide de la bourse. A cette époque l'argent était très rare et les services étaient la plupart du temps en nature : l'on faisait souvent entre cousins et amis cuisine commune, une ménagère cuisant pour les deux familles à un jour donné. Enfin, lorsque quelqu'un mourait, les voisins venaient porter aide, prévenir les parents et connaissances ; ils portaient le corps à l'église (cette coutume existe encore) et même sonnaient les cloches. Certaines de ces coutumes de clan ont persisté jusqu'à nos jours ; elles marquent l'esprit communiste encore existant dans ces populations. Le soir de

¹ Et dans les hameaux de 6 à 8.

chaque jour de la semaine, sauf le dimanche (jour où l'on allait au cabaret), on se réunissait à tour de rôle dans une maison du hameau. Les femmes filaient, les hommes fumaient ; on racontait des histoires ou l'on chantait de longues ballades ou complaintes. On y buvait un peu de café, et quelquefois du genièvre.

Ce travail que faisaient les petits métayers se bornait à très peu de chose, en ce qui concernait leur petite propriété ; ils travaillaient le plus souvent dans une grande ferme. Ces fermes, nommées encore aujourd'hui censes, de leur ancien nom latin, se dressaient comme des forts isolés au milieu du territoire, débris d'une grande propriété féodale, rachetés à vil prix souvent par les anciens tenanciers ; elles possédaient une moitié des terres en bien propre et tenaient en location l'autre moitié. Toute une population d'ouvriers et de serviteurs entourait le fermier et une hiérarchie existait parmi les ouvriers. Il y avait le "carton" qui conduisait les chevaux (1^{er} carton et 2^e carton), puis les journaliers ; chez les femmes, la "dame méquenne" et les simples servantes ou ouvrières. Ils étaient également peu payés : 9 à 12 francs par mois, mais étaient nourris à la ferme et mangeaient à une table à côté de celle où se trouvaient le fermier et sa famille. On mangeait ordinairement de la viande salée une fois par jour (et trois fois par semaine, les jours d'abstinence).

C'était surtout le "potage" qui formait la base de la nourriture. "E dā lé boné ferm' xéto l'potaj' x'ki nuriso l'zuvrjé ; al' sīs dël Box' ün'méto jomé do. Un īpliso l'po d'fēr pli d'lé batū é ō l'fésō buir ōn' pēr dōr. Si ī d'mōro ū l'dono o pover jī." (Et dans les bonnes fermes c'était le potage qui nourrissait les ouvriers. A la cense de la Bosse, on n'y mettait jamais d'eau. On emplissait la marmite de lait battu [ce qui reste du lait après la fabrication du beurre] et on le laissait bouillir une paire d'heures. S'il en restait, on le donnait aux pauvres gens.) Ainsi parle une personne qui a vécu dans les fermes et y a travaillé à cette époque. Les premiers ouvriers seuls étaient bien payés, les femmes et les enfants gagnaient de cinquante à soixante centimes sans être nourris.

On restait alors un an en service, jusqu'à la Toussaint ; à ce moment, si le maître de la ferme vous redemandait, on était reloué et rengagé sur le fait ;¹ sinon, on prenait un autre maître ; les cartons allaient avec leurs fouets sur la place du village. Ce n'était

¹ Cf. G. Sand : "François le champi." Dans le Berry c'était à la St. Jean qu'on allait "à la loué," et l'on mettait une feuille d'arbre à son chapeau.

pas une bonne note pour un ouvrier de ne pas être employé toute l'année. A la Toussaint suivant l'expression d'alors, "on quittait amis." Les rapports entre les ouvriers et le "censier" étaient assez bons ; on vivait encore à l'époque patriarcale, et les plus simples ouvriers jouissaient d'une certaine familiarité vis-à-vis de leurs patrons. D'ailleurs pour cette population dépendante, tout ce qui appartient à la ferme, les chevaux surtout, prenait une grande importance : à cette époque le "censier" était le personnage le plus considéré dans l'endroit. Ces grandes fermes absorbaient la vie du village, et les grands fermiers, moitié usuriers, moitié propriétaires, se faisaient payer les services en nature ; sorte de corvée rétablie par ces nouveaux seigneurs féodaux. De ferme en ferme circulait le "kax' mané" (chercheur de blé pour le conduire au moulin et l'en rapporter).

Si la petite propriété, telle qu'elle commençait à exister à cette époque, est nuisible en ce qui concerne l'extension même de la production, et surtout l'emploi de perfectionnements scientifiques dans la culture de la terre ; si elle réduit le paysan à sa parcelle de terre, à son habitation médiocrement saine ; enfin, si elle le fait se contenter des produits directs de la terre, elle a d'un autre côté l'avantage de préserver et d'intensifier la personnalité et le caractère du paysan, conservant "ce fonds de réserve qui renouvelle la force vitale des nations, l'enmagasinant pour ainsi dire." Mais cette petite propriété ne se développera que dans la seconde période, et nous ne pouvons que noter ici ce commencement de procès d'accumulation, qui faisait dire à Balzac : "Les grandes fortunes de province sont le produit du temps multiplié par l'économie. Trente ans de vieillesse y sont toujours un Capital."¹

Les rapports avec la ville (Lille) à cette époque étaient fort rares ; sur le plan, où l'on indique les différentes "voies" ou sentiers, il y avait la voie de Lille. On partait avec son panier plein d'œufs ou de beurre au marché ou bien l'on allait y vendre les sabots ou les "sarrots," blouses confectionnées au village. On restait à peine car le trajet à pied avait été long et il fallait retourner avant le soir ; on ne dépassait pas la grand' place, les quelques rues avoisinantes ; seul, le "messenger," connaissait un peu mieux la ville, ayant à porter ou à reprendre des commissions ou des chargements de divers côtés.² Le paysan ne touchait donc Lille

¹ Balzac : "Le Député d'Arcis."

² On allait prendre à Lille le coton brut, qu'on travaillait "à la mécanique" ce qui était la principale industrie du village, jusqu'en 1825.

ue par ses côtés repoussants, si l'on peut dire, et hostiles : ceux du commerce et du marchandage. C'est ce qui fait que le sobriquet de "Lilo" (Lillois) a toujours été pris en mauvaise part dans les villages, et, d'un autre côté, les Lillois, comme on peut le voir dans les Chansons de Brûle-Maison, fidèle peintre de mœurs, ne cessaient de se moquer des paysans et n'allaient que rarement dans les villages des environs. Les paysans ne recevaient guère de visites de l'extérieur que le dimanche. "Depuis un temps immémorial," dit la notice déjà citée, "des marchands de veaux et de cochons maigres venaient tous les dimanches de grand matin ici avant la messe basse [ordinairement basse messe] vendre aux cultivateurs leurs marchandises." Enfin de Douai, par Pont-à-Marcq et la grand' route, arrivaient le dimanche avant la ducasse (d'Octobre), appelé le Dimanche à choux, les voitures des marchands de choux, que les gamins du village allaient chercher jusqu'à la route avec leurs "clachoirs" (claquoirs), car les chevaux avaient besoin, prétendait-on, d'être excités, ayant, pour parvenir au village, à passer par un chemin de terre. Cette coutume, comme beaucoup d'autres, avait eu sa raison d'être et s'est perpétuée jusqu'à notre époque, quoiqu'il y eût un "pavé" fait depuis.

Pour en finir avec la population du village, mentionnons les fonctionnaires, cette petite colonie qui flotte un peu en dehors, jointe pourtant momentanément à la grande masse villageoise. Le Curé, dont nous avons eu le témoignage, puis le maire. "M. X , notaire très renommé," dit la notice, "attire ici bien du monde qui vient le consulter le Dimanche parce qu'il a trop à faire les jours ouvriers : M. le Maire susdit s'est acquis une grande clientèle, toute confiance et influence générale ; il est le receveur d'un grand nombre de propriétaires ; il reçoit beaucoup de fonds pécuniaires qu'il intéresse à 4 % et il en prête à 4½, ce qui est aussi bien pour les médiocres fortunes qu'une caisse d'épargne ; au besoin les prêteurs peuvent non seulement recouvrer leurs mises, mais obtenir un supplément s'ils s'établissent ou font des achats qu'ils ne peuvent acquitter qu'avec du secours," et le Curé ajoute finement, pour ceux qui savent lire entre les lignes : "tout cela peut faire du bien si l'on n'en abuse pas de part ni d'autre." Le résultat de cette coutume a été une énorme fortune territoriale pour ceux qui l'ont exploitée ; presque les trois quarts du village ont été acquis à la suite d'une usure légale, par des prêts non remboursés et suivis de ventes forcées ; le propriétaire

d'un champ s'en retrouvait ainsi le fermier et travaillait au compte d'un autre.

Quoiqu'il en soit, ceci est plutôt le côté ésotérique du village ; il s'agit ici de gens qui ont été les intermédiaires entre le village et la ville ; l'argent était rare, on ne pouvait ni prendre des actions ni faire des spéculations ; on confiait son argent au notaire.

L'éducation dans les villages catholiques du Nord de la France est sortie naturellement de l'instruction religieuse, du catéchisme (prononcez katésime) ; la nécessité d'apprendre le catéchisme forçait les paysans à apprendre à lire et un peu à écrire jusqu'à leur première communion. Jusqu'en 1830, il y avait d'ordinaire dans les villages, à côté du curé, "une personne peu instruite qui faisait quasi métier ou plutôt par générosité de donner un peu de son temps à apprendre les enfants à lire" ; on appelait ça en termes patois, "aller êrkordé." Pour les petites filles, une personne du village leur enseignait leurs prières, les trois premières règles d'arithmétique et l'orthographe, qui consistait à dire : "ici c'est telle lettre à la place de telle autre." On apprenait aussi le travail de l'aiguille ; "on payait quinze à vingt sous par mois et on portait à l'école sa chaise et sa cassette (son pâque) ; on lisait d'ordinaire Télémaque." Pour les garçons, c'était le "magister" ou clerc de la paroisse qui tenait l'école, l'hiver, car l'été il fallait aller travailler aux champs jusqu'à la première communion. On n'apprenait qu'à lire et à écrire et on récitait le catéchisme ; ensuite venaient l'arithmétique et l'orthographe. "Magister," dit un survivant de cette époque : "nous disait quand c'est plusieurs, c'est pluriel, on met une *s* et quand c'est singulier, on n'en met pas." Ajoutez à cela une grammaire de Lhomond. On allait généralement à l'école de la Toussaint jusqu'à Pâques ; ceux qui continuaient pendant l'été étaient en très petit nombre. Les aînés de familles encore existantes allèrent à cette école jusqu'à douze ans. Ils ont dû compléter seuls leur instruction, et elle s'est faite, en somme, par nécessité de commerce et par le frottement avec l'extérieur.

Nous avons ainsi étudié le milieu et sa lente transformation ; il nous reste à nous représenter une personne que nous nommerons "Marraine vieille" (marraine signifie grand'mère).

Voyons d'abord plus en détail l'endroit où elle vivait.

Entrons dans une de ces petites maisons de ménager, donnant

sur la rue du village, ou perdue dans un "haut¹ d'alos" au milieu d'un hameau : la différence entre les maisons du "bourg" et des hameaux n'existe pas. Quand a-t-on commencé à bâtir ces chaumières dont nous allons donner la description ? Elles doivent conserver le type des siècles passés, car elles réduisent l'habitation à sa simplicité primitive, au strict nécessaire. Chaque famille se la bâtissait elle-même, avec l'aide des voisins, et tout au plus un charpentier menuisier ou un maçon venait aider à la besogne. Il y avait trois éléments ; la paille, le paillotis, et des gros "blancs" intercalés au milieu de la terre durcie ; point de maçonnerie. Nous entrons par le rebord de la route, le trottoir, et passons sur un fossé, par le petit pont en bois ou en terre ; une haie entourant un petit jardin (gardéné) avec quelques fleurs (du romarin). Le toit de chaume descend très bas, couvrant d'ombre la façade : le mur sale, en torchis, blanchi parfois à la chaux, avec soubassement noir ; plus près de la Belgique, aux portes ou aux fenêtres des chambranles bleus ou jaunes. Toute la petite demeure, écrasée par son toit, semble se pencher à ras de terre, en être un produit direct. Là encore le paysan a pris, comme pour sa nourriture, sa maison à la terre même, aux produits directs du pays ; elle est "sienne" et semble faire partie de son individualité.

La petite porte ramassée, à peine distincte du ton général du mur, est en bois, en deux parties. Dans le haut de la partie basse de la porte un trou, et une ficelle qui sort de l'intérieur avec un bout de bois en travers. On tire la ficelle, comme dans La Fontaine, la clinche (loquet) intérieure se lève et la porte s'ouvre, après une poussée ; on enjambe et on entre. Nous sommes dans la salle commune ; il nous faut d'abord nous habituer à l'obscurité, à cause du petit nombre de fenêtres et de la vapeur du "boire" pour les vaches ; une sorte d'atmosphère tiède et moite. Cette salle est aussi une sorte de vestibule qui mène dans la cour et sur le "fergar" (trottoir). Le sol est en terre battue (que l'on gratte pour la nettoyer quand elle est trop sale) ; cette terre est très dure ; parfois on fait une cendrée, en mélangeant de l'argile, de l'eau et de la cendre, et on en met une couche par terre. Ainsi la maison pose presque directement sur la terre. Il y a parfois des chemins en planches sur le "fergar."

¹ Groupe d'arbres.

Autour, les murs sont blanchis à la chaux avec un soubassement noir. Les fenêtres sont à guillotine, un simple loquet (taquet) de bois suffisant pour la retenir en l'air. La cheminée, le foyer, est la partie la plus importante. Elle a un manteau (fronton), sous le fronton (fronteau?) est suspendu le "rabatiau," sorte de lambrequin fait en espèce de toile à matelas, plissée, à fond bleu, sur lequel s'enlèvent des flammes blanches. Un crachet (petite lampe) est suspendu au fronteau; dans la cheminée une crémaillère; tout le fond de la cheminée est noir de suie épaisse. C'est à la crémaillère qu'est suspendue la marmite noire. L'odeur qui s'en dégage, jointe à la moisissure des murs et l'humidité du sol, est forte et pénétrante, indifférente aux paysans qui la portent sur leurs vêtements; un relent d'étable.

C'est là le foyer du paysan; tout le jour la femme ne s'en éloigne guère; et y doit toujours revenir pour surveiller le dîner des gens et des bêtes; le soir toute la famille se rassemble pour l' "écrienne," la soirée où l'on conte des histoires. Enfin, à l'heure du coucher (assez tôt), toute la famille se met à genoux pour la prière, à la lueur du feu qu'on couvre (d'où le proverbe: le dernier du monde couvrira le feu) pour le conserver pour le lendemain. Ce foyer joue un rôle énorme même en été; il est comme le point central, le pivot de la maison; et la vapeur et la chaleur qui en sortent semblent un manteau qui sépare encore plus les paysans de la vie extérieure. Il semble que cette chaleur ait créé vraiment pour le paysan français une sorte de "Home" qu'il aime avec autant de cet amour d'habitude qu'éprouve son voisin, le "cottage" anglais.

L'ameublement de la salle commune est simple, dans la première période. En face de la cheminée se trouve l'armoire (le buffet), généralement d'un mètre environ de hauteur, petite, ramassée, en chêne verni, avec des ferrures de cuivre jaune: la face composée en bas de deux vantaux, en haut de deux ou trois tiroirs en ligne. Ce sont ces buffets, que les collectionneurs ont plus tard tant recherchés (la plupart provenant d'abbayes ou du pillage des châteaux en 1790-91), et qui ont été remplacée par des meubles en acajou. Au dedans les ustensiles de table (la cuiller en bois: louche) plus usitée que les fourchettes ou les cuillers; au dessus, au fond, debout contre le mur, quelques plats fleurons (des fleurs, des coqs, des jeux de carte); on les appelait: plats de mère. Un cadre ou deux pendus aux murs, avec des images de sainteté, des cadres de communion; au dessus du buffet, de l'armoire, la frise

(penderie de pots) où sont suspendus les brocs (l'ancienne dinanderie) et une rangée de quelques plats. A côté posé à terre, contre le mur, le "banquet," sorte d'égouttoir qui servait à l'égouttement des assiettes, ou plutôt de ce qu'on appelait : "telles, tellettes" (teller).

Près du "banquet" se trouvait habituellement la porte de la "dépîns" (dépense), petite pièce fraîche en contrebas du sol des autres salles, et où l'on conservait le lait et le beurre. Le tout rempli d'une odeur d'humidité âcre. Aux murs se trouvaient des rayons (achelins), des tamis en soie, tendus sur des cylindres en bois, des "telles" pour le lait.

La chambre à coucher donnait sur la première salle, mais ne communiquait avec l'extérieur par aucune porte. Elle lui ressemblait dans tous ses traits principaux, quelquefois cependant il y avait du carreau rouge de terre cuite. Il y avait aussi une grande armoire, un "car à filer"; on y pétrissait le pain et on y battait même le beurre. Le lit, occupant une moitié de la salle, était très simple, en bois. Le fond était en paille longue; puis l'on posait dessus deux paillasses en paille courte (les vieilles gens préféraient la paille à la laine, parce qu'ils pouvaient mieux "faire leur trou" dans la paille avec les talons). Il y avait une courtepointe, faite d'une infinité de petits carrés d'indienne. Un traversin, pas d'oreiller. Le lit était le plus souvent à baldaquin formé de quatre montants avec rideaux. Au mur, le bénitier de faïence, avec un brin de buis et un Christ de cuivre.

Avant d'aller se coucher, les femmes, après avoir ouvert leur lit, faisaient une grande croix avec la main, puis baisaient les pieds du Christ, et récitaient la prière que nous donnons plus loin. Au dîner, sur la longue table en bois, le long de laquelle se réunissait toute la famille, on posait un pain, un couteau, une soupière (énorme : une telle) et à chacun une louche (cuiller de bois), on oubliait ni le bénévolisme, ni les grâces.

Enfin, directement sous le chaume, un grenier où l'on mettait les pommes, seule odeur fraîche contrebalançant celle du "boire."

C'est dans cette petite demeure affaissée contre terre, et où pouvait pourtant tenir un monde d'affection, d'habitudes et de croyances : dans cette demi-obscurité, que vivait la première génération du siècle; ce dût être ainsi, avec des différences insignifiantes, que le paysan a dû vivre pendant les deux siècles précédents. On ne peut en effet imaginer demeure réduite à une plus simple expression, née de la terre et en sortant à peine.

C'est là que vécut celle dont nous allons tenter d'esquisser la vague et tendre face ridée.

Vers la fin du siècle dernier, un homme, habitant un village près de Valenciennes, quitta sa famille et vint demeurer à Nomain ; il s'y maria, devint veuf et vint à Templeuve se remarier avec une veuve. Quatre enfants sortirent de ce ménage. " Ils avaient," raconte un de leurs descendants, " bien de quarante à cinquante ans qu'ils n'avaient jamais vus les parents du côté de leur père ; ils savaient seulement qu'ils venaient de . . . et ils se sont décidés d'y aller ; ils ont parti un Dimanche, ils ont été à la messe et ils ont vus sur un prie-Dieu leur nom. Ils se sont informés et on leur a indiqué la maison du greffier, un bon vieux ; ils sont entrés sans se faire connaître, et quand il les a eu bien regardés, il leur a dit : ' Vous êtes les garçons cousin Marc ' ; ils ont été très bien accueillis, et ma mère y a été à la Ducasse avec son père, et eux, sont revenus plusieurs fois."

Ces deux villages sont à peine éloignés d'une dizaine de lieues. A cette époque, il semblait qu'on passât d'un pays à un autre, et les familles qui quittaient le village (chose rare) semblaient avoir émigré. Probablement, lorsqu'en 1869 les descendants des Allemands firent le projet d'aller en Allemagne retrouver les restes de leur familles, cela fit moins d'effet que cette reconnaissance d'un village à un autre, dans la même région.

Ce qui pour une nation n'est qu'un moment représente pour une famille de paysans la plus grande profondeur de souvenir ; trois générations. Ainsi, au-dessus de ces races où flotte et comme engourdi, le fil des traditions, il est une figure qui plane. Elle remonte au delà du siècle, et ne se rattache à ses descendants que par quelques récits ou quelques airs transmis : les uns tragiques, les autres affaiblis et mélancoliques. " Elle avait été laissée pour morte, 'pétrie' comme elle le disait, par quelques soldats allemands, et l'un d'eux avait eu l'humanité de revenir pour s'assurer si elle vivait encore" ; elle racontait les fuites éperdues dans les bois, les bestiaux mis à l'abri, puis la rentrée dans le village dévasté ; tout le flamboiement lointain d'un décor tragique. D'autres souvenirs étaient plus gais ou plus tendres : quelques phrases, dictons qu'elle a laissés, dans un sourire partant de bonne vieille. Elle rattache ce siècle à celui qui l'a précédé. Comme d'un vieux pastel fané que viennent allumer des lueurs de foyer qui se réveillent et retombent, la figure morte se ranime

par ces vieilles formules que l'aïeule possédait alors en commun avec tout le village.

“A l'époque de son mariage vers 1813,” écrit un témoin de ces temps reculés, “ma mère me racontait qu'on ne portait pas de bas de laine, que tout le monde, à quelques exceptions près, hommes et femmes, allait à la messe le Dimanche à sabot ; il n'y avait presque pas de poêle nulle part [on disait étuve]. Il y avait dans chaque maison un petit pot en terre avec un manche au dessus qu'on empelissait de feu et qu'on appelait : ‘chaufaite’ [chaufferette] et que les femmes se servaient pour mettre sous leur jupon, et pour aller chercher du feu aux maisons voisines, car il n'avait pas d'allumette chimique. Presque dans toutes les maisons, les femmes filaient le lin, avec un petit “car” avec une seule roue et une seule bobine, et quand elles en avaient filé assez pour faire une toile, car il y avait plusieurs tisserands (téliers), on la faisait blanchir sur son jardin pour en faire des draps et des chemises.”

Pendant la journée, comme nous l'avons dit plus haut, la femme restait seule à la maison à filer ou à préparer le repas pour les hommes au soir ; parfois elle causait avec ses voisines sur le pas de sa porte, avec le murmure chantant de la marmite emplissant la petite maison ; vie d'une douceur mélancolique d'habitude et d'engourdissement. Le soir, après le repas, toute la famille et les voisins se réunissaient à l'“écrienne,” la soirée, et alors le peu de poésie, qui existe chez les paysans, flottait et parfumait la fin de la journée. On chantait des complaintes, comme Geneviève de Brabant—

“Geneviève fut nommée au baptême,
Ses père et mere l'aimaient tendrement” ;

ou St. Alexis—

“Alexis débonnaire—Vivait toujours
D'une vie exemplaire—Dedans la cour.”

Puis venaient “Damon et Henriette,” “Pyrame et Thisbé,” complaintes qui berçaient l'esprit et l'endormaient d'un bruit de rouet ; le soir, les femmes, avant de s'endormir, faisaient une croix sur le lit ouvert, et récitaient ces vieilles prières, connues sous le nom d'or à Dieu dans toute la France paysanne :—

“J'vai m'kukyé avök katorz' äj' avök mi.”
(Je vais me coucher avec quatorze anges avec moi.)

Notre "Marraine vieille" ajoutait une sorte de prière à elle : "j'ai dit un pater et un ave maria pu mîn mari k'séto Marc, pu mîn garxō k'séto jābatiss, pu m'sör Amélie"; remontant ainsi, par sa mélancolie résignée, aux vieilles époques effacées. Ce fils Jean-Baptiste, probablement de la dernière levée de 1813, est mort au dépôt à Genève, de fatigue et de maladie. Bien des années plus tard, on répétait encore des passages de la dernière lettre qu'il avait envoyée d'Allemagne : "Nous entendons," écrivait-il, "le canon, on dirait l'orage. Oh ! mon Dieu !" Et l'on pleurait et les femmes maudissaient Napoléon et la guerre.

De même que dans ces chansons, patrimoine de la vieille France, des formules formaient l'armature reliant et soudant les formes nouvelles, ainsi ces traits communs à tous les paysans, venaient, colorés à peine, former ce type spécial, cette figure douce et résignée : "une belle petite vieille," qu'aujourd'hui, regardant de si loin, on est tenté, par la confusion et le fondu des lignes, de prendre pour le reflet tendre de ces temps disparus.

Dans la petite maison, au soir, près de l'âtre, se racontaient des histoires généralement empreintes de cette gaité, moins spirituelle que pleine d'une "humour" spéciale, où rien de méchant ne restait ; souvent des aventures de tir à l'arc, ou des farces qu'on avait faites pendant la journée, à la ferme, thème principal des conversations. Nous avons plus haut décrit cette hiérarchie : "le censier et 'nou dame,' puis le carton, l'méquenne (dame méquenne) l'varlet¹ et l'vaquiè et l'kaxmané (chercheur de mannée) ou kaxō."² Un de ces derniers, rempli de cet esprit naturel spécial, dont nous sentons encore le charme aujourd'hui, fut un jour chargé de faire la soupe, et au retour il demanda à la "dame" par plaisanterie : "j'né trouvé que treize œufs à mettre dans la soupe, est-ce assez ?" Celle-ci, bonne personne, se contenta de répondre : "Sans ça, Louis, j'n'en mé jamais." C'est aussi dans cette famille qu'un bon paysan farceur, allant un Dimanche se promener avec sa famille, arrivé

¹ D'où cette plaisanterie sur le nom d'une famille du village : a la Vatinette (nom de la ferme), lé Varlet sont les mett' (maîtres), où la prononciation est confirmée par la rime.

² "A cette époque, il y avait trois ou quatre moulins dans le village ; et à chaque moulin deux cacheux l'été et trois l'hiver ; ils allaient 'à blatte' à dos de cheval c'est-à-dire que les mannées reposaient directement sur deux rouleaux de cuir ; aujourd'hui on se sert de charettes, et un seul cacheux fait l'ouvrage, le service du moulin. A l'époque ancienne, il fallait une certaine habileté par les mauvais chemins, et c'était un métier pénible."

devant un "courant" d'eau assez profond, se mit à crier : "Au nom du père, du fils et du Saint-Esprit, j'ai la foi !" et fit mine de s'y jeter à la grande terreur des "blancs bonnets" (nom que l'on donne aux femmes); et combien d'autres plaisanteries qui nous apportent l'écho de lointains rires. Un jour le même kaxö (cacheux) à la ferme pendant la moisson, n'ayant reçu qu'un œuf, s'écria : "Dites à nu dame que je le renvoie parce que je n'ai rien pour le casser," voulant dire par là qu'il lui en fallait un autre.

Un des hameaux, demeuré le plus intact dans le village, nous reporte par une devise qui nous a été transmise :

"L'honneur de la Lez-rue [les rues]
Aura toujours le dessus" ;

au grand passe-temps et sport des paysans de ce temps : au tir à l'arc.

"Les confrères ou tireurs à l'arc," nous dit un de ceux qui se souviennent de cette époque, "de tous les Dimanches se réunissaient pour faire un Roi, à un certain jour."¹

On plantait derrière le bourg dans un endroit écarté, un "éco-perche" ou grande perche avec un long bout en fer. On y attachait un morceau de bois que l'on taillait grossièrement en oiseau. Avant de partir pour cette cérémonie, le roi (de l'année précédente) qui portait, comme insigne de sa royauté, un oiseau en argent sur la poitrine, attaché à un ruban, un capitaine ceint d'une écharpe, le tambour et quelques confrères, allaient aux vêpres. A la bénédiction, le tambour battait. De là on se rendait à l'endroit où la perche était plantée. Le roi tirait les trois premiers coups et les confrères chacun un coup. Celui qui faisait tomber l'oiseau était proclamé roi. Alors le tambour battait une aubade. L'ancien roi, après avoir donné les insignes à son successeur, demandait à voix basse au nouveau roi qui il voulait pour reine. Alors l'ancien roi et le capitaine allaient pour faire la demande à la préférée; le roi et les autres confrères revenaient pendant ce temps au siège de la société. Tous les gens du bourg se mettaient aux portes pour voir qui allait être reine. L'inquiétude était grande : "ma pīs ī po ki kō xt'ra" (voyons un peu qui ce sera) et tout d'un coup on voyait

¹ A l'entrée de l'année, à Pâques (comme l'on disait par souvenir de l'ancienne date), à la bonne saison.

"débükjé" (déboucher) une jeune fille au bras du capitaine. Aussitôt que ce groupe apparaissait il y avait remue-ménage dans le cabaret. Tous les confrères, le roi en tête, viennent au devant de la reine. Quand ils se sont rencontrés, le roi présente la reine au nouveau roi qui l'embrasse. Le cabaretier arrive avec un grand plat d'étain rempli de verres ; on verse les vins d'honneur, le roi et la reine boivent, et aussitôt qu'ils ont vidé leurs verres, les jettent en l'air. Puis on revient danser.

Au milieu du travail de tous les jours, puis des réunions du soir, des fêtes de confréries, la vie paysanne s'écoulait monotone et calme, sans incidents et sans troubles. "Quelque insalubre," dit Balzac,¹ "que puisse être sa chaumière, un paysan s'y attache beaucoup plus qu'un banquier ne tient à son hôtel. Peut-être la force des sentiments est-elle en raison de leur rareté ? Peut-être l'homme qui vit peu par la pensée vit-il beaucoup par les choses ?" Peut-être, pourrait-on dire aussi, la force du langage vulgaire, du patois, est-elle en raison de son peu d'étendue et de là vient aussi son intégrité ? Placé en face de la ville ou même du hameau voisin par ses côtés âpres et mauvais (de concurrence, de patriotisme de clocher), le paysan renferme en lui, dans cet îlot intérieur de sa famille, de son endroit, la pure fleur de sentiment qui a juste assez d'odeur pour pénétrer dans un petit rayon autour de sa maison et parfumer le "ruénage" (voisinage).

Il n'y a pas ici de mélange, pensons-nous. Le contact avec les autres villages se faisait soit par les mendiants qui passaient (et dont on se méfiait) ou par les luttes entre les confréries. Le contact avec la ville, plus rare encore, se faisait sur le terrain de la concurrence. Nous touchons ici le granit, l'essence même paysanne qui ne sera pas pénétrée par le mélange ; elle s'engloutira plus tard dans l'oubli, mais rien ne l'effleurera tant qu'elle sera en existence. Ceux qui ont appartenu, même comme enfants, à cette première période, conserveront en eux un trait de caractère, un coin isolé, un îlot intérieur que rien ne pourra ébranler. Nous sommes ici, comme on le disait d'un homme d'état irlandais, au travers du mince dépôt de poussière que des vents légers peuvent balayer, arrivés au roc, "roc des âges."

¹ "Médecin de campagne."

De même dans la campagne du Nord l'étendue est monotone, un champ succédant à un autre, sans limite distincte, sauf celle que reconnaît l'œil exercé de l'habitant ; ainsi, dans le temps, les événements passent confondus dans la campagne. Les souvenirs historiques, sauf deux : Napoléon et les biens nationaux, s'effacent vite de la mémoire ; des émigrés, ou peut-être de l'époque pré-révolutionnaire, un seul souvenir à l'église ; on chantait :—

“ Hors de temps noce ne fera,
Paiera la dime justement.”¹

Puis peut-être aussi le souvenir des sorcières, qui avaient jadis causé la réputation du village, appelé : “ Templeuve à sorcières.” On en avait brûlé une sur la place, et, dans une ferme, il y a encore l'emplacement du bucher. Les anciennes superstitions du loup garou ou, comme on disait, des “ gens mauvais,” subsistaient encore dans cette première période, on jetait des sorts sur les bestiaux. Quand les “ gens mauvais ” vous touchaient, il fallait leur mettre la main sur la tête. Plus tard, on pensait que les étudiants de Douai détournaient les orages et les faisaient venir sur Templeuve.

Mais tous ces événements, étant adaptés à la nature même du paysan, ne pouvaient l'affecter au point d'exciter en lui la conscience de sa propre existence. Dans ce cas les événements ne font, somme toute, qu'un avec l'être ; ils en sont l'émanation, et la personnalité, vivant dans son milieu propre, ne se reconnaît pas, n'ayant pas de point de comparaison.

Ce paysan qui travaillait à sa terre, ce qu'il connaissait depuis toujours, avec ce simple arrêt du Dimanche pour marquer le temps dans la monotonie de son existence, dans la vague étendue des champs, dans la lenteur des heures, restait une nature saine et forte, mais aussi participait de la vie végétative de la plante, ne se reconnaissait pas différent, ne sachant pas qu'il y eut un autre monde.

Ceci ne sera compris que de ceux qui auront entendu et senti le chant berceur des vieilles campagnes du Nord, aux pâles cieux, aux faibles accidents de terrain, qui semblent promettre à la pensée

¹ Dans la première période, même après la révolution, on donnait encore la treizième botte de paille au curé ; dans un village près de Templeuve, on allait conduire une carrée (charriot) de blé qu'on vendait à la porte de l'église (c'était un souvenir de la dime plus au moins volontaire).

une calme et vague monotonie, une sorte de dilution dans le repos et l'oubli.¹

Jadis à la crémaillère (*krémiyi*) il y avait un "crachet" (*kraxé*) et autour filaient, causaient les femmes du village, les bonnes vieilles et les jeunes filles, se racontant des histoires ou chantant des complaintes. De son lent mouvement, la faible lueur parcourait en flottantes et vagues trainées les vieilles faces sorties, traits effacés, de l'ombre.

Ce souvenir, ainsi, promène dans le noir paisible du passé le lent balancement de sa lueur, sur le village d'autrefois.

MÉLANGE ; PROSPÉRITÉ.

Deuxième période : 1830-1870.

Nous venons d'assister au long sommeil des coutumes, nous en avons entendu le langage monotone et restreint, tandis qu'au loin la large ronde d'objets et d'êtres inconnus enfermait le village, ilôt dans la grande plaine du Nord. Nous avons vu de plus la nature intérieure de la commune annihiler les rares influences venant de l'extérieur, et l'individu "paysan," favorisé par son milieu, rester

¹ Les jeux les plus en faveur dans la première période étaient le jeu d'arc, le jeu de boules, et la crosse (*krox*) ; ce dernier a disparu.

(a) En ce qui concerne le jeu d'arc voici quelques renseignements : "Il y a deux berceaux à environ 25 enjambées de distance : la paille coupée et entassée, on l'appelle un but : la botte de paille au dessus du but s'appelle une 'faxèn.' Au milieu du but une feuille de papier blanc ; du milieu du blanc, un rond de papier bleu, appelé un 'bleu colet.' Au milieu du colet, il y a un morceau de bois : la 'brok' broche. Lorsqu'on attrape la broche on crie 'jo.' A côté du berceau il y a un petit mur ; quand un tireur tire au mur, on dit qu'il a tiré au ard . . ." (Pour les combats, voir plus loin.)

(b) Le jeu de boule se joue encore. La "bourloire" est creusée en demi cercle avec deux creux (appelés "cul") pour recevoir les boules perdues. Au milieu se trouve un piquet, appelé "peu," et quand on l'atteint, on perd son "bo" sa boule. Il s'agit d'arriver le plus près possible d'un petit creux appelé "étak." Les premiers jouers sont appelés "pointeurs," les derniers sont les "tisseurs."

(c) Pour la crosse, on la joue encore aux environs de Valenciennes (voir la description de ce jeu dans *Germinal*). La crosse est un bâton de bois avec un fer au bout : on frappe sur un morceau de bois rond de la grosseur d'un œuf. On "choale" (cul) après un arbre. On renvoie, après trois coups, etc.

intact dans sa personnalité. Ici, remarquons le, la communauté est elle-même individu, comme en ces tribus sauvages, type unique résultant de l'union et de la synthèse de traits communs, où le "moi" spécial est absorbé et endormi, car aucun choc, aucun contact ne l'excite, à l'ombre de l'individualité commune de la race. Et ce caractère de "sameness" nous le trouvons dans l'ossature même du patois, le proverbe, les dictons, lente marche d'une opinion et d'une pensée. Passons à l'étude des premiers contacts.

Dans toute évolution, un moment arrive où l'être en contact avec l'extérieur, semble un moment rester le même, dans un état d'équilibre instable; troublé pourtant jusqu'au fond de son organisme. Il en fut ainsi de ce village vis-à-vis des innovations; le "fond" resta le même, les influences extérieures n'attaquant que la surface. Ce qui allait surgir au jour c'était la génération née de 1815 à 1820, ayant les pieds, pour ainsi dire, dans le passé, comme en une fosse sourde et chaude, et le vent des événements lui passant dans les cheveux, les yeux agrandis par les phénomènes nouveaux. Cette période est la plus curieuse à étudier, car les deux éléments du mélange se balancent presque: cette génération vivant avec le changement, n'en a pas eu conscience. Les éléments étrangers se sont introduits peu à peu dans la vie quotidienne, ne permettant ni le recul du regard ni la perspective.

C'est avec le sommeil dans le cœur (le cœur qui dort, suivant l'expression populaire) que la seconde génération de ce siècle eut son premier réveil, celui où l'on hésite entre le rêve flottant et le jour qui entre; aux heures incertaines où dorment encore la notion du temps et la conscience. Cette période de demi réveil dura jusqu'en 1848, où la révolution produisit le véritable choc décisif, amenant le réveil définitif, mais annonçant aussi la débacle future.

Un jour dans le village, "on avait parlé" (dit) que le roi (Charles X) passerait en chaise de poste par la grand' route (1827) et les garçons du village avaient couru à Pont-à-Marcq pour le voir passer. Mais le roi ne représentait à leur esprit qu'une idée vague, disparue aussi vite du souvenir du paysan que la voiture à son œil au détour de la route. Or la route de l'attention du paysan n'est pas longue et elle se détourne rapidement. On apprit ensuite, par Lille, la révolution de 1830 et, au village, les mères qui se souvenaient de Napoléon et des grandes guerres sanglantes, pleurèrent et eurent peur croyant le voir revenir. Mais

les hommes, les pères et la jeune génération, se réjouirent d'être débarrassés des Bourbons ; les propriétaires ne se sentirent sûrs de leurs biens, pris au clergé, qu'à partir de cette date. On chantait, après 1830, lors du tirage au sort, une chanson en l'honneur de Napoléon :

“ Si Raguse eut aimé la France,
Napoléon serait encore ici ” ;

ou :

“ On lira toujours dans l'histoire
Tous les hauts faits du grand Napoléon ! ”

On fit même, à propos de la révolution, une petite chanson, habitude que l'on avait à chaque événement important :

Charles disse
Pri tî sak é ta marmit
Va tî î n'ingelterre
M'nié dé pom dô tèr.

Charles dix
Prends ton sac et ta marmite,
Va t'en en Angleterre
Manger des pommes de terre.

Nous mentionnerons aussi le passage des troupes, allant au siège d'Anvers (1831). La vie politique du village n'existait pas encore, ni la division qu'elle amène en règle générale. Il n'y eut de mairie à Templeuve qu'en 1824 ; auparavant on tenait les séances du Conseil Municipal au cabaret ; le maire et quelques gros fermiers formaient ce qu'on appelait l'administration. On oublia donc rapidement cette commotion avec l'extérieur. D'ailleurs l'arrivée de la nouvelle monarchie citoyenne ne changeait rien à la propriété ; elle semblait, à cet esprit défiant et frondeur des acquéreurs de biens nationaux, avoir mis fin à la domination des prêtres et de la congrégation si redoutée à la fin de la Restauration.¹ Un seul fait fut trouvé étonnant : un curé d'un village voisin refusa de chanter la messe pour le “ roi de fait,” tout comme un Jacobite qui luttait jadis pour son roi “ over the water.” Il fut destitué et interdit de ses fonctions ; il vint à Templeuve ; on le voyait passer, pauvre et digne, mais son acte fut peu compris des paysans ; comme tout être tombé et disgracié, il fut même un peu méprisé.

Le mouvement politique, après les Journées de Juillet, fut très faible dans le Nord, et bien moins violent que dans le Centre et

¹ Cf. Stendhal, “ Le Rouge et le Noir ” et “ Mém. de la Duchesse d'Abrantes.”

l'Est, où les populations se soulevèrent contre les gabelous (employés des octrois) et brûlèrent en beaucoup d'endroits les registres de l'Etat Civil.¹ Il fallut la Révolution de 1848 pour faire apparaître la notion de la politique dans les villages.

Ce qui donna aux paysans le premier frisson de la vie moderne, ce furent les phénomènes économiques qui, après 1830, commencèrent à transformer les campagnes et devaient avoir sur leur développement une influence décisive. Nous les avons montrés, dans la première période, ne s'occupant que de vendre au marché leurs produits directs, leur excédant. De plus, l'Agriculture (la petite propriété) et cet état premier de l'industrie, la manufacture, allaient de concert ; l'une produisait, l'autre manufacturait, et le cycle de la production de la marchandise et de sa transformation sous la forme nourriture, habillement, outil, se faisait tout entier dans le village. Par suite, l'échange de matière se pratiquant directement entre l'homme et la terre qu'il cultivait, celui-ci ne s'éloignait pas d'elle.

"Il y a dans ce village," dit la notice précédemment citée, "beaucoup de tailleurs et de tailleuses, de tisserands en tous genres et diverses lingères, des maçons et des brodeuses en tulle et sarots, des fabricants de casquettes et de chapeaux, des charpentiers et des couturières, des menuisiers et des blanchisseuses, en un mot il y a de tous les états pour les deux sexes, et tous ceux qui travaillent à un prix médiocre ne manquent jamais d'ouvrage ; seulement dans le bourg, il y a deux bons serruriers qui ont chez eux plusieurs ouvriers, il y a des charrons, des ébénistes, des horlogers, des bourreliers, des cordiers, des bonnetiers, des tonneliers, des cordonniers, des chaudronniers et fripiers, des bouchers et chaircuitiers (sic), des barbouilleurs et des peintres qui presque tous ont des ouvriers, sans parler de beaucoup d'autres états qui ont besoin d'un ou de plusieurs domestiques ; il y a bien des rentiers et rentières, des marchands et des colporteurs, et tous avec de l'ordre, de l'économie et du courage, vivent à l'aise."

D'après cette notice, écrite en 1842, nous voyons le village en plein développement et passant par le stade de la petite culture et de la manufacture ; il est déjà fourni de tout ce qui lui est nécessaire pour sa consommation, mais rien que pour sa vie dans le village, il se suffit à lui-même ; c'est probablement le moment

¹ Cf. Balzac, "Issoudun" Ménage de Garçon.

où l'on peut fixer la période d'équilibre complet dans l'organisme de la petite communauté campagnarde. L'industrie proprement dite commence vers cette époque, mais timidement, pourrait on dire, et comme en tâtonnant. "Il y a ici," dit encore la notice, "quatre grandes fabriques, deux de sucre indigène et deux de tissus à la Jacquard, sans parler d'une grande 'pannerie,' de toutes sortes de petits métiers, où on tisse pour Cisoing, Bourguelle, Tourcoing, et Roubaix." Dès 1826, on essaya d'établir une filature; puis en 1830, il y eut une première tentative de fabrique de tissus. Ce ne fut cependant qu'en 1834 que l'industrie s'établit réellement au village, par suite de l'impulsion vigoureuse donnée par un individu venu de Roubaix, dont l'esprit entreprenant et hardi bouleversa, on peut le dire, à plus d'un titre le village. Jusque là, on allait à pied porter sa pièce de tissu, fabriquée à la maison, à Roubaix, mais ici c'était la ville elle même qui pénétrait dans le milieu paysan, et elle n'en est plus sortie. Comme une de ces colonies militaires lancées par l'empire romain en pays barbare, cette fabrique fut jetée au loin par Roubaix, qui, alors presque un village lui même, commençait cette fortune fabuleuse et américaine, qui a duré jusqu'à aujourd'hui et en a fait l'élément le plus désorganisateur des vieilles coutumes de cette partie de la Flandre française. Nous verrons plus loin quelle a été l'influence de cette fabrique sur notre village.

Nous mentionnerons encore une fabrique de sucre (distillerie), essai qui échoua, mais qui n'était que le prélude de ce grand mouvement industriel de la fabrication du sucre, qui devait d'autant plus réussir dans cette partie du Nord qu'elle offrait un débouché au produit, récemment cultivé, de la betterave. La culture de la graine de betterave et de la betterave elle-même devait donner au village un développement particulier; sans lui ôter d'abord sa personnalité elle l'étendit pour ainsi dire, le souleva hors du sol, le mettant ainsi en contact avec l'extérieur.

De l'introduction de la culture des graines de betterave (1838) date la prospérité des campagnes de cette région du Nord. Le premier qui eut l'idée de cultiver la graine de betteraves, esprit qui avait la divination et la hardiesse rares chez un paysan de cette époque, fit d'abord cette culture en petit, et vendait ses produits dans les pays voisins. D'abord "cacheux," c'est à dire allant chercher le blé dans les fermes et le menant au moulin, il joignit bientôt à cette occupation, sa famille grandissant, un commerce de grains, et ce fut pendant une de ses tournées qu'il entendit parler

de la graine de betteraves. Il en planta d'abord, comme nous l'avons dit, modérément. Il ne pouvait certes se douter que ce qui allait faire sa fortune, et celle de sa famille et du village en même temps, ôterait avec le temps à ce milieu paysan dont il était un des produits les plus purs et les mieux équilibrés, les qualités qui le lui rendaient cher. Sans doute, ses premières expéditions à Lille, Douai, et Valenciennes,¹ parfois chez quelques distillateurs, ne l'écartaient pas trop longtemps de son chez lui et n'alteraient pas sa forte personnalité. Mais ses fils, étendant son commerce, devaient forcément élargir le cercle de leurs opérations, franchir les limites du département et même de la région. D'autres industries similaires se développèrent, et depuis la crise de 1880-82, on a entendu parler, toujours en relation avec la betterave, de l'Allemagne et de l'Amérique, dont la concurrence mortelle écrasait les producteurs indigènes. On planta partout des graines de betteraves, tant que la culture prospéra.

Avec l'industrie grandissante, l'agriculture eut le placement avantageux de ses produits et le prix des terres augmenta sensiblement. "On créa," dit un témoin, "une indemnité pour obtenir des terres en location à ceux qui les occupaient, et un peu à la fois les terres ont augmenté des deux cinquièmes, et principalement les terres libres, car cette indemnité a amené un droit d'occupation (ou mauvais gré); on n'achetait pas facilement sans le consentement des locataires. De plus la main d'œuvre pour la culture a atteint presque le double de l'ancien prix."

Nous devons ici jeter un regard en arrière et voir ce qu'étaient devenues les grandes fermes qui jadis dominaient le pays. Il y eut, insensiblement, un mouvement de bascule; toutes les anciennes fermes, à quelques exceptions près, à trois ou quatre chevaux, ont décliné. Nous avons montré, dans la première période, ce qu'était une grande ferme: "Un censier était le personnage important dans le village; on l'appelait 'maître.'" "Un gros noyau de fermiers," dit le témoin déjà cité, "cultivait de 12 à 20 hectares (avec 4 chevaux), dont une grande partie leur appartenait." Nous allons prendre comme exemple de ce mouvement de bascule deux fermes et deux familles. La plus grande et la plus riche famille du village au commencement de ce siècle amoindrit considérablement sa fortune par la division des biens:

¹ Le commerce a commencé dans l'arrondissement de Lille, puis s'est étendu à l'arrondissement de Valenciennes.

il y avait une dizaine de filles et de garçons. Après des discussions, on fut obligé de vendre. Les terres, la plus grande propriété qu'il y eut dans le village, furent vendues. Passons au second cas, celui d'une famille sur la route ascendante et nous avons un exemple pris dans la moyenne, et qui montre la formation et le procès de la nouvelle couche de fermiers. "Un petit ménage avait une maison sur arrentement, c'est à dire le sol en bail emphytéotique ; le père faisait du coupage à la journée (coupait l'herbe pour les vaches chez les fermiers ; il possédait le labeur d'une vache assez pour le travail d'une vache, façon de mesurer assez répandue dans le village). La famille se composait de cinq enfants et au fur et à mesure que les enfants grandissaient et travaillaient, ils augmentaient leur petite culture. Les deux garçons remplaçaient le père pour son travail de coupage ; les filles faisaient des sarots pour Lille. Les enfants allaient aussi travailler chez un fermier voisin, qu'on y travaillait fort et qu'on y vivait avec beaucoup d'économie, et en compensation ce fermier faisait leur labour avec ses chevaux. Ils ont augmenté progressivement leur culture et sont arrivés à avoir deux chevaux ; ils sont restés les cinq enfants ensemble bien d'accord et sans se marier. Chaque fois qu'on leur vendait un champ (qu'ils avaient en location), ils pouvaient l'acheter et ils le faisaient. Ils ont même racheté le fonds de leur maison. La culture a eu une vingtaine d'années de bon temps et ils en ont profité à tous égards."

Ces deux fermes et ces deux familles présentent le contraste le plus frappant. D'un côté une fortune foncière qui se décompose, se dissémine par le partage de la succession ; la grande famille étant une cause de ruine. De l'autre, chez ces pauvres gens, partis de rien, la famille nombreuse devient une cause de prospérité ; les enfants (et ce cas n'est pas isolé) ne se mariant pas, unissant leurs efforts et leurs gains, vivent avec économie, travaillent sans relâche, profitant, ce qu'on ne doit pourtant pas oublier, d'une "vingtaine d'années de prospérité." Une petite fortune se fonde ainsi ; le dernier survivant profite de l'argent amassé par ses frères et sœurs. Les qualités moyennes et bien équilibrées de la race paysanne, dans son lent et graduel effort, se retrouvent ici ; plein de solidité et de persévérance, le paysan lutte à ras de sol.

Une coutume contribua beaucoup à enrichir le paysan et à le mettre pendant longtemps à l'abri de l'acheteur venu du dehors et du grand propriétaire. Nous avons parlé plus haut

du "mauvais gré" ou droit d'indemnité. Balzac a déjà fait allusion à cette coutume dans ses "Paysans" et l'abbé Brosette reconnaît comme cause de la lutte des paysans contre le propriétaire des "Aigues" ce qu'on appelle le "mauvais gré" ou droit de marché. Cette coutume demanderait une étude spéciale. Dans un travail local fait en plein territoire où règne le mauvais gré,¹ à côté de quelques considérations historiques sur l'origine de ce droit, nous lisons cette définition : "Le droit de marché est, pour le fermier et ses descendants, la possession à perpétuité des terres qu'il occupe aux conditions et au fermage d'un bail, ou le droit aux baux successifs des biens qui lui ont été affermés une première fois." Le droit de marché donne de plus à tout occupeur la faculté exclusive, dans sa commune, d'acheter les terres qu'il tient à ferme, lorsque celles ci sont à vendre. Quelle que soit l'origine de ce droit, la supposition la plus probable est que cette coutume s'est établie insensiblement et d'un commun accord. Déjà dans la coutume du Santerre existe la formule : "En Santerre on ne se démonte jamais" ; c'est à dire, on ne se laisse jamais déposséder de la terre qu'on a cultivée et fumée. Il résulte de là que les terres passaient dans les mêmes familles de locataires, à moins qu'on ne les vendit, et alors le nouvel acheteur avait à payer une indemnité ou "chapeau" au locataire. Ce droit est assez légitime, si on considère que le fermier donne au nouveau propriétaire une terre considérablement améliorée ; mais derrière cette explication assez plausible, on peut deviner la sourde retenue du sol par une communauté paysanne, qui ne pouvant posséder en propre toute la terre de la commune se réserve pourtant un droit au dessus des contrats et de la spéculation des particuliers. Cette coutume est très ancienne dans le Nord, et elle redoubla naturellement d'intensité lorsque les paysans, après la Révolution, se trouvèrent en possession de leur terre délivrée de servitudes. Pour ce qui nous occupe, ce fut une des raisons et une des causes de la longue résistance offerte par la petite propriété, et, ne l'oublions pas, du maintien de l'esprit et des coutumes locales. On ne pouvait former une grande propriété, même en achetant et en réunissant les différentes "parties de terre," car le fermier maintenait son droit sur la terre qu'il avait occupée et ne le cédait

¹ "Le Mauvais Gré," par M. G . . . , ancien notaire. "Le Mauvais Gré," par F. Debouvry, Tirage à part de la Revue de Lille, 1894 ; intéressante esquisse du mauvais gré que l'auteur se propose de développer en sa thèse de droit.

que contre une indemnité. Quelques infractions à cette coutume ont amené des luttes très violentes entre certaines familles de ce village, la coutume se maintenant contre la loi écrite.¹

La culture de la graine de betteraves, et en général la prospérité dont jouit l'agriculture avait donc changé la physionomie extérieure du village ; le paysan, tout en travaillant, était plus à son aise, améliorait et augmentait sa culture. Allant de concert avec ce développement cette expansion du village, des " pavés " furent créés. Chaque stade de la prospérité du village correspond à la création d'une route pavée. On ne pourrait aujourd'hui se figurer l'état du village sans pavé ; c'était en hiver comme un ensevelissement, loin de tout bruit et de tout mouvement, comme d'un clan écossais isolé dans les hautes terres ; un îlot perdu dans la plaine monotone.

" Cette commune," dit notre notice, " qui possède un très bon territoire, n'avait il y a trente ans que les plus mauvais chemins, presque impraticables en hiver, sans aucun pavé ; les fruits de la terre aussi bien que les animaux et les personnes en souffraient considérablement : on commença il y a trente ans par faire un pavé du bourg jusqu'à la chaussée de Lille (1812) à Orchies. [Ce n'était que le prolongement du pavé qui existait dans le bourg et qui fut l'axe de tous les pavés que l'on forma ensuite.] Et puis, il y a quelques années seulement, le village secouru par le département et par quelques propriétaires, fit construire un grand pavé d'une lieue de longueur jusqu'à Péronne pour communiquer avec Tourcoing, Roubaix, et Tournai." Le premier pavé établit la communication avec Douai et Lille, et le roulage ; le second fut plus important encore ; il fit un tout des hameaux, isolés jusque là, et du bourg ; il développa de plus le tissage. " Ce pavé parcourt la plus grande partie de la paroisse en traversant le grand hameau de Bonance ; ce pavé coûta beaucoup et endetta fort la commune, mais il produisit de grands avantages pour les fermiers et les propriétaires. Depuis cette époque, la commune fit encore paver quelques bouts de mauvais chemins qui par la suite pourront être continués et fournir d'autres communications avantageuses." Tous

¹ Dans un village voisin, le "droit de marché" est si bien établi que les fermiers donnent à leurs filles comme part ou apport de mariage leurs terres en location. Un fermier ayant été dépouillé de la terre qu'il cultivait, sans dédommagement, les autres fermiers travaillèrent pour lui et voiturèrent ses récoltes comme protestation contre cette violation de la coutume.

ces pavés furent complétés sous le second empire, en pleine prospérité, et il ne reste aujourd'hui que quelques carrières ou les "voies" qui ne soient pas pavées. Le Chemin de Fer devait d'ailleurs ralentir ce mouvement.

L'afflux vers le bourg que produisit cette création de pavés amena graduellement la décadence des hameaux, qui perdirent peu à peu leur autonomie. Jadis on n'allait au bourg que le Dimanche. Depuis les "pavés," on y alla plus souvent. Il n'y avait dans la première période qu'une dizaine de cabarets, et encore on n'y allait que le Dimanche; peu à peu, leur nombre s'agrandit et on y alla tous les jours. De concert avec les améliorations des routes et la construction des cabarets, le village se couvrit graduellement de nouvelles maisons, bâties toutes un peu sur le même modèle par une sorte de charpentier-entrepreneur; les trous dans la grande rue du bourg se bouchaient, et là où était jadis une prairie on voyait s'élever une maison. Enfin, l'on commença à construire un nouveau faubourg, pour ainsi parler, au village, avec la prospérité de la fabrique de tissus, dont nous allons parler en détail, car elle forme un "moment" important dans l'histoire morale et sociale du village.

A son apparition, elle produisit une profonde impression, car en réalité c'était la civilisation qui entraînait avec elle sous sa forme la plus intense et en même temps la plus brutale. Beaucoup de gens du village y cherchèrent et y trouvèrent un emploi. "Les hommes, les femmes, et les enfants même," dit notre notice, "y trouvent beaucoup d'occupation, soit à la fabrique, soit à leur domicile." En effet, tous ceux qui n'étaient pas immédiatement occupés aux champs (et alors la culture ne s'était pas encore développée) trouvaient du travail à la fabrique. Mais avec l'extension de la culture de graines de betteraves, cette première troupe d'ouvriers venant du village s'évanouit; la culture rapportait plus; elle fit place à l'armée régulière du prolétariat. Nous n'avons à parler ici que du premier âge de la fabrique; en effet, comme tout établissement industriel, elle passa par bien des vicissitudes et, avec l'industrie, ne s'établit fortement dans le village qu'après la guerre (1870).

Quel fut l'effet de cette introduction de la vie moderne dans ce village? Ici, nous marchons sur des charbons ardents, et le mieux est de laisser la parole au curé, qui était mieux placé que personne pour observer, et qui dit beaucoup, si l'on sait lire entre les lignes. "Il serait bien à désirer," écrit-il dans sa notice, "que

les lois de la religion fussent respectées et observées ; que celles du Gouvernement fussent exactement suivies ; qu'on ne force pas les enfants, sous peine d'être renvoyés, de venir à la fabrique les dimanches matins sous divers prétextes, tantôt pour nettoyer les métiers, tantôt pour préparer des cartons pour le lendemain, et sans aucune rétribution les dits jours ; les chefs d'atelier devraient aussi pour le bon ordre faire surveiller l'entrée et la sortie des fabriques par les jeunes gens des deux sexes, surtout aux courts jours [en hiver] ; ils devraient encourager non seulement ces jeunes gens au travail et surtout à la pratique de leurs devoirs et de la vertu, mais surtout de ceux de la religion. Quel bonheur pour la prospérité des fabriques et des familles si les chefs avaient une foi vivante et donnaient eux mêmes l'exemple de toutes les vertus ! Quel grand bien n'en résulterait-il pas, s'ils empêchaient les mauvais discours, les livres obscènes, les excès des dimanches et lundis ; s'ils affectionnaient les ouvriers bien morigénés et religieux, s'ils éloignaient autant que possible les libertins et les impies, même les banbaucheurs ; il n'y a malheureusement déjà que trop de désordres, d'incrédules, de philosophes aveuglés dans cette commune ; qu'ils n'en augmentent pas le nombre. Il seroit grandement à souhaiter que MM. les chefs de fabrique n'admettroient pas pour contre-mâîtres des inconnus, des protestants, des francs-maçons, qui, dans une paroisse toute catholique, ne peuvent qu'exciter des altercations et des dissensions religieuses en provoquant le mal et bien des scandales ; nous ne pouvons pas parler autrement comme pasteur ni nous empêcher d'exprimer ces vœux avec toute la charité possible, lorsque l'occasion se présente."

Ceci était écrit vers 1840. On voit déjà deux phénomènes se détacher du fond de ce récit. En premier lieu, l'influence néfaste de la fabrique au point de vue moral. Qu'il y ait eu des scandales, ce n'est pas douteux, s'il faut en croire la chronique. Qu'il nous suffise de dire que la corruption et la débauche entrèrent avec la fabrique et les contre-mâîtres (venus de Lyon ou autres grands centres) dans le village. Ce n'est pas que la moralité existât, car suivant le mot profond de Balzac "la moralité ne commence qu'à l'aisance," et avec la conscience de la moralité apparaît l'immoralité proprement dite. Jusque là, soit engourdissement, soit lourdeur de tempérament, les mœurs restaient pures dans le village et le moindre scandale provoquait un "feu de joie." On cessa cette coutume vers cette époque ; il n'y aurait plus eu assez de bois.

Le second phénomène que constate le curé, c'est l'apparition de la politique ; dès 1842 on dirait qu'il prévoit 1848. Il y avait dans le village un noyau de jeunes gens, pauvres pour la plupart, mais ayant reçu de l'instruction à Lille, ou se l'étant donnée à eux mêmes ; tous ardents pour les nouvelles idées, infusant une nouvelle vie au village. Les uns étaient clercs chez le notaire du village, les autres appartenaient à la famille du médecin ; on voit ici et l'on constate la réaction de cette petite colonie de fonctionnaires dont nous avons noté le peu d'influence dans la première période. On se réunissait entre cousins et amis dans le seul cabaret du bourg qui fût alors bien tenu, et l'on causait, après les farces et les plaisanteries habituelles aux jeunes gens, de ce qui passionnait alors la France : les banquets réformistes, la loi électorale, les discours et les livres de Lamartine. Dans la première période, une ou deux personnes recevaient le journal de Lille ; déjà dans la seconde, dans le cabaret déjà mentionné on s'abonna au "Siècle," le journal alors le plus avancé. On allait encore à la messe par habitude, mais le curé avait raison de craindre l'invasion des idées nouvelles. Quelques paysans plus intelligents que la moyenne se joignirent à cette belle jeunesse. Il n'est pas douteux que les contre-maitres dont nous avons déjà parlé n'aient donné une grande impulsion en introduisant les idées ayant cours dans les grands centres industriels.

On ne peut se figurer avec quel degré d'enthousiasme fut accueillie dans ce milieu la nouvelle de la Révolution de 1848, et, somme toute, dans le village tout entier. Ce fut comme une ivresse ; riches et pauvres s'embrassaient et fraternisaient ; le notaire, le maire et les fonctionnaires portaient la blouse ; on planta un arbre de la Liberté. Cet enthousiasme, un des plus extraordinaires qu'ait constatés l'histoire, se répandit d'ailleurs dans toute la France. On sent encore chez ceux qui ont été témoins de ces scènes comme une sorte de feu intérieur du souvenir, quand ils en parlent. Ce fut une splendide mais courte flambée ; cependant l'étincelle demeura chez beaucoup, qui datèrent leur réveil intellectuel de ce moment unique. Après le coup d'état, cette jeunesse brillante, devenue suspecte, fut forcée de quitter le village ; il sembla que leur influence disparût avec eux et que la matérialité reconquit le village. La prospérité, qui dura pendant tout le second empire, engourdit les esprits, mais même ceux qui n'ont été qu'effleurés par ce courant enflammé de jeunesse en gardent encore, à l'endroit du contact, une lueur. Une autre jeunesse succéda, moins intelligente, mais sous l'influence de la prospérité, plus portée

à "s'amuser," comme on dit. C'est alors qu'on forma ce qu'on appela "la griz 'bid'" (la bande grise), sorte de Compagnons de la Désœuvrance, comme dans Balzac, qui remplit le village d'inquiétude à la fois et d'amusement par les nombreux tours ou farces qu'elle joua aux particuliers.

L'instruction, pendant ce temps, commençait ses ravages contre l'individualité du caractère et l'intégrité de langage des paysans. Les paysans qui appartenaient à la première période et ne savaient que lire, écrire et compter, ne purent développer que dans une limite restreinte leurs facultés d'adaptation et n'ajoutèrent rien au fond primitif, si ce n'est une plus grande connaissance de la vie extérieure et quelques notions qu'ils recueillirent çà et là, soit dans leurs lectures, soit dans les journaux. Ceux qui appartenaient à la seconde période eurent une meilleure chance, car deux écoles furent fondées vers cette époque.

D'abord pour les garçons. Nous les avons laissés, dans la première période, allant chez "Magister," le clerc de l'église, et y apprenant à lire et à écrire pendant l'hiver, puis abandonnant l'école pour travailler aux champs pendant l'été. L'éducation et l'instruction se réorganisèrent sous Louis Philippe et l'on créa des écoles communales avec des instituteurs plus sérieux que précédemment et moins dépendants du clergé. "Le Soussigné," dit l'auteur de notre notice, "ne peut ici passer sous silence la grande générosité de Monsieur le Maire et du corps municipal en faveur de l'école des garçons. Outre le loyer de la maison qu'ils payaient à l'instituteur annuellement depuis beaucoup d'années, ils lui accorderaient pour sa subsistance ou plutôt pour instruire gratuitement les pauvres, 300 francs par an et 100 francs pour subvenir aux prix à délivrer aux enfants, et donner aux pauvres écoliers livres, papier, plumes et encre . . . ils firent bâtir une place d'école très spacieuse avec un local couvert à l'abri des vents et du froid, pour servir de lieu de récréation et de jeu aux écoliers pour les temps d'hiver."

On peut dater de cette époque une nouvelle génération d'esprits dans le village; les enfants aussi bien des hameaux que du bourg vinrent à l'école, et, sous un instituteur habile, ils eurent ce qu'on peut appeler l'instruction primaire; l'orthographe, des exercices de style et même un peu de littérature (Télémaque, etc.), l'arithmétique, la géographie et l'histoire. Grâce à l'état plus aisé de leurs parents, quelques-uns parmi les enfants purent travailler aussi en été et continuèrent leur instruction jusqu'à quatorze ou quinze ans.

Chez les filles, le progrès est encore plus remarquable. Les Sœurs de la Congrégation de l'Enfant Jésus vinrent fonder une école à Templeuve. "Les sœurs religieuses," dit notre notice, "suivant leur belle vocation, donnent tous leurs soins à l'instruction, à l'instruction religieuse surtout, tant pour les pauvres gens que pour les autres, sans négliger les autres connaissances."

L'instruction donnée par les sœurs, généralement appelées les "chères sœurs" ou au singulier "ma chère sœur," participait un peu de celle du couvent. L'élément religieux naturellement dominait, mais à cela venaient se joindre des exercices de style, un peu de géographie ou de calcul, beaucoup de lectures, la Vie des Saints, les Contes du Chanoine Schmidt, Athalie, Esther, et de l'orthographe. On peut encore aujourd'hui voir dans une famille la différence d'instruction suivant la génération. Les aînés n'ont eu que l'instruction rudimentaire, ont travaillé et fait la fortune ; les autres venus ensuite ont eu plus de loisir, ont plus lu.¹ Les premiers parlent encore patois, parce qu'il était nécessaire alors de ne pas se faire remarquer ; on avait besoin de beaucoup de gens et on ne voulait pas se faire accuser de fierté ou d' "emblaverie" ; et puis, parce qu'on l'avait parlé toute sa jeunesse. Les cadets le savent encore, mais ne l'emploient plus qu'avec une conscience de son infériorité ; ils connaissent les expressions françaises, même quand ils les transforment en patois.

De plus, le monde s'ouvrait davantage. L'arrivée d'un nouveau curé (celui qui succéda à l'auteur de la notice), élégant de manières et affable, exerça une profonde influence sur la jeunesse. Les "demoiselles du village" formèrent un chœur, sous la direction d'un bon musicien, un "Hanovrien," et chantèrent des hymnes à plusieurs parties, ce qui révolutionna le village et charma les familles des chanteuses. On alla à Lille, en pèlerinage, pour des cérémonies religieuses ; enfin, chaque année à la distribution des prix, on joua des pièces de théâtre, Esther, Athalie, le Sacrifice d'Abraham. Revenues chez elles, ces demoiselles parlaient encore patois, mais le laissaient à la porte de l'école. L'instruction religieuse contribua aussi à donner un plus grand raffinement de manières et la piété imprégna le caractère de douceur et de calme.

L'éducation suivit son procès ordinaire : tandis que le calcul

¹ On peut observer l'effet contraire de bascule dans les maisons riches de la première période ; les aînés sont instruits, les cadets ont à peine l'instruction primaire.

de tête avait été la grande force du paysan de la première période, qui avait à compter rapidement pour ses marchés et n'avait pas l'habitude d'écrire, et à qui surtout les anciennes mesures (havot, quarteron, pour les mesures de poids ; le double, le liard, pour la monnaie) encore restées dans la mémoire, quoique le système métrique existât depuis la Révolution, imposaient une gymnastique spéciale de l'esprit ; la nouvelle génération perdit cette faculté, pour en acquérir d'autres, de style et de connaissances générales. Il est à remarquer en effet que le paysan compte mieux de tête que l'homme instruit, parce qu'il ne concentre sa mémoire que sur ce point unique, et qu'il se souviendra des exactes conditions d'un contrat, d'un marché, dix ans après qu'ils ont été conclus ; l'homme instruit a au contraire une plus grande distraction, si l'on peut dire, à cause même du plus grand espace que sa mémoire a parcourir, et de l'antagonisme, de la concurrence, que lui opposent les autres facultés mentales.

Au milieu de toutes ces transformations, revoyons l'unité, la cellule : le village. Templeuve était devenu à la fois un centre d'attraction et de dissémination. Autrefois ses rapports avec les villages voisins, soit en cette occasion unique, la foire de Lille, soit par cette attraction faible, la vente du bois ou des légumes, étaient assez restreints.

Il se reliait au mouvement général par la grand'route de Lille à Douai, puis avec Roubaix, et enfin les hameaux avaient été réunis au village par de nombreux "pavés." Mais vers la fin de l'empire, la campagne devait subir un profond changement par l'introduction des chemins de fer. Elle a eu d'abord pour effet de faire de notre village un centre d'attraction pour les villages voisins. Cependant la multiplicité des voies de communication finira par n'en plus faire qu'un lieu de passage où l'on ne s'arrête plus. Mais ceci se produira surtout dans la troisième période. Dans celle que nous étudions, le village sembla rester stationnaire ; il ne fit qu'un avec la prospérité qui l'entraînait. Comme costume¹ on portait la blouse,

¹ Voici quel était le costume des femmes durant la première et une partie de la seconde période : de gros bas gris et des souliers à cordons, ou de grosses pantoufles en cuir ; l'hiver, des sabots. Une jupe noire et un caraco noir ; un bonnet de linge tuyauté et des brides liées sous le menton. Puis la pelisse ou le mantelet, la grande "plisse" flamande, noire, avec le capuchon.

Pour l'homme, dans la maison il portait toujours un bonnet de coton rayé qui se repliait sur la tête, avec une houpette. La blouse, ou sarot, au dehors ; chez lui, il mettait toujours un tablier très large et très court, lié à la ceinture.

les sabots, héritage d'une autre époque, et que venaient remplacer de temps en temps des bottines et même un habit. Le village ne mettait que rarement ses habits de fête et paraissait alors endimanché. Les dissensions n'étaient pas encore arrivées, à la suite de la politique. On aurait dit d'une seule grande famille, unie et prospère, regardant et touchant l'extérieur, mais ne se laissant pas pénétrer par lui. C'est à ce moment que nous le laisserons, à un point culminant de développement, où un observateur aurait vu cependant le commencement de la descente et de la désagrégation de l'individu et du caractère du village.

Former le type de cette période mélangée et prospère est la plus délicate partie de notre œuvre : car, tout en ressemblant, pour l'observateur superficiel, au type de la première période, il en diffère cependant par un caractère assez difficile à définir, comme d'une prospérité, d'une extension latentes. On croirait se trouver en présence d'un organisme dans lequel tous les muscles se sont tellement développés qu'ils distraient le regard de l'ensemble. D'un autre côté, l'éclairage est si clair, comme en un tableau, qu'il traverse le portrait, au lieu de ce fond sombre où se détache si solidement, de pâte si compacte, le type ancien. C'est la vie qu'il faut représenter ici dans sa fluidité.

Nous appellerons notre type *Marie*, nom assez commun dans le village (avec celui de Jean-Baptiste), où, à cause de sa grande fréquence, il est devenu comme une désignation, une épithète. Nous prenons encore une femme, car en elle se marquent plus fortement les caractères de la race que dans l'homme, plus individuel. Nous avons vu plus haut les femmes portant des "uvettes" et de ces grands bonnets flamands entourant et serrant la tête, et la dépassant des deux côtés. Un fichu ne se portait que le Dimanche. De plus, pour sortir et aller à la messe, on mettait une sorte de grande pélerine (mantelet) avec une cape ou capuche rabattue sur la tête. Ici notre type semble se dégager un peu de cet enfoncement et de cet entassement d'habits et de couvertures, avec quelque chose de plus alerte.

Pour aller à la messe le Dimanche, il mettait ce qu'on appelait pour les hommes un "jupon," sorte de courte et grosse jaquette avec des poches derrière, et une casquette plate avec une visière assez large.

Les chapeaux, pour les hommes et les femmes, n'arrivent que dans la troisième période.

Néanmoins au repos, c'est à dire le Dimanche, il porte encore la grande pelisse ; puis peu à peu, avec la prospérité grandissante, une chaîne de montre, des habits mieux faits. Mais on devine qu'aussitôt rentrée chez elle, Marie se débarrassera de tout cet attirail pour reprendre ses sabots et son costume de tous les jours. Encore à la seconde période il n'y avait que quelques rares personnes, femmes ou filles de riches fermiers, qui portaient des chapeaux.

Au physique, grande et d'une force masculine, cette " Marie " dit d'elle même " kün néto solid' kom' dé kvo " (on était fort comme des chevaux) ; elle travaillait aux champs et même pouvait, porter sur ses épaules un hectolitre de blé dans un sac. Energique et vigoureuse, elle pouvait se faire respecter, tout en sachant entendre la plaisanterie et en ne reculant pas devant le mot propre. Pieuse, d'ailleurs, par tradition et avec une sérieuse dévotion, elle allait régulièrement à la messe et aux offices le dimanche.

Aujourd'hui, dans sa vieillesse, elle offre l'image d'une activité au repos ; dans ce qu'elle raconte, dans ses souvenirs, elle a toujours comme le recul d'une autre époque qui a fait une telle impression sur elle (l'intensité des souvenirs étant en raison de leur petit nombre) qu'elle promène son passé dans sa vie actuelle, comme un cadre ancien mis au tableau nouveau. Elle apporte avec elle tout un temps disparu. Parfois en se promenant dans la monotonie des champs, on voit de loin une forme à peine distincte, dans le soir et le vague, comme semblant faire corps avec eux. Si on s'approche, et qu'on lui fasse une question ou que l'on entame une conversation, un flot de vie présente vous remet au plan, comme disent les peintres, mais vous avez toujours en face de vous le fond qui sombre, et où la figure qui vous parle, vous le sentez, va se replonger aussitôt que vous l'aurez quittée de quelques pas.

Ainsi de ce type de paysanne dont nous allons raconter l'histoire.

" Les père et mère avaient leur petite maison," nous dit quelqu'un qui les a connus, " sur un arrentement, c'est à dire le sol en bail emphytéotique. Le père faisait du coupage à la journée chez les fermiers ; il avait le labour d'une vache [ce qu'une vache peut labourer ; formule de mensuration que nous avons vue plus haut]. Ils eurent plusieurs enfants, et à mesure que les enfants grandissaient et travaillaient, ils augmentaient

un peu leur culture. Les garçons remplaçaient le père pour aller faire du coupage chez les fermiers, et les filles faisaient des sarots pour aller les vendre à Lille. Ils allaient travailler aussi chez un fermier voisin, qu'on y travaillait fort et qu'on y vivait avec économie, et qui en échange de leur travail leur prêtait ses chevaux pour leur culture." Ce fermier, chez qui ils ont vécu presque toute leur jeunesse, est resté pour les enfants comme un modèle de sagesse et de bon sens ; au fond, il les exploitait, mais ne leur demandait que des services en nature, qui ne coûtent rien aux paysans.

Marie eut une vie toute d'économie, où chaque sou était ramassé ; une lente accumulation d'efforts incessants et une privation de tous les instants. Un trait nous renseigne sur la nourriture : "mī pèr dijo, i fō lō fèr dé bō zestoma, i n'pöv' nī s'nurir à alé jöé ; ün' puvo doné dü pī sèk a sé zīfā." (Mon père disait : "Il faut leur faire de bons estomacs ; ils ne peuvent pas se nourrir simplement à aller jouer ; on ne pouvait pas donner du pain sec à ces enfants.") La narratrice cite cela comme une exception, et admet qu'ils étaient mieux traités chez eux que la plupart des autres enfants. Ils avaient donc du lait battu avec des tartines ; d'autres paysans se contentaient de lard, que l'on coupait au jambon suspendu au dessus du foyer. Mais la vie en plein air et l'exercice faisaient ces fortes santés. "Les parents morts," dit notre témoin, "les enfants sont restés ensemble bien d'accord, et sans se marier. Ils ont augmenté progressivement leur culture et sont arrivés à avoir deux chevaux. Chaque fois qu'on leur vendait un champ (sur les propriétés qu'ils avaient en location) ils pouvaient l'acheter et le faisaient ; ils ont même racheté le terrain sur lequel était bâtie leur maison."

Au milieu de ce travail de tous les instants, l'esprit ne se développait que lentement, mais les qualités du cœur, "la grande énergie du sentiment" dont parle Balzac, restèrent intactes. Chez notre type, l'affection pour la famille a la même intensité que celle du highlander pour son clan, et participe de sa grandeur. "Je cacherai les défauts de mes parents jusque dans la tombe," disait un jour Marie. Mais à côté de ce sentiment pur, il y a aussi une sorte de matérialité assez lourde comme dans les traits eux mêmes de la figure, qui sont si lents à se mouvoir qu'une impression reste longtemps stationnaire, ce qui ne permet pas de nuances ni de gradations ; le travail de l'émotion semble se faire en dessous et une impression succède à une autre sans préparation. Balzac, dans

ses " Paysans," dit : " La moralité commence à l'aisance ; l'homme absolument probe et moral est, dans la classe des Paysans, une exception. Les curieux demanderont pourquoi. De toutes les raisons que l'on peut donner de cet état de choses, voici la principale. Par la nature de leurs fonctions sociales les paysans vivent d'une vie purement matérielle qui se rapproche de l'état sauvage auquel les invite leur union constante avec la nature. Le travail, quand il écrase le corps, ôte à la pensée son action purifiante, surtout chez les gens ignorants." Là en effet est la raison. C'est le travail qui écrase le corps du paysan et atrophie son sens moral. Le contact, même chez les natures supérieures, avec la vie grossière de tous les jours, les scandales, les plaisanteries plus ou moins sales, laisse, comme l'air sur la peau, une sorte de patine sur le cœur. Ce n'est, chez les meilleurs, qu'à de rares moments qu'on voit éclater une révolte morale ou un soulèvement d'indignation. On a très peu besoin de sentiment, somme toute, dans la vie campagnarde, mais de beaucoup de finesse, de ruse, qualités plutôt instinctives de l'esprit.

Donc, à part une honnêteté très saine, plutôt une fonction normale chez une nature bien équilibrée, et une forte affection pour les proches, il y a peu de sentiment chez notre type. Notre Marie est charitable, mais ne se laisse pas entraîner à donner, sauf " i ratirā " (en retirant), ces sous si péniblement gagnés, cet " argent vivant." Ajoutez à cela une certaine timidité, surtout chez ceux qui s'élèvent, une crainte de l'opinion des voisins, des " mauvaises langues," la peur de paraître iblaf (poseur) ou fier, et vous avez à peu près tous les caractères perceptibles d'une âme paysanne.

Nous avons vu la petite maison et la petite terre monter insensiblement dans la lente ascension de la campagne, vers l'aisance et la fortune. Mais le travail et les habitudes d'économie et de privation continuèrent, même quand ils ne correspondaient plus avec le milieu. Bien qu'instruite, relativement au village et à l'époque, appartenant, comme elle le dit elle-même à la génération " qui disait septante (70) et non plus nonante," sachant compter et bien gérer ses affaires, notre Marie conserve toujours une certaine défiance vis-à-vis du mouvement moderne, pour lequel elle a une moue réprobatrice.

Quelles sont ses idées sur les chemins de fer ? Elle les regarde encore aujourd'hui avec étonnement, et elle raconte avec plaisir l'histoire suivante.

" Akuté—vu navé pôtét' pa konü Gautier, mé ü jur i ma di : Sèt'

—lafā jé vū dā l'Apocaliss' kō pū tar jō nō l' véré pa mé vu l' véré —ō batra l' blé sâ fléo é lé kar kurō sâ kvo." (Ecoutez, vous n'avez peut-être pas connu Gautier, mais un jour il m'a dit : Sais-tu, l'enfant, j'ai vu dans l'Apocalypse que plus tard je ne le verrai pas, mais vous, [vous] le verrez, "on battra le blé sans fléaux et les charriots courront sans chevaux.") Elle est ainsi comme une envoyée d'une époque disparue pour venir témoigner, en face du mouvement moderne, des mœurs et des usages du village primitif. Cependant, elle va en chemin de fer, mais est indignée de voir les autres paysannes y aller, qui n'en ont pas le moyen comme elle— "E ki ariv' tī devèn' mī xū xé kmī d'fer é òn' sō fatig' pui di alé." (Et qu'il arrive tant d'événements sur ces chemins de fer et on ne se fatigue point d'y aller.) Sans doute, dans ces voyages rapides, elle doit penser au temps où l'on allait par les voies (sentiers). Pour elle, le chemin de fer est une sensation et une surprise toujours nouvelles tandis que les paysans de la nouvelle génération sont blasés sur la commodité et même sur la rapidité du trajet.

Sur un autre point aussi elle donne son témoignage. Les ouvriers de ferme ont changé depuis le temps de sa jeunesse ; une autre génération est venue et on n'a plus trouvé de ces durs manœuvres qui travaillaient par plaisir, par énergie animale. "Al' sis' dō . . . l' prömjé varlé avo di frā é tu lé zot', kartō é mékin' ū pō mī ū dīzo alor pièx' kīgé pièx' perdū- astör vu navé ka doné a lavā-ët' vu matt' dū domestik vu navé ka doné a lavā." (A la ferme de . . . le premier domestique avait dix francs et tous les autres un peu moins, cartons et servantes. On disait alors : pièce changée, pièce perdue. A présent vous n'avez qu'à donner à l'avant [payer d'avance], si vous êtes fatigué d'un domestique payez d'avance [et il s'en ira]. Nous verrons dans notre troisième période ce que sont les ouvriers d'aujourd'hui et jusqu'à quel point ils sont justifiables. Mais à ceux qui ont vu l'ancienne période, la compréhension de ce changement est refusée. Arrivés à l'aisance ils ont dû cependant se modifier tant soit peu, et c'est ici qu'arrive le mélange. Jadis le peu d'argent que l'on gagnait, on le conservait chez soi, ou on le convertissait en terre avec cette "manie achetouère" dont parle George Sand dans François le Champi : "Personne ne peut voir au soleil la fumée d'un sillon labouré sans avoir la chaude envie d'en être le seigneur . . . c'est la chaude fièvre du paysan." Aujourd'hui, les terres ne rapportant plus, on va placer son argent à Lille, reportant à la conservation de l'argent l'adresse qu'on avait mise à l'acquérir. Mais, plus ou moins, se

trahit toujours ce sentiment que dépeint Balzac dans son "Epicier retiré" : les paysans qui ne travaillent plus s'occupent encore des affaires de leurs successeurs et vont se promener dans les champs pour voir comment on les cultive, toujours remplis d'une défiance sourde pour les nouveaux procédés.

Ainsi, en résumé, notre type est placé comme une sorte de borne entre l'ancienne période et la moderne, un trait d'union, un anneau qui tient à la chaîne du passé, mais plutôt attiré par le poids des souvenirs vers les anciennes coutumes. Ce que nous voyons de moins attrayant en lui ce serait précisément ce côté exposé au soleil levant, qui est le plus intéressant cependant au point de vue documentaire. Ceux-là qui ont leur vie à l'embranchement, si l'on peut dire, de deux époques, sont des états, des moments de transition, qui, saisis à temps, offrent le plus de renseignement pour l'observateur de ce qui les a précédés et de ce qui les suit. Les autres périodes, sans celle-ci, n'offriraient que deux tableaux isolés et trop tranchés de couleur : celle-ci leur donne une sorte de plastique, le rythme dialectique, offrant à chacune sa négation, produite par l'affirmation même de la période de transition.

Au point de vue artistique, des figures comme celle que nous venons d'étudier donnent ce caractère indispensable à toute figure vivante, le relief.

" Parfois l'image de cette ville revient frapper au temple du souvenir ; elle entre coiffée de ces tours, parée de sa ceinture ; elle déploie sa robe semée de ses belles fleurs, secoue le manteau d'or de ses dunes, exhale les senteurs enivrantes de ses jolis chemins épineux et pleins de bouquets noués au hasard."

BALZAC : Le description de Guérande dans *Béatrix*.

Il nous vient une vision de ce village, tel que nous l'avons vu quand nous étions enfant, dans la grosse et matérielle époque du Second Empire, mais encore avec l'ombre des anciens arbres et des anciennes coutumes atténuant la lumière criarde et la joie bruyante. Sur le pavé qui traversait le bourg, les cabarets s'étaient multipliés ; l'église, faite de pièces et de morceaux, conservait encore, par son toit bizarre, ses piliers romans à l'intérieur, l'aspect des temps anciens, un rappel de la cathédrale de Tournai. A la fête de l'Empereur, au 15 Août, et aux deux foires, la place avait un aspect brillant, et les cabarets dégorgeaient leur lumière sur la place noire de monde. Et cependant, à quelques pas de là, les hameaux dormaient, leurs petites fermes perdues dans les arbres,

et la chanson du vent lointain reprenait son rythme vague, loin de la fête bruyante.

Ainsi, au moral, le village restait ferme encore, et les paysans demeuraient unis entre eux, la politique ne les divisant pas encore, et les intérêts les forçant inconsciemment à s'unir.¹ Mais l'influence extérieure gagnait toujours du terrain et les chemins de fer allaient accélérer cette invasion. Mais, avant que la fumée du train n'arrive couvrir le village, et que sa vibration ne le dé plante peu-à-peu et ne l'entraîne dans un mouvement rapide, regardons-le encore, masse qui n'est plus isolée dans la plaine, mais reste encore ferme et compacte, soutenue par sa propre force vitale et n'a pas perdu son harmonie d' "individu," au milieu des champs riches de récolte et dans les bois qui jettent sur sa prospérité l'ombre des vieux arbres du passé.

DÉCOMPOSITION ET DÉCADENCE.

Troisième Période, 1870-1890.

"In der Sphäre der Agricultur wirkt die grosse Industrie insofern am revolutionärsten als sie das Bollwerk der alten Gesellschaft vernichtet, den Bauer, und ihm den Lohnarbeiter unterschiebt."—MARX : *Kapital*, I, 517.

LA CRISE AGRICOLE.

Nous avons laissé le village à son apogée de prospérité, quelques années avant la guerre de 1870. Tandis que, dans la seconde période, les éléments primitifs exerçaient encore une

¹ Cette union des paysans entre eux n'empêchait les batailles et les querelles personnelles. Il ne se passait guère de dimanche sans que l'on entendit parler d'une "batèye" (bataille) dans un cabaret ; les cabaretiers rangeaient vite leurs verres, pour qu'on ne les cassât pas. On appelait cela "batiljé." Dans la première période, ces combats étaient plus fréquents encore ; on allait lutter de ferme en ferme, de village en village. La force brutale, comme toujours, donnait à certains villageois une tyrannie, une autorité absolue sur leurs collègues et voisins. On parle encore aujourd'hui de certaines familles célèbres pour leur force. (Cf. *Confidences d'un joueur de clarinette*, Erekmann-Chatrian.) Quand on voulait séparer les combattants, on appelait cela "mett' ôl byi" (mettre le bien). Dans la seconde période, cette habitude se perdit, par le raffinement graduel des manières, et aussi à la suite de l'intervention de l'autorité.

influence marquée, laissant comme une empreinte et un arrêt sur une partie du cerveau, arrêtant le mouvement d'expansion par la contraction des coutumes et des vieux préjugés, aujourd'hui dans la période que nous allons étudier, nous assistons au déclenchement du village : comme un wagon détaché d'un train, qui roule le long de la ligne avec sa vitesse accrue par sa masse. Le développement, la prospérité trop grande du village, amenèrent la perte de sa personnalité en mettant en contact trop violent ses caractères internes avec les facteurs extérieurs. Non qu'il ne reste encore un noyau ancien, mais, aujourd'hui, au lieu de former l'axe du mouvement même, il a été rejeté de côté. Les paysans eux-mêmes ont une claire conscience du changement, et cette conscience a détruit l'équilibre du mélange et le mélange lui-même. Dans la période présente, si parfois la langue s'égare en une ancienne forme, l'habitude acquise des nouvelles formes reprend vite le dessus.

Voyons la surface du village. Autrefois (1^e et 2^e période), on n'avait devant soi qu'une grande plaine, et les maisons, groupes perdus dans les arbres, ne formaient que des accidents momentanés, sortes d'ilôts et de refuges. L'œil et l'esprit s'emplissaient naturellement de vague, car, au sortir de son hameau, le paysan se trouvait de suite en présence de la mer infinie des champs ; la plaine, terre brune et pâle en hiver, l'isolant de sa raideur de steppe ; les vagues des moissons, en été, battant sa maison et semblant parfois l'annihiler. Le paysan se retirait donc dans son hameau comme dans un refuge, et il s'y enfermait près de son foyer, se resserrant lui et ses connaissances, auprès du feu de l'âtre, les comprenant dans son étroit cercle de lumière. L'influence du milieu est ici immédiate, et produit, comme résultat, la contraction intérieure de l'esprit paysan ; la face et le corps restant au dehors comme un rempart, sur lequel viennent s'accumuler ce que le vent a arraché des champs, ajoutant encore une courbe plus épaisse entre le monde et son "moi."

Peu-à-peu, ceci dans la seconde période, les ilôts se sont multipliés dans la plaine ; les rouliers, le long des grandes routes, ont établi comme une chaîne de communication, encore lâche, mais que les rapports croissants avec la ville ont cristallisée. Le village est égal en résistance à la plaine elle-même ; on le voit maintenant de tous les côtés, et on ne peut plus s'en abstraire. Dans la troisième période, on voit une seule barre, rigide, coupant en deux le territoire de Templeuve : une succession de trains, comme un rythme

de respiration extérieure, traverse les champs ; les barrières de la voie ferrée rompent l'unité de la grande campagne. Comme un courant d'air se répand, qui attire l'esprit, les yeux et les distraît. Nous avons devant nous un élément étranger, irréductible, sans affinité aucune avec les champs qu'il traverse, tandis que les sentiers d'abord (faits et défaits à volonté et selon les besoins), puis encore les "pavés" s'étaient assimilés au paysage ambiant et en formaient partie intégrante.

Le chemin de fer et la fabrique détruisirent l'harmonie et déplacèrent l'axe du village. La petite station (construite vers 1870) sur la ligne de Lille à Valenciennes, près de la fabrique de tissus qu'elle desservait, attire peu-à-peu sur la place de la gare un certain nombre de cabarets, et, par accumulation, semble peser sur la rue principale du village, qui avait jadis son centre sur la place du bourg. Le rôle que jouait jadis la place (où se trouvaient l'église et la mairie) dans les bourgades et dans les villes, a partout été restreint, sinon diminué, par le chemin de fer. Elle n'est plus devenue qu'un lieu de passage, car les magasins et les boutiques qui jadis s'établissaient sur la place, comme l'endroit par excellence du trafic, se concentrent aujourd'hui près de la gare, pour être à la portée des gens qui ne font que passer par le village et ne s'y arrêtent qu'un moment.

Au-delà même de notre gare s'élevaient au "Riez," endroit qui servit jadis de terrain communal (Riez signifie terre non cultivée), les "Bâtiments," un quartier comme indépendant du village, et qui ressemble aux cités ouvrières de Roubaix ou de Tourcoing (voir *Germinal*). Il est vrai que l'on pourrait objecter que Templeuve, par sa gare, attira les villages voisins ; mais cela ne dura que quelques années. Les autres villages eurent, à leur tour, leur gare. C'est une vérité peu soupçonnée des économistes, mais sentie profondément par les paysans, que les chemins de fer ont été plus nuisibles qu'utiles aux campagnes. Loin de créer un débouché pour les produits indigènes, ils n'ont été qu'un des nombreux moyens de détruire la petite industrie et manufacture, qui font corps et peuvent vivre avec la petite culture.

Au point de vue du mélange, on peut dire que plus un village possède de voies de communication, plus, non seulement il perd de son individualité, mais encore de sa fortune. Ce sont plutôt des moyens d'en faire sortir de l'argent que de l'y faire rentrer ; si la vie matérielle est en apparence améliorée, si l'on a un moment de prospérité, si l'on va chercher de la viande de boucherie à Lille, si

l'on boit de la bière au lieu de lait battu ou d'eau, les besoins ont été simplement augmentés, et satisfaits par des produits falsifiés. On a, dans les campagnes du Nord, des exemples d'endroits, de localités, jadis prospères par leurs marchés ou par leurs foires, à qui la création du chemin de fer n'a bénéficié en rien, pas même en vente de boissons, ce qui devient de plus en plus la seule industrie des villages. Les Étrangers "consomment," comme on dit, sur la place de la gare et la fréquence des trains ne leur permet pas de séjourner. En fait, les chemins de fer tendent partout à faire des villages les faubourgs des grandes villes. Celles-ci sont un centre d'attraction irrésistible; les industries spéciales du village succombent graduellement à la concurrence, la mauvaise qualité et au bon marché des produits de la ville, où on va les chercher, grâce au chemin de fer. Même les gens des autres villages qui passaient par Templeuve pour se rendre au train, et s'arrêtaient sur la place pour acheter leurs provisions, en ont été dernièrement détournés, car aujourd'hui une ligne conduit directement les voyageurs à la gare, avec communication pour Lille ou pour Valenciennes.¹

Voilà quelle a été l'influence des chemins de fer sur Templeuve, et, en général, sur les villages du Nord. Seuls, les bourgs isolés des grandes routes conservent encore leur caractère primitif, mais le cas devient de plus en plus rare. On riait jadis de ce conseil municipal de village, s'opposant au chemin de fer, sous le prétexte que la fumée des trains gâtait les moissons. Mais n'y avait-il pas, au fond de cette répugnance, une sorte d'instinct secret, qui montrait aux paysans la ruine de la petite culture et de la petite industrie dans l'introduction des chemins de fer? La fumée des trains fait plus que gâter les moissons, elle a troublé les cerveaux, dérangé les vieilles traditions, désindividualisé le village; comme si, lui aussi, se dissolvait dans la fumée.

¹ Le chemin de fer agit, à trois dates différentes, et avec une intensité proportionnelle au temps et au milieu. En premier lieu, le chemin de fer de Lille à Paris (1847), assez éloigné pour ne permettre qu'à certaines personnes riches d'en profiter; celui de Lille à Valenciennes (1870), supprima graduellement le marché d'Orchies et celui de Valenciennes; au bénéfice du village lui-même, dont il fit un centre, et aussi au grand avantage de Lille. Enfin, le chemin de fer circulaire (1895), passant par Pont-à-Marcq, Capelle, et autres endroits dépendant jusque-là de Templeuve, ôte à ce dernier village leur clientèle, et en fait pour eux un passage vers Lille.

Changement dans la propriété. Le Citadin, se promenant dans la campagne, n'y voit qu'une étendue monotone, un champ ressemblant à un autre, mais le paysan connaît chaque accident de terrain, le moindre fossé, et pour lui cette plaine morne redevient animée. Il sait que, à propos de chacune de ces parcelles de terre, il y a eu des haines et des luttes inexpiables entre certaines familles ; pour ce sentier, à peine visible, on a vu deux propriétaires se quereller, déplaçant et replaçant la borne. De même pour le chasseur (et le paysan à la passion de la chasse) chaque champ lui rappelle une aventure, un épisode de cette chasse qui a duré trente et souvent quarante ans.

Ceci nous explique que, pour ceux qui ont vécu cette vie de campagne pendant les trois périodes, chaque ferme, chaque champ a une histoire, qui anime ce dessin inanimé, ce plan si peu intéressant pour nous que l'on appelle le Cadastre. Si nous regardons le Cadastre tracé en 1825, le plus ancien, nous pouvons nous rendre à peu près compte des changements qui se sont effectués depuis cette époque jusqu'à nos jours.

Nous parlerons surtout des fermes. Il y en avait de cinquante à soixante sur tout le territoire. Si nous considérons l'étendue des propriétés, nous trouvons trois grandes fermes, ce qu'on appelait des "censes," avec de 60 à 90 hectares. Puis, quelques fermes plus petites, ayant de 20 à 25 hectares, puis d'autres avec 15 à 20 hectares ; nous descendons ensuite aux petites propriétés de 5 à 10 hectares. Les grands fermiers existaient encore à cette époque.

Voyons quel a été le sort de ces propriétés dans les deux périodes qui ont suivi ; presque toutes les transformations dont nous allons parler ont commencé dès la seconde période. Nous voyons trois modes différents, trois causes de ruine contribuer soit à la disparition complète d'une ferme, soit à son amoindrissement. D'abord, la cause la plus naturelle est l'extinction de la famille ; généralement, alors, on vend les terres ou on démolit la ferme. La seconde cause, plus intéressante, est le partage. Nous avons ici l'exemple d'une des plus grandes fermes avec 60 hectares de culture (on mesure plus souvent par bonnier = $1\frac{1}{2}$ hectare). Le partage de cette vaste propriété est fait entre dix enfants. Parfois la fille à la suite d'un mariage transporte la propriété à son mari. Très souvent, aussi, à la mort d'un fermier, ses héritiers, qui ne sont pas au village, vendent tout le bien, fermes et terres. La troisième et dernière cause est la mauvaise administration ou la négligence, mais celle-ci est la moins fréquente.

Nous pouvons donner ici plusieurs exemples topiques de ces différents facteurs de ruine. Sur ces cinquante fermiers, que nous donne le cadastre de 1825, huit à dix ont été ruinés directement. Pour les *partages*, nous trouvons des exemples plus nombreux. La propriété a naturellement diminué, et la fortune qui, en une seule main ou en une seule famille aurait pu subsister ou même s'agrandir, s'est émiettée. Pour beaucoup d'autres propriétés, on ne pourrait voir la raison de leur amoindrissement qu'en consultant le cahier des hypothèques, moyen de contrôle coûteux et interdit à la simple curiosité. Celui-ci, qui était propriétaire de son champ, en devient le locataire, sans que personne ne le sache ; celui-là peut à peine, à force de travail, se maintenir contre la mauvaise récolte ou la concurrence étrangère.

De petites fermes qui se soient développées, nous n'avons que trois ou quatre exemples ; mais il semble que celles de 10 à 15 hectares sont tombées généralement à 3 ou 4. En regardant toutes ces ruines qui couvrent la plaine, on se demande à qui sont passées toutes ces propriétés ; les paysans, eux, le savent bien ; à ceux qui ne sont pas cultivateurs, à quelques riches familles du village ou de la ville ; une seule famille possède plus du tiers du territoire. Nous connaissons une ferme qui a grandi de 80 à 140 hectares par lente accumulation ; mais c'est le seul exemple qui nous montre ce que sont devenues ces terres qui semblaient s'être fondues sous nos yeux.

Nous avons laissé notre village, à la fin de la seconde période, dans un état prospère ; la culture des graines de betteraves, durant le "bon temps" qu'avait eu l'agriculture, s'était développée et la concurrence se faisait à peine sentir. Il en était résulté que tous les petits cultivateurs avaient profité de la demande croissante et avaient tous semé des graines. Leur industrie allait de concert avec celle des fabriques de sucre, qui couvraient, on peut le dire, tant leur nombre était considérable, la région entre Valenciennes et Templeuve. Chose rare, le fabricant de sucre et le cultivateur faisaient tous deux leurs affaires. Mais cet état patriarcal de l'industrie ne pouvait durer. Peu à peu la concurrence étrangère (celle de l'Allemagne surtout) se fit sentir, et, pour lui résister, il fallut faire des sacrifices que nos petits cultivateurs n'étaient pas en mesure de supporter. L'industrie se concentra donc chez ceux qui pouvaient attendre et qui avaient les reins solides. De plus, la crise de l'industrie sucrière couvrit en quelques années tout le Nord de cadavres de fabriques.

“Chaque cultivateur,” dit un témoin, “était arrivé à faire son lot de graines ; c’est ce qui a fait la fortune agricole de notre région, mais les marchands les plus importants ont augmenté leur culture, repris de nouvelles fermes et passé des marchés avec d’autres gros cultivateurs. Ce qui fait que depuis déjà longtemps les petits cultivateurs ont été obligés à leur grand regret d’abandonner cette culture, faute d’acheteurs.”

Restait la culture des céréales, et celle-ci soutint le paysan petit propriétaire jusqu’à la grande crise définitive de 1882, qui n’est pas encore terminée aujourd’hui. Le fermier aujourd’hui, pour employer l’expression vulgaire, “ne peut plus y revenir.” Dans une de ses œuvres, Balzac a intitulé un de ses chapitres “Au prix où est le beurre ?” On pourrait dire de même qu’aujourd’hui le refrain du fermier est : “Au prix où est le blé ?” La concurrence de l’Amérique surtout a fait tomber le prix du blé à un taux qui n’est plus rémunérateur, en dépit des droits de douane nouvellement établis. Il y a eu, certainement, des hauts et des bas, mais désormais, on peut le dire, le métier de fermier ou de censier est singulièrement tombé dans l’opinion, lui qui jadis était réputé le plus important. Une mauvaise année, le fermier est obligé d’emprunter sur hypothèque, et dès lors, par un procès lent mais sûr, il est sur la route de la ruine ; on le laissera d’abord cultiver ses champs, dont la propriété passera à celui qui lui aura prêté de l’argent. “Nous nous donnons du mal,” dit un personnage de François le Champi de George Sand, “pour cultiver un champ dont le revenu ne couvre pas la moitié de l’intérêt qu’aura réclamé le vendeur.” L’usure en un mot, plus ou moins déguisée, dévore les campagnes.

La spéculation, chose jadis inconnue dans les campagnes, est apparue dans ces derniers temps, et la terre, cette masse lourde, sur qui l’on croyait jadis pouvoir immuablement asseoir sa fortune, est devenue chose légère que des coups de bourse peuvent faire évanouir en poussière ; nous voulons parler ici des spéculations qui ont eu lieu en France lorsque la chambre a voté les droits sur les blés. De plus, cette union si intime de la terre avec celui qui la cultive, n’existe plus, car le produit du travail est transféré à quelqu’un peut-être qui n’a jamais vu le champ d’où lui vient cette récolte.

Quel changement radical ! Conçoit-on ce vertige du paysan qui sent basculer son champ sous ses pieds ? Pour lui la terre était le “placement” par excellence. Aussitôt qu’on avait de

l'argent, autrefois, on allait au notaire pour le lui laisser en dépôt, et on lui demandait s'il n'y avait pas de terres à acheter. Dans la seconde période, on croyait encore aux notaires; depuis, une expérience cruelle¹ a montré aux agriculteurs du Nord le fond que l'on pouvait faire sur eux. "Au moins, la terre, cela ne bouge pas," était un axiome. Cela est encore vrai, en tant que matière, mais son appréciation varie et dépend de la spéculation sur les récoltes, de la concurrence et de beaucoup d'autres facteurs économiques. Il est certain que ceux qui ont leur fortune uniquement en terres voient leurs revenus baisser progressivement chaque année.

La main d'œuvre aussi, comme pour suivre cette progression, augmenta et les fermiers, en beaucoup d'endroits, ne peuvent plus payer leurs ouvriers, qui sont habitués à une vie plus coûteuse qu'autrefois. Nous avons vu dans la première période "que les ouvriers étaient fort peu payés, mais obtenaient de leur fermier à très bon compte des légumes, du lait battu, des fruits, etc. La viande, les œufs, le beurre étaient bon marché; la viande de bœuf en gros valait cinquante centimes le kilogramme pour saler, et le dimanche ou jours de grande fête en détail valait 1 fr. 80 première qualité; le beurre, 1, 60 à 1, 80 le kilogramme, les œufs de deux centimes $\frac{1}{2}$ à cinq centimes. Mais l'argent était fort rare. On avait de la viande salée de qualité inférieure une fois par jour, et on gagnait de 8 à 12 fr. par mois."

Voilà ce qui existait dans la première période. Mais, avec la prospérité de l'agriculture, la main d'œuvre a dépassé le double de l'ancien prix. De plus, la vie devenait plus chère et les salaires s'en ressentaient. Beaucoup d'ouvriers préféraient aller à la fabrique de tissus où leur salaire, au moins au commencement, était plus fort. Nous avons vu plus haut la mauvaise réputation des ouvriers de fabrique auprès des fermiers, quand ils revenaient travailler dans les fermes. Pendant longtemps, l'ouvrier a pu échapper à la fois au fermier et au fabricant, allant à la ferme quand il avait fait son travail "aux pièces," retournant à la fabrique lorsque l'hiver venait. De sorte que ni le fermier ni le fabricant n'avaient prise sur lui.² Mais les ouvriers de fabrique ne sont plus habitués au travail de la ferme, comme l'était l'ancienne génération.

¹ Il y eut d'ailleurs beaucoup de notaires qui furent les victimes de la crise.

² De même, dans le Nord de l'Angleterre, le mineur, grâce à son "allotment," et les légumes qu'il cultive, peut prolonger la résistance dans la grève.

Un fermier, aux fortes périodes de travail, ne peut plus compter sur tous ses ouvriers, et il en dépend plus ou moins. Dernièrement, on a assisté à Templeuve à ce fait inoui : des ouvriers de ferme se mettant en grève, au moment de la moisson et refusant de travailler. Ceci n'affecte pas les grands propriétaires des environs, qui ont soin d'isoler leurs ouvriers, et de leur faire une retenue sur le salaire en leur assurant un travail régulier ; d'ailleurs ceux-ci ne pourraient trouver de l'ouvrage ailleurs, car le temps où ils recevraient leur congé ne concorde pas avec celui où l'on engage d'ordinaire les ouvriers. Il y a donc là une grande cause d'infériorité pour le petit fermier qui est souvent—ceci est un fait—beaucoup plus malheureux que ses ouvriers.

Tous ces champs qu'on avait été obligé de vendre, pendant la crise, devaient naturellement retomber dans les mains de ceux qui faisaient la culture en grand, et qui avaient les reins assez solides pour résister à la débacle. Quelques gros marchands de graines de betteraves étendirent leur industrie, eurent un laboratoire d'analyse, et les machines de nouveau modèle (batteuses et moissonneuses). Les paysans de la seconde période auraient été bien étonnés et émerveillés de voir faire en si peu de temps l'ouvrage qui leur avait coûté des journées à terminer ; le "piquetage," par exemple, un des plus rudes travaux des champs, où l'on reste des journées à couper le blé, le dos courbé, se fait maintenant avec une seule machine et plus régulièrement. Mais la grande culture avec les nouveaux procédés ne peut se faire que sur de grandes "parties de terre," et dans nos villages la propriété est encore trop morcelée pour se prêter à ces nouvelles méthodes. On se contente depuis une vingtaine d'années de la batteuse à vapeur, qu'on loue chez un mécanicien pendant la moisson.

Avec la résurrection de la grande propriété coïncide le phénomène des "réserves" de chasse.

La passion de la chasse est peut-être un des sentiments les plus vivaces chez le paysan, car elle s'allie chez lui avec la passion de la terre ; le gibier, pour le cultivateur, fait partie intégrante de son champ, sur lequel il s'est nourri, et lui appartient par conséquent. Délivré par la Révolution des droits féodaux et surtout de celui de chasse, le petit fermier aussitôt qu'il eût une certaine aisance, acheta un permis de chasse, un fusil et un chien. La Constituante, sur la proposition de Robespierre, a, comme on sait, déclaré la chasse libre, avec la simple restriction qu'il fallait respecter les récoltes et la reproduction même du gibier.

“ Dans la première période, il y avait à Templeuve cinq ou six chasseurs qui payaient 15 francs le permis de chasse ; ils chassaient librement sur tout le territoire et même dans les villages voisins. Il n’y avait de réservés que les bois et les propriétés encloses.” Dans la seconde période, il y eût déjà une limitation, on ne put plus chasser que sur le territoire de la commune. Un des paysans, chasseur du village, alla trouver le maire et lui parla d’une réserve à faire entre les chasseurs de la commune, et celui-ci, homme d’expérience, lui répondit : “ Pas de réserves ; avant 89, on tuait un homme pour un lièvre. Ça a amené la révolution.” On résolut néanmoins de réserver la chasse sur le territoire de la Commune pour les habitants. La prospérité augmenta, comme on l’a vu, le nombre des chasseurs, qui monta à une trentaine ; le prix du permis de chasse s’accrut en proportion.

Dans la troisième période nous assistons au réveil de la grande propriété ; ceux qui avaient le plus de terres dans le village se demandèrent pourquoi ils ne feraient pas de réserves, pour pouvoir inviter leurs amis. D’un autre côté, des négociants et des fabricants enrichis de Lille, Roubaix, et Tourcoing voulurent aussi se payer ce plaisir essentiellement féodal. Quelques propriétaires se réunirent et proposèrent de se réserver pour eux-mêmes une partie du territoire ; ils eurent l’assentiment plus ou moins volontaire des autres chasseurs ; ils se firent céder les droits de chasse de tous leurs locataires, soit en leur remettant des fermages, soit en leur promettant du gibier. Dans la troisième période, un paysan chasseur ne prend d’ordinaire la location d’une terre ou ne l’achète que si on y ajoute le droit de chasse : cela était inscrit dans le contrat. Ce sont aujourd’hui les petits chasseurs, qui avaient juste assez de droits pour faire partie de la société, qui se voient chassés du territoire, comme si l’on avait enlevé le terrain sous leurs pieds. Voilà un des abus qui blessent le plus le paysan, et déjà dans quelques communes cela a eu pour résultat de créer deux camps dans le village et ensuite de développer le braconnage, car il va de soi que tout chasseur dépossédé deviendra forcément un braconnier. Dans un village voisin de Templeuve, attenant à un bois réservé, il s’engagea récemment une lutte acharnée entre les paysans du village et les chasseurs de la ville : ceux-ci trouvèrent un jour tous leurs chiens empoisonnés. Cela ne rappelle-t-il pas la grande lutte des “ Paysans ” de Balzac contre le propriétaire des “ Aigues ” ?

L’ivrognerie, cette terrible maladie des paysans comme des ouvriers du Nord, s’est développée parallèlement aux progrès de

l'industrie et à la ruine de la culture. Dans la première période, on compte quelques cabarets dans le village ; on y vendait de la bière et de l'hydromel, mais les paysans n'y allaient que le dimanche. Avec la prospérité de la seconde période, les cabarets se multiplient ; on y va pendant la semaine ; les gens du village prennent déjà un grand intérêt au sort des cabaretiers, et l'on disait ordinairement lorsqu'il pleuvait un jour de ducasse : " Quel malheur pour les cabaretiers ! " Mais, malgré tout, le paysan fort occupé et prospère n'avait le temps d'aller boire ou " s'amuser " qu'un jour ou deux par semaine. Aujourd'hui il y a environ 80 cabarets pour près de 3000 personnes.¹ De plus, la bière se vendant en grande quantité, et le paysan ne regardant plus à la qualité, les procédés modernes de falsification ont eu beau jeu.

Jadis, lorsqu'un jeune homme se mariait et " s'établissait," il pensait à prendre une petite ferme et à arrondir peu-à-peu son bien. Aujourd'hui il se " met " cabaretier, métier facile et à la portée de tous. Les brasseurs (il y en a trois sur le territoire du village et il y vient de la bière des villages voisins), font d'excellentes affaires et achètent ou construisent des cabarets, les offrant à qui veut les prendre. Chez certains paysans, l'ivrognerie est devenue une sorte de maladie inguérissable et les populations du Nord sont littéralement devenues dipsomanes ; c'est ce qui explique l'abrutissement et la dégénérescence de la race, si forte dans les deux premières périodes.

Un fléau aussi terrible pour le village que la boisson elle-même fut la politique. Ce ne fut qu'après 1870 que la politique vraiment villageoise, c'est à dire prenant la forme de querelles personnelles, apparut dans Templeuve. Il y eut un parti républicain et un parti conservateur : les rouges et les blancs. Ces derniers triomphèrent jusqu'au 16 Mai, 1880, et depuis ont été obligés de céder la place à leurs adversaires. Enfin les décrets de Jules Ferry contre les congrégations non autorisées et l'instruction laïque introduisirent dans les campagnes cette acrimonie qui apparaît toujours dans les luttes religieuses, car les femmes se mettent de la partie. Le triomphe du parti républicain opportuniste, la ligue qui s'établit entre les différents communes du canton n'a fait qu'accentuer la lutte. D'anciennes amitiés, même des relations de famille, ont été

¹ En comptant les femmes et les enfants. Si nous défalquons, et mettons le village à 1500, nous aurons un cabaret pour 15 personnes.

brisées, car c'est un caractère de la politique de village de considérer un adversaire politique comme un malhonnête homme.

Nous reviendrons plus loin sur ces différents caractères de décomposition. Mais nous devons joindre à ce tableau de la ruine de l'agriculture l'élément corrupteur, et qui sait, peut-être un jour, reconstruteur de la vie paysanne, l'Industrie.

LA FABRIQUE.

Nous avons vu, pendant la seconde période, la fabrique s'établir dans le village, attirer d'abord les paysans, puis les perdre, en raison de la prospérité de l'Agriculture, et continuer sa vie propre avec une population spéciale. Nous avons mentionné la fondation graduelle d'un faubourg, pour loger les ouvriers, dans ce qu'on appelle aujourd'hui : " le Riez." Les " Bâtiments " ont une physionomie particulière et se distinguent d'une façon tranchée du reste du village. Le besoin de concentration, propre à l'industrie, groupa forcément les ouvriers ; les magasins de vivres, épiceries, etc., souvent dans les mains des contre-maitres, établirent ce qu'on appelle en Angleterre, le " truck-system." L'intérêt du fabricant est d'avoir ses ouvriers près de lui, et il y arrive en leur louant des maisons à proximité de la fabrique. Ainsi, de deux façons, l'ouvrier était rattaché à la fabrique : d'abord il fallait s'approvisionner aux débitants, et ceux-ci les retenaient par un système de crédit et de dettes à payer sur le salaire de la semaine. De plus, à cause de la courte durée du temps accordé pour les repas, les ouvriers doivent demeurer près de la fabrique, pour entendre le son de la cloche et ne pas s'exposer à des amendes.

Les ouvriers des " Bâtiments " forment à Templeuve ce qu'on peut appeler le véritable prolétariat ; en son sens propre d'abord, car les familles sont nombreuses, et aussi en son sens moderne de vie errante. Ils travaillent à la fabrique, mais ce n'est pas une occupation fixe, car il y a ce qu'on appelle : " les mortes saisons." Parfois il faut aller chercher de l'ouvrage dans les fabriques de Roubaix et de Tourcoing. Le service militaire, aussi, vient prendre les jeunes gens au moins pour trois ans et ils ne reviennent pas toujours au village.

Quoique les loyers des " Bâtiments " ne soient pas élevés, cependant il est très difficile aux ouvriers de trouver l'argent

(5 à 7 fr.) pour la fin du mois. Les hommes gagnent environ 2 fr. par jour, les femmes un franc. Cette maison ouvrière diffère autant comme construction que comme aménagement des demeures de paysans dans la première et la seconde période. Il y a un quartier du village où toutes les maisons sont bâties sur le même modèle. Qu'on se reporte à la description si exacte qu'Emile Zola dans *Germinal* a donnée des "corons" d'Anzin et on aura l'idée de ce que sont les "Bâtiments," avec cette différence que, malgré tout, l'air et l'espace dans le village ne manquent pas comme dans les cités ouvrières. Une "place" ou deux, tout au plus, pas de second étage, mais les lits dans la même chambre où l'on mange et où l'on vit. Tout cela a l'air pauvre, car une famille nombreuse grouille sur un petit espace : ce qui fait qu'après la sortie de l'atelier, les hommes ou cultivent leur "gardéné," leur petit jardin, ou fument, assis à leur porte, sur le derrière de leur maison, causant de maison à autre : les enfants jouent sur le sentier. Tout cela, en été, produit un bruit étrange et presque dissonant avec le silence qui règne sur la campagne au crépuscule, dans ce "relent," comme l'appellent poétiquement les paysans. Pendant le jour, les femmes travaillent au métier chez elles, les enfants courent sur la rue. Il semble que ce n'est qu'au soir que les "Bâtiments" se fondent dans l'harmonie du village ; au jour, ils restent ce un élément étranger, comme en dehors. On s'occupe peu dans le village même de ce qui s'y passe, à moins qu'un scandale un peu plus violent que de coutume n'y éclate. Parfois, les gens du Riez, quand il y a eu dans une maison soit un mari battu par sa femme, soit tel autre scandale, font un cortège grotesque dans le bourg. Mais ceci est un accident ; il n'y a pas communication réelle entre les paysans purs et les ouvriers de fabrique, quoique ces derniers, pour la plupart, aient été d'anciens ouvriers de ferme ou que leurs ancêtres aient possédé une petite culture. La parenté ancienne a été complètement effacée et l'on peut dire qu'il n'y a pas de mélange entre ces deux fractions de la population d'un même village.

Nous allons étudier deux familles d'ouvriers, dont nous possédons les lettres. Comme nous entrons ici en pleine vie saignante et actuelle, il est nécessaire d'omettre les noms et même quelques détails, quelque regret qu'on puisse avoir de ne pas pouvoir étaler franchement cette si poignante "simple vérité," telle qu'elle se dégage de cette correspondance. Nous avons ici devant nous plus qu'une famille : nous assistons à l'histoire d'une race, d'un clan.

Deux familles ont été réunies par un mariage, toutes deux

excessivement nombreuses et prolifiques, comme c'est la règle chez les ouvriers. Voyons d'abord leur origine. On peut remonter jusqu'à deux générations en arrière, et on les retrouve travaillant dans les fermes, mais dans les rangs inférieurs, comme journaliers. C'est donc, pour ainsi dire, de la poussière même de la campagne que ces deux familles sont nées, et cette comparaison rend bien leur existence même. Comme on voit, en été, dans les chemins les nuages de poussière s'élever pour se rabattre sur les champs et être portés çà et là, jamais en repos : faisant certes partie de la campagne, mais toujours prêts à partir au moindre souffle.

L'un des ancêtres avait été fossoyeur : "fossié" ; un autre, fut réfractaire sous Napoléon 1^{er}. Poursuivi par la gendarmerie, pendant sept ans, on ne put jamais le prendre ; ses descendants, agiles comme lui, ont eu un goût merveilleux pour la chasse et étaient d'admirables "porte-carniers" ou porte-carnassières.

Comment ces deux familles, ces deux misères, s'unirent-elles ? Ce serait là un beau texte pour prêcher contre l'imprévoyance de la classe ouvrière. Elles s'unissent naturellement, parce que cela ne peut pas augmenter leur misère ; la famille si grande soit-elle, s'éparpille rapidement de tous les côtés et va chercher sa vie. Tous les enfants ont travaillé plus ou moins à la fabrique, les filles entre autres jusqu'à ce que l'une se soit mariée et que l'autre soit partie à la ville voisine "prendre du service." Les garçons ont quitté le village, et ont trouvé de l'ouvrage. Le père étant mort, la mère seule est restée et ses enfants lui écrivent de la ville ; elle les reçoit de temps en temps à la ducasse, ou va les voir. Il y a ainsi un échange entre la ville et le village qui fait de nos lettres un bon spécimen du patois en contact avec le français.

Prenons d'abord la mère, qui forme le trait d'union entre les différents membres de cette famille. Elle demeure au Riez dans une de ces petites maisons que nous avons décrites plus haut. Elle tient au "terroir," ne quittant la village qu'en de rares occasions, et elle est encore assez paysanne pour avoir une certaine défiance vis-à-vis de la ville. "Car i a tant de tromperie dans la ville"—écrit-elle à une de ses filles, qui est en service. D'ailleurs elle a cette absence de moralité qui caractérise les gens de la campagne. Ils se soucient peu de ce que font leurs enfants, quand ils n'ont pas à en souffrir directement. Mais notre villageoise porte un grand intérêt à leur avenir, car c'est d'eux qu'elle dépend. Elle a une certaine inquiétude que l'influence de la ville ne soit dangereuse pour sa fille et elle lui recommande la prudence d'une

façon curieuse : “ Vous ditte que vous avez fait connaissance du plus bel homme de—faitte toujours atentions a vous car i a tant de tromprie dans la ville—quelquefois on pense que c'est un jeune homme¹ et c'est un homme marié—faut bien faire atentions à soi car tous les hommes sont des trompeur—ce net rien ci set pour faire votre bonheur—je vous le souhaite, mais en est si vitte trompé.” Voilà un spécimen de la défiance d'une paysanne qui ne s'inquiète pas tant de la conduite plus ou moins déréglée que ses enfants peuvent mener au loin, que du danger qu'ils courent d'être trompés. Elle sait, dans ce cas, ce qui lui en coûte, et cette augmentation dans la famille se traduit par une nouvelle charge pour elle, sans compter les scènes de pleurs et de récriminations.

Le manque d'argent se fait toujours sentir chez elle, et c'est au tour de chacun de ses enfants de l'entretenir ; il faut dire à leur honneur qu'ils le font autant que cela leur est possible, tant qu'ils ne sont pas mariés. Ils ne peuvent jamais donner beaucoup ; si elle se met en route pour aller voir un de ses enfants, il faut que celui-ci lui avance l'argent du train. “ Si vous avee occasions de voir Jacques vous lui diree si Louis monvoy des sous que je viendrais par chez lui.” Et ailleurs : “ Javais oublier de vous dire que jaie reçu le mandat que Marie ma envoyer ; elle dit quelles ne peu en donner davantage ; elle avait encore donné 9 franc au mesager ; elles ne peu pas toujours en avoir ; elle est bien raisonnable, et je la remercie.” (XII) On le voit, ce n'est que le besoin qui la fait parler, et elle n'est pas exigeante car elle sait la peine que ses enfants ont à gagner leur vie, et elle sait aussi que beaucoup d'autres n'en feraient pas autant. Une autre fois (XIV) : “ je conte bien que vous navee plus de sous, mais si vous en aurié un peu ca me ferait bien plaisir.” Quoique déjà âgée, elle travaille encore à “ faire des épeules,” c'est-à-dire à préparer le laine chez elle pour la fabrique. Mais les femmes du Riez aiment par dessus tout à “ plaidier ” (causer) entre elles et à aller boire du café les unes chez les autres. Notre type de la seconde période, maintenant dans l'aisance, nous fait assister aux scènes qu'elle voit dans la rue : “ Dí P'tā, expliké vu, ô disé kūn' puvo riji fēr avök ön' būvöz' d' kafé.” (Dans le temps, expliquez-vous, on disait qu'on ne pouvait rien faire avec une buveuse de café.) “ Ô va fēr la kōfērās' ; vu savé byī xé twra fim tu lé momā i passt'. Vla kō nā vwa ön', ü momā apré vla Madam kal rvyī ; ô va bwar dü kafé, mé ki né pa si

¹ Cette épithète s'applique aux célibataires quelque soit leur âge.

bō, savé, tu so.” (On va faire la conférence ; vous savez bien que ces trois femmes passent à tous les moments. Voilà qu'on en voit une, un moment après voilà Madame qui revient. On va boire du café, mais il n'est pas si bon, vous savez, tout seul.) C'est ainsi que, de sa fenêtre, la robuste fermière, retirée aujourd'hui dans le bourg, examine ses voisines, allant boire du café les unes chez les autres jusqu'au moment où leurs maris reviennent.

Qu'est-ce que l'on raconte dans ces “conférences” ? Scandales et batteries (c'est ainsi qu'on appelle les batailles dans les cabarets). Ceux qui ont quitté le village sont très friands de cette chronique scandaleuse, et la mère raconte à ses enfants ce qu'elle a entendu raconter chez ses voisines. Parfois elle donne les numéros tirés par les conscrits, puis elle annonce les naissances ; ou les maladies qui arrivent dans la famille. “Je vous assure que je ne lai pas bel, maintenant, ma tante Elise est malade, i aura samedi 15 jours et je suis la a peu pres tout le temps, mais ca comence a aler un peu mieux—et depuis dimanche Henri et malade —i a un peu de fièvre—i faut li flucionner (frictionner) deux fois par jour—on espere que ce ne dura pas longtemps.” Ou bien, elle raconte les aventures arrivées dans le “ruenage” (le voisinage). “Elle et venu hier a lille a la prefecture et la mère d'Octave a pris deux chemisse appartenant chez Nicolas et les gendarmes sont venus jeudis et ca va marcher a lille.” L'arrivée des gendarmes qui viennent soit de Cysoing, soit de Pont-à-Marcq, est fréquente dans le village, surtout “aux Bâtiments.” On dit “Vla les gendarmes qui sont venus,” et on se met sur les portes pour voir qui l'on va arrêter. Parfois, on a découvert des fraudeurs, car les gens des bâtiments vont chercher leur tabac et leur pétrole en Belgique.

Il y a aussi l'annonce des fêtes, car c'est là le lien le plus fort qui attache le paysan à son village, même quand il est parti en ville. On revient généralement voir sa famille lors de la ducasse. “Vous dirce a Adolphe que cest la ducasse du riez (Riez) dimanche en 8 jours—si peu venir que ca me ferait plaisir.” On mentionne aussi la nouvelle année, le jour des rois, jour où l'on fait de la tarte même dans les familles les plus pauvres, le lundi parjuré (lundi qui suit le jour des Rois).

Ce qu'il y a de remarquable aussi c'est l'empressement que ces gens si pauvres mettent à se secourir les uns les autres. “Mardi passé i a eu du feu chez Durand—heureusement ca na pas duré—nous avons eu bien peur—Mercredis et jeudis moi et la femme

Agathon nous avons fait ¹ plusieurs hameau pour faire une quette pour un lit qui a été brulé." Et tous ceux qui le peuvent donnent, même en se privant. Enfin, ce sont dans ces lettres ce qu'elle appelle des "contes à n'en plus finir."

Ainsi, d'après le témoignage de ces lettres, se passe cette vie morne, toute de travail, avec les inquiétudes et les soucis, soit pour la famille qui ne prospère pas, soit pour les besoins d'argent. On s'étonne que l'esprit du paysan soit immédiat et qu'il n'ait pour ainsi dire pas de recul, mais c'est que les nécessités qui le pressent sont immédiates aussi. Elles lui font oublier le passé à cause de l'intensité même de l'attention qu'il doit fixer sur le présent, et elles ne lui permettent pas de songer à l'avenir. A la fin du mois, il faudra payer le loyer ; voilà l'idée et la préoccupation constantes de l'ouvrier des "Bâtiments." Pour lui, cette date du paiement est ce qu'il y a de plus éloigné en perspective, et il ne songe qu'à pouvoir payer, laissant le présent, comme disent les Anglais, "take care of itself." Toute la journée de la femme est occupée : le travail aux épeules, le soin des enfants, la cuisine à faire pour les hommes (bien pauvre cuisine, le plus souvent de la soupe. Le seul luxe est le café et c'est aussi le grand consolateur. C'est pourquoi on dit souvent : "Buvons une petite goutte de consolation"). Quelques fêtes illuminent cette morne existence, mais elles sont rares. Parfois, on va aussi jouer aux cartes. Telle est la femme au Riez, et telle est sa voisine, sur toute l'étendue de la grande rue des "Bâtiments."

Avec la correspondance des enfants, nous arrivons à l'histoire de la fabrique elle-même ; celle-ci plane sur leur vie comme une fatalité. Le seul bonheur pour eux est d'avoir du travail, à quelque salaire que ce soit ; le seul malheur est d'en manquer. Nous allons ici donner quelques renseignements généraux sur la fabrique ; ils sont nécessaires pour la compréhension des lettres. Ces renseignements nous viennent, non d'un ouvrier, mais d'un habitant du village qui demeurait près de la fabrique et était assez impartial pour pouvoir en bien juger les avantages et les inconvénients.

"Les ouvriers de chez . . . gagnent peut-être un peu plus que les ouvriers de culture, mais malheureusement quand ils ont fait une pièce, on les fait souvent attendre après la chaîne et après les teintures ; il manque souvent quelque chose, ce qui fait qu'ils ne gagnent pas plus que les autres. Si un ouvrier se dépêche,

¹ Parcouru.

se presse et ne perd pas de temps, par cela même il gagne plus ; alors on lui dit : ' Vous avez fait tant de mètres en autant de jours, vous gagnez trop, et on baisse son ouvrage.' C'est ce qui fait que quand ils ont de l'ouvrage, à gagner un peu d'argent, ils sont obligés d'aller doucement quand même. J'évalue approximativement la journée d'un tisserand à deux francs en moyenne. L'idée de l'ouvrier sur le salaire est qu'on ne le laisse pas gagner trop d'argent, et à Templeuve, comme il n'y a pas d'autres fabriques, il est obligé de se conformer. C'est ce qui fait que, de temps en temps, quelques-uns vont à Roubaix, et pour y gagner plus, il faut y aller avec sa famille, car un ouvrier seul doit payer une chambre et la pension, et tout en gagnant plus d'argent, ne peut pas se suffire. Les ouvrières, elles, peuvent gagner en moyenne de 75 centimes à 1 fr. par jour. On travaille chez—de 5 h. du matin à 8 heures du soir ; à part le lundi, où l'on commence à 6 h. du matin jusqu'à 7 h. du soir ; une demi-heure d'arrêt pour déjeuner nous voyons encore les ouvriers assis sur le trottoir à la porte de la fabrique et coupant dans leur pain avec de gros couteaux de poche, 1 h. pour dîner, une demi-heure pour goûter (ou chéné). Le loyer des bâtiments est par trois catégories de 5 fr., 6 fr. et 7 fr. par mois. Il y a à chaque loyer un petit jardin de 5 verges environ. Enfin, celles qui font des épeules pour les tisserands gagnent de 50 à 60 centimes par jour ; elles doivent s'y tenir [s'appliquer] beaucoup pour gagner cet argent là."

On voit d'après ce témoignage que le système du "travail aux pièces" qui intensifie la production, amène aussi son résultat naturel qui est la surproduction. L'ouvrier se plaint d'être arrêté au moment où il pouvait gagner de l'argent et le patron ne veut pas avoir trop de marchandises dont il ne saurait aisément se débarrasser. De plus, comme le fait très justement remarquer celui qui donne ici son témoignage, il n'y a qu'une fabrique dans le village ; par conséquent elle peut établir ses salaires comme elle l'entend, sans craindre la concurrence. Etant donné le présent état de choses, ce qu'elle fait là est parfaitement naturel et il faut que les ouvriers aient l'esprit mal fait et ne comprennent pas les nécessités du commerce et les lois de l'économie politique pour avoir l'audace de s'en plaindre.

Mais si, même en période de travail, l'ouvrier est malheureux, que devient-il lorsqu'il y a, ce qui arrive fréquemment, morte-saison ? On lui a dit qu'il n'y avait plus d'ouvrage pour lui, et le voilà sur le pavé. Il peut aller à Roubaix, dira-t-on, mais ce déplacement

est coûteux et d'ailleurs le phénomène économique qui s'est passé à Templeuve n'est que le contre-coup de ce qui a lieu à Roubaix. Il faut donc attendre et les économies, s'il y en a eu, sont vite dépensées. Alors il faut "aller à crédit" (voir *Germinal*), et tout ce qu'on consommera sera repris (c'est une des beautés du truck-system) sur le salaire ; engager l'avenir. Se louer dans les fermes n'est plus très tentant pour l'ouvrier, car les salaires agricoles sont très bas et souvent la crise arrive quand toutes les places déjà sont occupées. L'ouvrier "traîne" alors le long du pavé, fumant sa pipe, allant boire à crédit, à la grande indignation des boutiquiers de la place du Bourg qui ne comprennent pas une telle débauche.

Nous voyons dans nos lettres des traces de toutes ces alternatives, ces hauts et ces bas de la vie de l'ouvrier. D'abord, dans les lettres de la mère qui reçoit le contre-coup de tout ce qui atteint ses fils. "Pour Henri (son fils) i avait demandé poue ettre augmente—on lui a répondu que si trouvait mieux qui pouvait le prendre" encore une preuve de l'impossibilité d'augmentation de salaire et même de résistance. Quelquefois même cela prend une mauvaise tournure. "X. cest batu avec le patron est mis à la porte e i est partis pour roubaix." Tout au travers de cette correspondance, nous suivons l'histoire d'un ouvrier qui cherche de l'ouvrage et n'en trouve pas : "Vous diree a Paul que jaie parlee a monsieur—Jeudis—je lui dirait quoi quant je viendrais—si jais des nouvelles avant je lui ferais savoir—quil ne se desperent pas—on croit que ca reprendra—ma dit quil atend des matiere—ainsi quil prenne bon courage." Ailleurs : "Vous diree a Paul que jaie parlee a monsieur—i ma dit au tisage quil na rien a faire—que dici a 8 ou 15 jours quil pourrait bien avoir un metier de lastingue pour lui commencer—i na plus que patience a prendre."

L'ouvrier en question écrit : "Je compte rester a Lille quelques jours pour moi chercher—jy aurai ete bien plustot mais j'apprenait a tisser et ce nest pas avec une journee quon peut savoir son metier—si je ne trouve rien jirai voir chez Dupont—peut etre la pourai-je avoir du travail." La conclusion de tous ses efforts fut que la conscription l'enleva au village.

Les filles de fabrique ne sont guère plus heureuses, et la preuve en est qu'elles cherchent toutes plus ou moins à trouver une place en ville. Nous parlerons plus loin de leurs mœurs, mais ici nous ne les considérons que comme ouvrières. Avec le salaire misérable qu'elles gagnent, elles ne peuvent vivre. Ainsi l'une d'elles le dit (IV) : "Je te dirai que je suit bien desider de partir

en service car nous sommes encore baiser et tu peu crois ce que nous gagnont que se nay pas pour nous nourriture," et ailleurs : "et si j'aurai une place je partirai bien aussi—on ne gane plus rien." Elles n'ont que deux moyens de quitter le fabrique ; ou se marier : "Si ma place ne vien pas plus vite, je vait meu marier aussi," ou entrer en service.

En résumé le fabrique a eu pour résultat d'arracher toute une partie de la population du village au sol, de la transformer en prolétariat salarié, et, par un moyen ou un autre, de la rejeter dans les villes voisines.

On est souvent tenté de nier l'affection qui unit les familles de prolétaires à cause de la brutalité de leurs mœurs et de leurs manières, ainsi que de la matérialité de leurs occupations. Et cependant s'il y a un endroit sur la terre où la sentimentalité règne, c'est bien là. Chez les ouvriers (comme chez les soldats), les formules d'amitié et les caresses de mots remplissent la moitié de la correspondance. Nous verrons plus loin dans un recueil de chansons appartenant à un ouvrier de fabrique que toutes les pièces qui ne sont pas grossières ou malpropres sont d'un sentimentalisme effréné. Nous avons déjà remarqué ailleurs ce phénomène, et la scène de la "Noce de Gervaise" dans l'Assommoir nous donne un tableau exact d'une fête ouvrière.

Si nous examinons nos lettres, nous trouvons : "Ce n'est pas bien du tout de pas me répondre toute suit : vous me mettez dans une très grande inquiétude—je sais que Claude est malade et vous ne me dit pas s'il va mieux ou pis ! je veux le savoir répondez moi par retour du courrier ou si non je partirai pour Templeuve pourvoir se qui se passe, risque à mécontenter Madame." Et aussi les formes de salut : "Je fini en vous embrasant de loin—vous embraseree Claude pour moi—jembrasse Henri pour vous. Votre mere toute a vous." Entre frères et sœurs il y a aussi grande affection et grande effusion de sentiments.

Les lettres de souhaits au nouvel an ont un caractère particulier dans les villages, elles sont composées de formules empruntées à un parfait secrétaire, mais c'est simplement parce que dans l'esprit du paysan ces formules expriment mieux qu'il ne saurait le faire lui-même les sentiments qu'il ressent pour sa famille, à certaines dates. Ces jours-là on va acheter du papier avec des fleurs, non seulement les enfants, mais les

grandes personnes (qui sont comme des enfants, sous ce rapport).

Examinons quelques spécimens de ces lettres ; d'abord le lettre d'une fille à sa mère : "Quand je vois approcher le jour de nouvel an je me dis avec un sourire sur les lèvres : encore une année de passée, heureuse année car j'ai pu conservé ma mère . . . bien des enfants ne comprennent pas la porte (portée) de ces douces paroles. Je les comprends moi et vous mère qui m'aimez tant et qui fait tout pour moi . . . mère Dieu vous bénira." Ou : "le plus beau jour de ma vie est celui du renouvellement de l'année ; là où je puis exprimer les vœux et les souhaits les plus doux pour votre bonheur et votre santé qui m'est si chère aussi, chère mère . . . Je vous embrasse de tout cœur—a dimanche soir—mes souhaits à tout la famille."

Entre frères et sœurs : "Je t'écris ces quelques mots pour te souhaiter la bonne fête ; je ne peux t'offrir rien autre chose qu'une simple fleur ; j'espère que tu seras contente tout de même avec si peu de chose . . . ton frère qui t'aime (VI)," et la réponse facétieuse : "Tu es bien gentil de m'avoir écrits ! Quoique tu n'est pas pu mettre autre chose qu'une simple fleur déchiré, c'est égal, partant d'un bon cœur cela fait plaisir tout de même—mon petit Paul je t'envoierai ton St. Nicholas ! attends toi à quelque chose de grand iause, de mirobolan—enfin à une surprise bien agréable—ne fusse qu'un bouton de guêtre, tu l'accepteras tout même, dit ! ! " (XXXIX).

Et enfin entre amies les protestations ne cessent pas :

"Je repens à ta lettre que tu m'as envoyée qui m'a fait grand plaisir d'apprendre que tu penses à moi, Chère Marie" (III).

Ce qui forme le fond des lettres des filles de fabrique, c'est le récit de leurs amours plus ou moins malheureuses. La fabrique y tient certainement de la place, mais, comme elles sont toujours prêtes à la quitter, elles ne s'en occupent que fort peu. Souvent leur départ pour la ville est provoqué par une raison majeure ; que l'on rappelle le passage précité de Balzac sur l'absence de moralité dans les campagnes. Donnons en un exemple, raconté par un témoin : "Il faut te dire qu'il y a un frère à sa femme qui est parti joindre son corps mercredi dernier et il est d'usage aux Bâtimens que quand un Conscrit part, la veille on fait une soirée qui souvent se prolonge jusqu'au matin. Alors ce soir là la maîtresse du Conscrit partant est arrivée à la soirée avec tous ces jeunes-gens, y est restée jusqu'à trois heures du matin puis est reparti à—avec

son amoureux, qui l'a reconduit jusque chez elle, et tout cela su des parents qui le trouvent très naturel." En effet, rien de plus commun aux Bâtiments que de voir les parents accueillir la maîtresse d'un de leurs enfants, et accepter très bien la situation avec tout ce qu'elle comporte. Que la mère reçoive l'enfant de sa fille non mariée et la soigne pendant que celle-ci est en service, rien de mieux, et, en fond, rien de plus honorable, pour la mère. Mais, même quand il est encore temps de prévenir la catastrophe, les parents s'y soumettent avec un étrange fatalisme. Quel est le sort qui attend ces filles de fabrique? Il est aisé de le deviner par la lettre suivante, dont nous ne donnons qu'un fragment : "Chère amie, j'ai à te dire que nous sommes née un jours de malheur, car cest tous la meme chose car si aurait fallu prendre une plume pour d'écrire [T'écrire] je norait pas sut car tu doit bien comprendre le chagrin que tu a us quand sa tes arriver . . ." Il ne leur reste alors qu'à se marier,¹ ou qu'à aller à la ville. Les frères et les sœurs se communiquent tranquillement leurs petites aventures et se chargent de commissions pour leurs maîtresses ou pour leurs amoureux avec le plus charmant laisser-aller. Une de nos lettres nous renseigne sur ce qu'on pourrait appeler "la vie galante à la campagne." C'est comme si nous assistions à une querelle entre deux amoureux, il y a de tout dans cette lettre; rupture, protestation d'amour, justification contre les "mauvaises langues," qui remplacent dans nos villages les "losengiers" de l'ancienne poésie romane.

La lettre commence par une justification contre des propos "des contes, des disettes" dont Templeuve, comme la plupart des villages, est plein à déborder. On dit communément pour rendre compte de ce fait "qu'il y a des personnes qui diraient du mal d'eux plutôt que de ne rien dire." Aux Bâtiments coule un courant ininterrompu de cancans, encore heureux quand quelques lettres anonymes ne viennent pas mettre du piquant dans les conversations quotidiennes.

(XLVII) "Je vous ecrit ces quelques mots pour vous demander ce que vous me voulez. Mais je connais celui qu'il vous a dit que jen avait un autre—cest a cause que je ne veux pas lui parler—mais la prochaine occasion qu'il vient pour me parler je lui de-manderai ce qu'il me veut." Tout vient d'un trait dans cet écrit

¹ On dit communement en parlant des enfants : "Les premiers viennent à tout âge !"

passionné : l'origine du propos, le propos lui-même et la vengeance à en tirer.

“ Mais c'est assez drôle que vous m'imputez que j'en aime (un) autre—mais si en as une autre quelle vous plaît mieux prenez la. Toute sorte de bonheur que je vous souhaite,” et l'inconséquence qui suit et marche sur les talons du dédain affecté : “ tant qu'à moi je vous aime et je vous aimerai toujours—et ce ne sera pas cela qui lui saurait m'empêcher de vous aimer et de vous écrire—il y a déjà plusieurs personnes qui m'avaient dit que c'était pour vous moquer de moi—mais je leur ai dit si vous vous moquiez que je ne me moquait pas de vous.”

Ainsi l'on voit les susdits losengiers s'attaquer à la fois à l'amant et à l'amante, les accusant tour à tour. Ici, l'amante montre qu'elle est supérieure en ce sens que, elle, elle n'a pas écouté les accusations. Néanmoins, elle prétend se résigner : “ Mais enfin s'il faut se quitter on forcera (s'efforcera) ne plus vous aimer.” Elle reconnaît que cela est impossible : “ Vous m'avez fait de la peine de me dire que j'en avais un autre car vous êtes gravé dans mon cœur et si je ne vous ai pas écrit plus tôt c'est parce que je n'avais pas le temps. J'espère que vous ne croyez pas cela et que vous ne m'oublierez pas si vite que cela.” Encore un “ faint ” espoir qui demeure et un revenez-y qui se fait sentir.

“ Je finis en vous serrant la main de bien loin et celui qui vous a dit c'est à lui que je m'en aurais repenti—j'espère que vous me répondrez—je vous aime.” Il y a dans cette lettre une éloquence particulière de passion et notamment le “ bien loin ” est à lui seul un poème de douleur. Nous avons rarement vu un sentiment aussi fort ; ici il n'y a aucune retenue, pas même de préoccupation de style. C'est d'abord un malentendu à cause des “ contes ” dans lesquels se complaisaient les voisins et les bons amis, puis les brouilles fréquentes et enfin la vie qui sépare. Cette lettre, la plus belle de toute cette correspondance, serait digne d'être mise à côté de celle d'Ida Gruget dans les Treize de Balzac, si la reconstruction artistique d'un sentiment n'était pas plus grande que le sentiment lui-même.

Cette étude ne serait pas complète si nous ne passions pas en revue les progrès faits par l'instruction dans ce village pendant la troisième période, aussi bien chez les enfants des agriculteurs que chez ceux des ouvriers. Déjà dans notre correspondance on peut remarquer que presque tous les ouvriers dont nous venons de

parler s'écrivent leurs lettres eux-mêmes (à deux exceptions près). Or, sauf la mère, qui date de la seconde période, les enfants ont été soit à l'école des garçons, soit à l'école des filles. Malgré les fautes d'orthographe qui fourmillent, on peut constater un progrès dans l'instruction sur les paysans de la seconde et surtout de la première période.

Nous avons eu l'idée de demander aux institutrices et instituteurs qui donnent l'instruction aux enfants dans les deux écoles laïques (il y a une école des sœurs, qui date de la seconde période) des copies d'élèves faites sur un même sujet ; c'était avec l'espérance de pouvoir faire des observations sur le mélange de langage dans les lettres ; mais elle a été déçue. Nous sommes arrivés à l'heure actuelle au dernier terme du développement de l'instruction dans le village, car les enfants qui ont écrit ces devoirs d'école formeront la nouvelle génération. Plus ils seront développés intellectuellement, et moins le patois apparaîtra. Il est de fait que des parents remarquent déjà chez leurs enfants l'absence de toute expression patoise, même lorsqu'ils sont rentrés chez eux. Si le linguiste doit déplorer un tel état de choses, il a cependant à féliciter les institutrices et instituteurs qui lui ont fourni ces copies sur le progrès de leurs élèves.

Les copies écrites par les petites filles sont presque insupportables de correction. Elles avaient à faire une composition de style sur ce sujet hautement improbable et fantaisiste : " Une invitation à une amie pour un anniversaire." Ce ne sont pas en effet ici des jeunes personnes élevées au couvent des Oiseaux ou du Sacré-Cœur, mais pour la plupart (à quelques exceptions près) des filles de petits cultivateurs ou d'ouvriers. Et pourtant, tant l'imagination féminine adore l'invraisemblable, elles sont tombées avec ravissement sur ce sujet et ont toutes, plus ou moins, réalisé l'idéal de la jeune chatelaine invitant une de ses petites amies à venir au Château. Mettons, ce qui est probable, que l'institutrice leur ait fourni quelques idées ; nous voyons apparaître dans la plupart de ces lettres " un oncle d'Afrique qui envoie des dattes ; une mère qui fait des crêpes (ceci est plus naturel) et un déjeuner dans la forêt." Ce dernier détail est de pur idéalisme, car il n'y a pas de forêts aux environs de Templeuve, et de plus, à la campagne, on n'a pas l'habitude de déjeuner sous un chêne avec des fraises et de la crème. On goûte (rechêne), il est vrai, vers cinq ou six heures, mais avec une " tartine," parfois accompagnée d'une pomme, et chez soi.

Il faut remarquer de plus que ces écolières emploient dans leurs lettres des prénoms prétentieux, comme Théodosie, Solange, Aline, etc.

Si l'on admet qu'une petite campagnarde ait jamais l'idée d'inviter ses amies à venir la voir, elle écrirait plutôt dans le style des dernières copies, les plus mauvaises au point de vue de la correction, mais les meilleures au point de vue du naturel. Quelques-unes des écolières ont simplement décrit ce qu'elles auraient à manger ; d'autres ont demandé à leurs amies de venir, promettant d'aller les chercher à la gare. En voici une qui semble à peu près la plus naturelle, et à qui nous décernerions, pour notre part, le premier prix de vérité et de laconisme.

“ Chere Leonie,—

Je t'écris pour le jour anniversaire (le mot était donné dans le texte, autrement elle aurait sans doute dit : ‘ma fête’) pour toi venir à la fête, je tirais chercher a ta maison pour toi venir le dimanche—cest le plus beau. Alors je compte sur toi que tu viendras dimanche a la fête.

Je t'embrasse bien fort.”

Ceci est plutôt dans le style de nos lettres d'ouvriers. Une autre est plus fertile en descriptions : “ . . . Jespere que tu assistera à ma fête—tu viendra à deux heures après le midi. Nous jouerons, puis nous irons ensuite à l'ofice. Quand nous seront revenu nous gouteront—puis ma mère fera venir un homme qui nous montrera le gaz électrique.”

Les copies des deux premières de la classe sont instructives, en ce sens qu'elles sont parfaitement correctes et artificielles et représentent très bien les lettres qu'une jeune villageoise . . . n'écrirait pas. Par exemple, la première invite sa petite amie à jouer au loto, aux dominos ; une autre l'invite à “participer à un repas d'amis et ne se possède plus de joie—ils feront une promenade champêtre, iront collationner dans la forêt, iront visiter quelques pauvres familles, et enfin iront voir la grand'mère qui habite une coquette (!) demeure.”

Nous ne pouvons finir sur un spectacle plus navrant pour les artistes qui regrettent le village et son caractère d'autrefois et pour les savants qui voudraient en étudier le langage. On pourra nous répondre que le progrès est une belle chose, que l'instruction est un bienfait ; nous n'y contredisons point. Mais nous ne savons pourquoi, cette petite lettre de poupée nous fait penser aux fermiers

pauvres, à la fabrique qui est là bas avec son peuple d'ouvriers misérables [peut-être une des filles des "Bâtiments" a-t-elle écrit de telles lettres avant d'entrer à l'atelier]. Presque tous les enfants aujourd'hui savent lire et écrire ; grâce aux efforts des institutrices et instituteurs très distingués que possède le village, il n'est pas rare de les voir même obtenir ce qu'on appelle le brevet supérieur ; mais cela nous prépare une génération qui aura de l'instruction, mais n'appartiendra plus au village ni par ses mœurs ni par ses souvenirs. Nous nous empressons de fermer le rideau sur cette perspective qui n'a rien d'enchantement.

Nous avons parcouru les trois cycles de développement du village et l'avons mené du commencement du siècle jusqu'à ses dernières années ; on pourrait intituler cette étude, si le titre n'était un tant soit peu ambitieux : "Un siècle de la vie d'un village." Nous avons pris le village pauvre et obscur, et nous le laissons, après une période de prospérité, pauvre malgré son aisance apparente, mais en pleine lumière criarde de ce qu'on appelle : Civilisation.

MÉLANGE DANS LE LANGAGE ET LES MŒURS.

Sprach- und Sittenmischung.

Avant d'étudier le mélange dans le langage, nous devons recueillir les quelques traits qui permettent, dans cette monographie du village, de caractériser le mélange dans l'esprit. Nous posons cette loi : Dès que le paysan a conscience du mélange, celui-ci est en train de disparaître. Expliquons ceci qui pourrait paraître paradoxal.

À l'origine, le paysan pouvait avoir la sensation d'objets, de sentiments, de coutumes, existant en dehors de son cercle à lui. Il y avait pour lui des rencontres, soit sur la grand'route, soit dans les marchés, qui le mettaient en contact avec des phénomènes étrangers. En allant à Lille ou à Orchies, il voyait une autre vie, un autre milieu ; le langage de la ville lui sonnait aux oreilles comme une langue étrangère, dont il ne comprenait que très rarement le sens. Il rencontrait par exemple un bourgeois (ū lilo) de Lille, et avait à lui vendre soit des légumes soit des œufs ; il allait dans certaines boutiques de la grand'place pour faire des emplettes indispensables. Il notait tout cela comme des accidents,

des bizarreries qui pouvaient le faire rire ou le fâcher, mais qui ne le préoccupaient pas longtemps. Sa personnalité n'en était pas atteinte, tout au plus exerçait-il contre eux cette partie la plus superficielle du sentiment : la raillerie. Le Lillois apparaissait au paysan comme l'être maladroit par excellence, ne distinguant pas le blé de l'avoine, ne sachant pas marcher dans les champs, et excitait en conséquence son rire et sa moquerie. De ces contacts il restait chez lui une sorte de mépris et de défiance instinctifs contre l'homme de la ville, et c'était devenu chez lui une insulte que de traiter quelqu'un de Lillois (lilo).

Il en était de même pour la politique ; elle passait au-dessus de lui et ne l'intéressait pas, car elle ne touchait pas ses intérêts directs, qui étaient attachés à la culture et à la possession de la terre. Sans doute, comme nous l'avons déjà montré, il ressentait vaguement les contre-coups des grands bouleversements ; en 1830, la révolution le débarrassait de sa grande crainte : la reprise des biens nationaux ; et le curé du village, qui est mieux placé que personne pour étudier l'esprit d'une population, définissait ainsi le paysan de la première période.

“ Les principaux défauts des habitants de ce canton c'est l'amour des biens terrestres et des plaisirs sensuels ; l'amour de la vertu, de la religion et de Dieu n'est pas à beaucoup près si général et si dominant : c'est ce que la révolution a bien prouvé. Beaucoup veulent devenir riches par tous les moyens ; la culture de la terre dégoûte bien des cultivateurs, les uns se plaignent des fortes contributions, jamais du luxe et des excès qu'ils fomentent et propagent, et quand des terres sont à louer ou à vendre ils renchérissent les uns sur les autres c'est une singulière contradiction que leurs raisons et leurs actions.” Nous avons vu comment, dans François le Champi, George Sand caractérise cette fièvre chaude des paysans, qui achètent pour acheter, de “ manie achetouère ” ; cela existe dans le nord comme dans le centre.

Dans un passage que nous avons déjà cité (voir Première période), le Curé parle “ de la défiance qu'avaient les paysans envers leurs princes légitimes et les ecclésiastiques fidèles.” De la défiance, voilà bien le sentiment premier, principal, du paysan à cette époque, non seulement vis-à-vis du gouvernement, mais pour tout ce qui concernait le monde extérieur, tout ce qui n'était pas son village. En ce qui concerne le mélange, d'après la loi énoncée plus haut, la défiance est le principe le plus adverse à toute introduction d'éléments étrangers dans le cerveau du

paysan et dans sa langue. Les quelques rares emprunts faits au langage ou aux coutumes de l'extérieur ne mordaient pas sur le fond même de la race ; ils étaient admis comme des instruments utiles pour un moment, qu'on délaisserait et qu'on oublierait à volonté. Mais encore une fois cette défiance ne provient pas de la conscience, mais de l'instinct.

La seconde période est la vraie époque du mélange, car alors la conscience est encore trouble vis-à-vis des éléments étrangers introduits du dehors. Ils vinrent d'une façon si normale, avec une gradation si insensible, que le paysan se les assimila naturellement. Tout montait ensemble ; la prospérité et son corollaire indispensable : le contact avec l'extérieur. L'Industrie des graines de betteraves avait l'avantage de ne pas détacher le paysan de la terre et cependant de le mettre en contact avec les fabricants de sucre. Comme nous l'avons dit plus haut, celui qui le premier l'entreprit dans le village n'était jamais dans ses voyages, lorsqu'il plaçait ses graines, absent plus d'un jour ou deux. A son retour, il parlait à ses enfants d'un village appelé "Korbī" où il y avait une distillerie (Corbehem, Pas-de-Calais, près de Douai).¹ Ses fils parcoururent le département, puis la région du Nord et enfin la Champagne. Ils eurent des rapports avec la Normandie et d'autres régions de la France. Et il en fut un peu de même partout dans le village durant cette seconde période. Tandis que le Maire, dans la première période, faisait son testament avant d'aller à Paris en diligence ; durant la seconde période, une députation s'en alla à Paris pour aller consulter le député du Nord à propos d'une querelle que quelques gens du village avaient eue avec leur curé. Les voyages à Lille et à Valenciennes devinrent plus fréquents et, au lieu de quitter le marché aussitôt après la vente, on resta pour voir la ville. Enfin, on dina dans des hôtels ou dans des auberges au lieu d'apporter sa nourriture avec soi, comme on faisait auparavant.

Comment ce principe, ce sentiment de défiance aurait-il pu se maintenir, puisque ce contact avec l'extérieur amenait la prospérité ? De plus, l'invasion n'était pas sentie, car c'est le propre même du village d'adapter et d'associer les éléments parents. Ceux-mêmes qui appartenaient la première période par leurs coutumes et leur

¹ Ou bien, s'emparant du nom du village, qu'il avait traversé, il disait souvent à ses enfants : "Je m'en vais à Couchlette" (Courchelette, Pas-de-Calais).

esprit ne pouvaient pas, même s'ils s'apercevaient du changement, lui en vouloir. Pour eux—et dans l'esprit du paysan qui n'a pas de recul et ne voit que le moment présent—la prospérité efface le souvenir des jours malheureux et de la misère. On ne peut donc même pas parler ici de parvenus, en mentionnant les fortunes qui s'édifièrent à cette époque par l'industrie des graines de betteraves, car le caractère du parvenu est de se souvenir de son passé, tout en voulant le faire oublier. Or "ceux qui firent leur affaire alors," comme on dit, avaient une certaine timidité de caractère, une empreinte de la longue servitude du passé et de la dépendance où s'étaient trouvés leurs ancêtres et eux-mêmes, qui leur faisait parler patois par goût et aussi par politique, pour ne pas avoir l'air "fier."

Quant à la politique, elle n'existait pas dans ce milieu prospère, car l'explosion de quarante-huit n'eut pas de contre-coup, et la prospérité venant avec l'empire ne pouvait laisser beaucoup de rancune chez les paysans contre un régime qui semblait leur apporter la fortune. Ceux des jeunes-gens plus instruits qui avaient provoqué le mouvement avaient dû, pour une raison ou pour une autre, quitter le village, et leur influence, très réelle, disparut avec eux.

L'instruction, enfin, sentie utile pour les affaires et les relations qui grandissaient chaque jour, s'assimila aussi à l'esprit du paysan et introduisit le mélange dans le village. Il n'y en avait pas assez pour que cela choquât les idées anciennes, car on ne se servit que du calcul et de ce qu'il fallait d'orthographe pour pouvoir écrire une lettre de commerce. Ainsi, soit dans la conversation, soit dans les correspondances de ce temps-là (voir "Lettres de Soldat") il y a peu de place pour les souvenirs. Il fallait travailler, et, comme on gagnait de l'argent, on travaillait avec plaisir. Le Mélange s'introduisait ainsi insensiblement, et cohabitait avec les éléments stables et irréductibles du paysan, sans les heurter.

Pendant la seconde période, les paysans avaient travaillé en commun, et l'on s'était entraidé. Cependant, quand l'époque de production et de travail fructueux fut passée, on se retourna pour voir les résultats, et l'on vit deux ou trois fortunes consolidées. On s'aperçut alors que quelques-uns seulement, partis de très bas, avaient pu gagner suffisamment d'argent pour résister à la Crise, qui venait détruire l'aisance acquise par la majorité. Il faudrait peu connaître les gens du village pour supposer que le sentiment

d'envie ne s'introduisit pas dans leur esprit. Or l'envie dans les villages a aujourd'hui un autre nom ; elle s'appelle : la politique.

Ce lien d'affection qui avait uni les paysans dans la misère et la prospérité communes fut brisé par la trop grande extension du village et par son contact trop brusque avec le monde extérieur. Chose curieuse, sous l'Empire, le village avait été libéral, sinon républicain. Ce ne fut qu'après 1870 et la guerre que la désunion commença. Il y eut d'abord une séparation profonde entre les partis, les blancs et les rouges ; ce qui au fond revenait à dire que l'on tenait pour telle ou telle famille. Les Blancs ou conservateurs triomphèrent plus ou moins jusqu'au seize Mai, mais ensuite vint le tour de leurs ennemis, et ceux-ci leur firent sentir qu'ils n'avaient pas oublié ce qu'ils avaient eu à supporter pendant les quelques années de réaction. Au village, on va à tel ou tel cabaret parcequ'on y rencontre certains amis, parcequ'on est en affaire avec le brasseur, ou parcequ'on y trouve des hommes de sa couleur politique. La lutte s'intensifia par la question religieuse, et les femmes (les blancs-bonnets) s'en mêlèrent. A l'école des sœurs les républicains opposèrent une école laïque, et de là provint une division entre les familles de cet heureux village.

L'art lui-même fut mis en cause, sous sa forme la moins accessible, croirait-on, aux discussions politiques. Il y eut un Orphéon (société chorale) blanc et un orphéon rouge. Plus récemment, à la suite de débats dans lesquels nous ne pouvons pas entrer, il y eut aussi une musique blanche et une musique rouge. Nous allons d'ailleurs entendre les partis politiques s'interpeller à l'aide de circulaires que l'on distribua lors des élections municipales. D'abord le côté rouge :

“ Point ne serait besoin de répondre aux ineptes mensonges, aux élucubrations fausses contenues dans des circulaires fabriquées . . . et où l'injure et l'insulte ne sont même pas épargnées aux femmes ! Les lâches . . . un Français ne le ferait pas . . . nous avons chez nous des sentiments plus nobles. Cela provoque un hoquet de dégoût et l'on est soulagé . . . ! ”

Maintenant, le côté blanc—

“ Des circulaires, dont l'infamie ne le cède en rien à celles déjà lancées par le Maire et ses acolytes qui craignent de ne plus partager l'assiette au beurre, nous sont adressées pour dénigrer notre conduite pure et désintéressée.”

Il paraît toutefois certain que des expressions comme “acolytes” ou “élucubrations” ne présentent qu'une image confuse dans le

cerveau des paysans, mais ils comprennent le sens général de ces circulaires. Ce style pompeux et emphatique leur plaît même beaucoup ; car, dans les lettres qu'ils envoient aux journaux, ils se roulent littéralement dans des images que même les journaux de province ont été forcés d'abandonner depuis longtemps comme usées jusqu'à la corde. Nous trouvons "la gent clericale," "diviser pour régner fut toujours leur devise ?" "suivant les préceptes de Basile, votre patron, vous calomniez pour qu'il en reste quelque chose," et autres aménités à la Homais qu'on échange "dans ce doux village," comme l'appellerait Forain.

Un document plus curieux encore est une circulaire écrite en patois. Elle nous montre pleinement la conscience de la différence du patois et du français dans l'esprit du paysan. Le comité politique, quel qu'il soit, qui a publié cette circulaire, a voulu, non pas se faire comprendre des ouvriers ; ceux-ci entendant suffisamment le français ; il a essayé simplement de se rendre populaire et de faire rire. Avec l'apparition de ce pamphlet c'en est fait du mélange : la conscience est introduite et l'on ne traite plus le patois que comme une langue inférieure, dont les ouvriers seuls sont supposés se servir.

Nous avons vu plus haut les devoirs d'école. Ici encore la conscience est intervenue. Quand un enfant introduit un mot patois, ce n'est que par inadvertance et c'est ce qu'on appelle : une faute. De plus, les parents se félicitent de voir leurs enfants si bien instruits et ne parlant plus le patois ; phénomène opposé à celui de la deuxième période.

Dans la classe ouvrière, comme nous le voyons dans les lettres et les chansons, la conscience de l'extérieur s'est aussi introduite par les fréquentes visites dans les villes industrielles du voisinage ; elle s'est aussi sentie peu-à-peu à part du reste de la population, avec des intérêts, des joies et des tristesses différentes. Une mauvaise récolte ne la touche qu'indirectement, non plus que le mauvais temps, les ouvriers fréquentant des cabarets spéciaux. En politique, ils ont naturellement entendu parler à Roubaix des idées ou des théories nouvelles, et ces idées sont représentées par eux dans le village.

Qu'advient-il de tout cela ? Surement un bouleversement des coutumes et leur complet anéantissement. Les conférences politiques, les cortèges, où comme le dit avec dégoût un homme d'ordre : "on a promené dans les rues un drapeau rouge," ne sont qu'une suite de l'introduction de la politique dans le village.

Pour nous, désormais, nous ne voyons plus de mélange dans ce village, mais tout un milieu différent.

Lorsqu'on entre aujourd'hui dans le village, on voit la grande rue pavée, avec sa bordure de maisons neuves, dans le goût ou le manque de goût moderne ; sa place dénudée d'arbres, les cabarets "toutes les deux ou trois maisons" ; son église peinte et modernisée. Cela vous donne l'impression d'un de ces villages miniers où il y a des "corons." Un plus long séjour vous montre aux environs les fermes, un peu éloignées du centre, qui semblent déjà dater d'une époque plus ancienne, solides et épaisses masses dans la morne étendue des champs. Enfin, en suivant les sentiers, ou les "carrières" non pavées qui restent encore, dans les promenades solitaires, on voit un hameau perdu dans la fraîcheur des ormes et dans leur ombre, une petite hutte, couverte de chaume, sur le "fergar" (trottoir) de laquelle courent des petits enfants, pieds nus. Voilà nos trois périodes.

Le seul élément commun est le vague, et blanc, et morne ciel du Nord, qui enveloppe tout indistinctement de sa mélancolie et de sa lourdeur.

Pour faciliter la lecture de ces documents patois, voici la notation phonétique dont nous nous sommes servis, et qui se rapproche de celle employée par M. Gillieron dans sa revue des Patois :—

VOYELLES.

<i>a</i>	
<i>è</i> = <i>ê</i>	ouvert (mère).
<i>é</i> = <i>ê</i>	fermé (été).
<i>i</i> = <i>i</i>	français (cri).
<i>ö</i> = <i>eu</i>	français (peu).
<i>o</i> = <i>au</i>	français (maux).
<i>ü</i> = <i>u</i>	français (du).
<i>u</i> = <i>ou</i>	français (coup).

NASALES.

<i>ā</i>	= <i>an</i> et <i>en</i> (amant).
<i>ī</i>	= <i>in</i> (chemin).
<i>ū</i>	= <i>un</i> (chacun).

CONSONNES.

<i>x</i>	= <i>ch</i> (cheval).
<i>k</i>	= <i>c</i> dur (colère).
<i>s</i>	= <i>s</i> dure (savoir).
<i>z</i>	= <i>s</i> douce (raisonner).
<i>tx</i>	= son particulier au picard = <i>tch</i> + <i>yod</i> .
<i>w</i>	= <i>w</i> anglais (oui).
<i>ïw</i>	= <i>w</i> (lui).
<i>g</i>	= <i>g</i> dur (guerre).
<i>g^z</i>	= <i>g</i> doux (ménage).
<i>j</i>	= <i>yod</i> doux (mien).
<i>†</i>	= <i>l</i> mouillée italienne.
<i>ñ</i>	= <i>n</i> mouillée (compagnon).

STORIES AND SONGS FROM IRISH MANUSCRIPTS.

By KUNO MEYER.

III.

CORMAC AND CIARNAT.

EGERTON, 1782, fo. 44b 2.

CIARNAT ingen ríḡ Cruithnech tucsat cūicer Ulad ar éigin a mbroid tar muir ocus tar mórfairge. *Ocus* atchuála Cormac húa Cuind¹ sin 7 rocuinged uád hí 7 tucad dó dá tigh hí. Ben is áille 7 is cóime robúi isin doman hi gcomaimsir fria hí. *Ocus* búi hi cairdes fri Cormac ocus rob adhbail mét a gráda leis. Co cuála Ethne Ollamhda ingen Cathacir² móir a beth aici 7 roráid nā betís ar óen aici. *Ocus* rob égen a tabairt ar cumus Ethne 7 dorat Ethne dáire fuirre ocus rob í in dáire .i. nōi méich arba do bleith cech lá. Co tarlla Cormac 7 sisi ar óentáib fo leth corrustoirrchestar 7 nír'fēt bleith, co rusairchis Cormac 7 tug sāer muilinn tar fairgi ocus dorónad muilenn lais d'anocal Chiárnaite.

Conid de sin aspert in filí;

"Ciárnat cumhal Chormaíc chóir, mōr cēt do biathad a bróin
nōi méich cech lá lé do bleith. nír'b obair dhuine déinmeich.³

"Tairrustair uirri in rí rán, ina tigh 'na háenarán
co rustoirrchestar fo leth. iār sin co nār'fēt robleth.

"Airchis uirre húa Cuinn. tug saér muilinn tar mórthunn
cēt-muilenn Cormaíc maic Airt. robad cabur do Chiárnaít. C."

¹ quind MS.

² kaeir MS.

³ déinmeith MS.

TRANSLATION.

Five men of Ulster brought Ciarnat, the daughter of a Pictish king, by force in captivity across the sea and the great main. And Cormac, Conn's grandson, heard that and sent to demand her, and she was taken to his house. Of all the women that lived in her time she was the most beautiful and loveliest. And she was with Cormac as his paramour, and the measure of his love for her was huge. Then Ethne Ollamda, the daughter of Cathair the Great, [Cormac's wife,] heard of her being with him, and she said that they would not be with him together. And Ciarnat must needs be given into the power of Ethne, who put a thrall's work upon her. And this was the thralldom, to grind nine bushels of corn every day. Then Cormac and she came together secretly, so that he made her pregnant, and she was unable to grind. Then Cormac took pity upon her and brought a millwright across the sea, and had a mill made to save Ciarnat.

Hence said the poet :

"Ciarnat, the bondmaid of Cormac the just, would feed many hundreds
by a quern :

Nine bushels every day she had to grind, 'twas not the work of an
idler.

"The noble king surprised her as she was alone in her house,
And made her pregnant secretly, so that after that she was unable to
grind much.

"Conn's grandson took pity upon her, he brought a millwright over the
great sea ;

The first mill of Cormac, the son of Art, was a help to Ciarnat."

IV.

SONG OF THE SEA

Ascribed to Ruman mac Colmáin.

In spite of the popularity which the poem here edited for the first time seems once to have enjoyed,¹ it has reached us, so

¹ The sixth stanza of the poem is quoted as an example of the metre called, from its swinging rhythm, *lúasc*, 'see-saw,' or *lúid lúascach*, in the metrical treatise edited by Thurneysen, *Irische Texte*, iii, pp. 55 and 87 ; and the same stanza is cited in a glossary in H. 3. 18, p. 422, to illustrate the use of the word *bras á. mór*.

far as I am aware, in a single copy only. This is to be found in fo. 9b 2-10a 1 of the well-known Bodleian Codex Laud 610, a manuscript written in the fifteenth century. It is there ascribed to the celebrated Ulster poet Ruman mac Colmáin, whom the Book of Leinster calls the Homer and Vergil of Ireland.¹ But this attribution is erroneous. For, according to the Annals, Ruman died in A.D. 747,² while on linguistic evidence no higher age can be claimed for our poem than the eleventh century. The Old Irish neuter *muir*, 'sea,' is in the third stanza used as a feminine (*gusan glasmuir ngarglethain*, assonating with *anair* and *torcabair*), a use of which I have no instance earlier than that century. Other phenomena that point to the same or a later period are: the use of the preposition *dar* with the dative (*dar a hardinlib*, 1), the occurrence of the third person singular of the present indicative in *-cnn* and *-ann* (*fris'fucnn grían* 3, *có mbenann* 6), the form *torcabair* (3) instead of *torcabar*, and the use of *rócht* as a monosyllable (9) instead of *roächt*, which is the form in the *Saltair na Rann* (e.g. l. 6446), while Flann Manistrech, like our poet, has *dorócht* (LL. 181a 44). The mention in the fifth stanza of the *crann gréine*³ or Tree of the Sun, i.e. the *chenar* or Oriental plane, shows that the author was acquainted with the legend of Alexander, which was not introduced into Ireland before the tenth century.

The manuscript copy of our poem is followed by a late (fourteenth century?) prose account of the circumstances under which Ruman is said to have composed it. This prose has twice been edited and translated, by Petrie in his *Essay on the Round Towers of Ireland*, p. 353, and by Zimmer in the *Zeitschrift für*

¹ Ruman mac Colmáin in fili, diatá Síil Rumain i nAth Truim. Trí filid in domain .i. Homer ó Grécaib 7 Fergil ó Latinnaib 7 Ruman ó Gadelaiib.—LL. 354b (De generibus sanctorum Ceneóil Lugdach).

² Ruman mac Colmáin, poeta optimus, quieuit.—Tigernach's Annals (RC. xvii, p. 249).

³ This tree is mentioned by the same name in the Irish version of Marco Polo (see Stokes' edition, *Zeitschr. für Celt. Phil.*, i, p. 250, § 11). In a poem on St. Brendan the Navigator in LL. 366 m. inf., the island of Taprofane (Ceylon) is said to rest on it as on a pillar:

“i tír thall Taprofáne,
dianid áge crand gréne.”

As to the notion of islands being supported on one or more pedestals, see the *Voyage of Bran*, p. 47.

Deutsches Alterthum, vol. xxxv, p. 102.¹ As neither edition is free from mistakes, I reprint this prose *in extenso* and add a version of my own. It is curious to find both Petrie and Zimmer believing in the authenticity of this late, confused, and on the face of it spurious account, and trying to reconcile its statements with historical facts,—Petrie, by giving to *Gaill* the unusual meaning ‘Saxons’; Zimmer, by boldly inventing a second poet Ruman as having lived during the Viking age.

Unfortunately, several words in the first stanza of the poem are no longer legible in the MS. As to the metre in which it is composed, see Thurneysen, *Ir. Texte*, iii, p. 158.

LAUD 610, fo. 10a 1.

Rúmúnd² mac Colmáin .i. mac ríge Lægaire do clannaibh Nēill, ríghfílí Érenn, is é dorigne an dúa[i]n sa 7 láid lúascach ainm na haiste ara n[d]jernad. Is é adbar *immo*ro³ a dēnma dō .i. dia ailit[h]rí tānicc sē co Rát[h]jun i n-aimsir gorta móire. Rabo meisti la lucht an baile a tuidecht don baili, co n-ann adubratar frisín sær robúi ic dēnum in durt[h]aigi móir diultad do dēnum frisín fer ndána, conid ann atbert in sær fri fer dia muintir: “Érig a n-agaid Rúmuind 7 abair fris nā ticced don bailiu nóco nderna sē rand i mbia āirim ‘na fil do clāraib sund dochum in durt[h]aigi.” Conid ann dorōni sium in rand sa:

“A mu Coimdiu, cid dogén-sa⁴ frisín adbur már sa?

Cuin bus aicid fo scéim dlúta [in]na *deich cét* clár sa?”

Is ed sin robúi do clāraib and .i. míle clár 7 nī rofētad diultad fris iar⁵ sin, ō rafaillsigh Dia dó triana éicsi in lín clár robúi ocun sær.

Dorōine mōrdúain do Gallaibh [fo. 10a 2] Ātha Cliath⁶ iar sin acētōir 7 adubratar na Gaill co nā tibrítis lúach a dúaine dó, conid ann doróni siom in rand irdraic co n-ebairt:

“M’ér[a]-sa, mād āil do neoch, dogēna,

ocus iar⁵ sein bēra-sa⁷ eínech duine dasgēna.”

¹ Zimmer's edition swarms with misreadings and misprints. Thus he has *nifetad* for *nirfētad*, *nifiu* for *nirfiu*, *re Gallaib* for *re Gall dibh*, *frie* for *fris*, *Murchatu* for *Mucutu*, *on enleabad* for *a n-enleabuid*, etc. But worse than these mistakes is the treatment to which he has subjected the stanza beginning *M'éra-sa*. He failed to recognize the metre in which it is composed, retained the late and faulty *bérat-sa*, made *duine* into *dāine*, and ended by incorporating part of the prose in his reconstruction, which will neither scan nor make sense!

² Rumúnd MS.

³ .h.

⁴ dodēnsa MS.

⁵ ár MS.

⁶ Cliach MS.

⁷ beratsa MS.

Co tuccad a breth féin dó iar¹ sin. Conid sī breth ruc sum .i. pingind cech drochGaill 7 dā pinginn cech de[g]Gaill, connā frith accu Gall nach tuc dā pingind dō, ar nīr' fiu re Gall dibh drochGall do rād fris féin itir. Co n-ebratar fris na Gaill ind fairge do molad, co fintais in dān buna[i]d búi aicge, conid ann romol som in fairge 7 sé ar meisce, co n-ebair :

“Anphine mōr ar maig Lir.”

Co tuc som immorro in ētāil sin leis co Cell Belaig ar maig Constantín, ar ba do cellaibh Ūa Sūanaig² in cell sin 7 magh Constantín uile. Cach magh dano 7 cech ferann darcided³ Constantín, ba re Mucutu, conid do Constantín ainmnig^{ther} in magh. Is amlaid búi cell an tan sin 7 secht sraitde do Galluib ann 7 ar a mēit 7 dorat Rúmunn trian a ētāla dī 7 trian do scoil 7 trian leis féin co Raithen, conid ann is marbh, conid adnacht a n-ēnlebaid re Hūa Sūanaig^r ar mēt anoire la Dia 7 la dāine.

TRANSLATION.

Rumunn, son of Colman, son of King Laegaire, of the race of Niall, royal poet of Ireland, 'tis he that made this song, and *lúid lúascach* (see-saw song) is the name of the measure in which it was made. The reason, however, of his making it is this:—In a time of great famine he came on his pilgrimage to Rathen. The townspeople were the less pleased that he should come to the town, and they said to the master-wright, who was building the great oratory, that he should refuse admittance to the poet. So then the wright said to one of his people: “Go to meet Rumunn and tell him not to enter the town until he make a quatrain which shall contain the number of all the planks that are here for the building of the oratory.” And then it was that he made this quatrain :

“O my Lord ! what shall I do
About these great materials ?
When will these ten hundred planks
Be a structure of compact beauty ? ”

That was the very number of planks there, viz. one thousand planks ; and after that he could not be refused, since God had revealed to him, through his poet's craft, the number of planks which the architect had.

¹ r MS.

² Suanaid MS.

³ dareig7 MS.

Immediately afterwards he made a great poem for the Vikings of Dublin, and the Vikings said that they would not give him the price of his poem, whereupon he made the celebrated quatrain, when he said :

"To refuse me,
If anyone so wishes, let him do it :
And after that I will carry off
The honour of the man that has done so."

Upon this his own award was given him, and this is the award he made : a penny from every bad Viking, and two pence from every good Viking, so that there was not found among them a Viking who did not give him two pence, for none of them thought it right that he should be called a bad Viking. Then the Vikings told him to praise the sea, that they might know whether he possessed original poetry. Thereupon he praised the sea, he being drunk, and he said :

"A great tempest on the plain of Ler."

However, he carried that wealth with him to Cell Belaig on the Plain of Constantine, for that church was one of the churches belonging to the Hui Suanaig, as well as the whole of the Plain of Constantine. For every plain and every land which Constantine had cleared belonged to Mochuta, and the plain is named after Constantine. At that time Cell Belaig had seven streets of Vikings in it, and . . . ,¹ for its size. And Rumunn gave one-third of his wealth to it, and one-third to the school, and one-third he took with him to Rathen, where he died, and where he was buried in one grave with Hua Suanaig, on account of his great honour with God and men.

1. A[nbthine] mór^a ar muig Lir : a : ^b dāna dar a hardimlib/
atracht gáeth, raigoin gem garg, cu tēt dar muir mōrga : : :
rasfarraid g : garg : : : :

*A great tempest upon the plain of Ler;² . . . bold across its
high borders*

*Wind has arisen,³ fierce winter has slain us, it has come across
the sea . . .*

¹ Something seems omitted here in the original.

² i.e. the sea. Cf. is fúar geimredh, adracht gáeth, Silv. Gad. 172, 4.

³ i.e. the MS.

P. y these dots I denote illegible letters.

- [illegible]

The work of the plain—the great plain of Ler—has brought trouble upon our great host.

*Save something greater than all, no less, what is there more
marvellous*

Than the incomparable great story ?¹

3. Ó dacuir in gáith anair, menma tuinne torcabair,
cu ndūt[h]raic dul torainn síar cusin fót fris'funenn grían,
gusan glaismuir ngarglethain.

When the wind sets from the east, the spirit of the wave is roused.

*So that it desires to go past us westward to the land where sets
the sun,*

To the rough and broad green sea,

- [illegible]

When the wind sets from the north, it urges the dark² fierce
waves

*Towards the southern world, surging in strife against the
white sky,*

Listening to the . . .³ song.

¹ Irish *scéil*, 'story,' is often used in the sense of 'event.'

^c In the Laws, vol. i, p. 26, the colour of the north-east wind is given as *temin*.

I cannot translate *delech* in *delech-düan*.

^a Iuga MS.

^b inganta MS.

* A mistake for *findnem*? But in Laud 615, p. 55, I find: *crois Crist suas fri fithnem*.

5. *Ó d'acuir an gáith aníar* dar in sācle srebachdian,
co ndūt[h]raice dul^a tōrainn sair co crann ngrēine coresgeim/
i muir lethan leburc[h]ian.

*When the wind sets from the west across the salt sea of swift
 currents,*

It desires to go past us eastward to the sun-tree¹

Into the broad long distant sea.

6. *Ó d'acuir^e an gáith an[d]jes^d* dar tīr Saxan sciathanbres,^e
co mbenann^f tond insi Scit, dolu[i]d do cuirr^g Calathnit,
co mbrūt[h]^h Lumnech liathanglas.

*When the wind sets from the south across the land of Saxons of
 mighty shields,*

*The wave strikes the Isle of Scit,² it has gone to the point of
 Caladuct,³*

And pounds the grey-green mouth of the Shannon.

7. *Is lān ler, is lomnān muir,* is ālaind inn ethar-bruig,
rolá curu in gāeth ganmech im Inber na dā Ainmech,
is lūath lūi re lethanmuir.

*The ocean is in flood, the sea is full, delightful is the home of
 ships,*

*The sandy wind has made whirls around the River-mouth of the
 Two Showers,⁴*

Swiftly the rudder cleaves the broad sea.⁵

¹ *coresgeimh* is obscure to me.

² Inis Scit seems, as Mrs. Mary A. Hutton points out to me, the old name for the Skiddy (i.e. Skiddy) Island, a little to the south-east of the entrance to Castlehaven, not three miles west of the entrance to Glandore Harbour, which was the site of the famous *Tonn Chdna* of Irish mythology. (See O'Donovan, *Four Masters*, A.D. 1557, note.)

³ Calad-net, 'Strong Nest,' not identified, but no doubt the ancient name of a prominent headland on the south-eastern coast of Kerry.

⁴ Not identified. ⁵ Literally 'swift is the rudder against the broad sea.'

^a Here *fo. 104 r* begins.

^b O dorala gáith indes tīr tīr Saxan sgiathbras (i.e. co sgiathab mōra) *dobeir tonu* innsi Scit dor tīr do charr Calanit ambrut Luibhnech liathglas II. 3. 18, p. 422, s.v. bras i. mōr.

^c O ro déit, L. Ir. T. iii, p. 55 ; o dhutait, B.

^d in gáith gér glas. L. B.

^e sciathanbras, L. ; sciathanglas, p. 87.

^f dol eir, L. ; dotrascair, p. 87.

^g do ardcairr, L. ; dorear docuir, p. 87.

^h imbra, L. ; abrat, p. 87.

8. Ní sādail sein, sūan garg sāir co mbruthbúad, co mbarannbāigh,
 forlath eala for[da]tig mac Miled cona muintir,
 glúaster mong mnā [Ma]nannáin.

*This is not cosy, a rough sleep . . . , with fierce triumph,
 with angry strife,
 The swan's colour¹ covers the son of Mil² with his people,
 The tresses of Manannan's wife³ are tossed about.*

9. Ralā tonn (trēn a trethan) dar cech inber iarlethan
 darōcht gāeth, rangoin gem gel, im Cend Tíre, im Tír nAlban
 silid srib lán Sliabh-Dremon.

*The wave has tumbled with mighty force across each dark broad
 river-mouth,
 Wind has come, white winter has slain us, around Cantire, around
 the land of Alba⁴
 Sliabh-Dremon⁵ pours forth a full stream.*

10. Mac Dē athar, adblib scor, romain ar gráin garganfod!^a
 Fiadu firēn na fledge acht romain rornanside,^b
 ar hiffirn co n-ardanfod. Anphu mōr.

*Son of God the Father, with vast hosts, save me from the horror
 of fierce tempests!
 Righteous Lord of the Feast,⁶ only save me from the horrid
 blast,⁷
 From Hell with high tempest.⁸*

¹ i.e. the whiteness of snow.

² i.e. Ireland.

³ Another epithet for the sea.

⁴ i.e. Scotland.

⁵ The name of a mountain, not identified.

⁶ i.e. the Lord's Supper.

⁷ The doubtful and probably corrupt *rornanside* seems to contain a word *anside*, 'great blast,' which occurs in LB. 236 m. inf. in a similar context :

Maírg na trí lucht a n-iffirn, úathmar anside :
 óes dogní dán, óes choilles grád, óes amsaine.

*Woe to the three folk in Hell, with horrible blast :
 The folk who practise poetry, the folk who violate their order, the soldier folk.*

^b Cf. Dín, a Dé, Aed húa Carthaig ar iffirn co méit anfaid !—LL. 199^b 58.

^a garganfoid MS.

^b The first four letters are doubtful.

V.

HOW KING NIALL OF THE NINE HOSTAGES
WAS SLAIN.

The following version of the *Orcuin Néill Nóbígallaig* or The Slaying of Niall of the Nine Hostages is here published and translated for the first time from the Bodleian MS. Rawlinson B. 502, fo. 47a 1-47a 2. Other versions representing a slightly different redaction of the same tale are to be found in the Yellow Book of Lecan, p. 126b (L.), and in the Book of Ballymote, p. 134b (B.). I quote their variants wherever they throw light on our text.

According to the Annals, Niall, the eponymus of the Húi Néill, was King of Ireland from A.D. 379-405. It is probable that the account given in our tale of his expedition to Alba¹ contains a reminiscence of Irish invasions of Great Britain at the end of the fourth and the beginning of the fifth century. O'Donovan,² indeed, has no hesitation in identifying Niall with the Irish leader against whose attacks Stilicho had to defend himself; and perhaps the statement of the Annals that Niall was slain *oc muir n-Icht*, "by the sea of Wight," i.e. the English Channel, is based upon fact. Similarly, the antiquary Cinaed úa Artacáin, who died in 975, says in his poem on the grave of Niall:³

"Niall mac Echach assa lecht luid fa secht dar trethan tric,
roreraig comarbus Cuind co ngáet ós muing mara lecht."

*Niall, son of Echú, whose is this grave, went seven times across the
swift sea,*

*He ruled Conn's heritage¹ until he was slain upon the crest of the
sea of Wight.*

¹ That Alba (O.Ir. *Alpe*), in the oldest Irish texts means Great Britain (Albion), not Scotland, has repeatedly been shown. The legendary extension of Niall's conquests to the Continent may be variously explained. It was no doubt facilitated by a confusion of *Alpe*, 'Great Britain,' with *Sliab Alpa* (*Elpa*) or *Sliab Ailp* (LL. 136a 45, 46, 50), 'the Alps,' and by the desire to let the Irish monarch appear as "King of the western world" (*ri iarthair domuin*). But originally it may have been due to the fact that the existence of Romans in Britain had become unintelligible to Irish tradition.

² See his edition of the Annals of the Four Masters, p. 127, note 2.

³ Book of Leinster, p. 154v.

⁴ i.e. the northern half of Ireland.

None of the three versions of our tale retains this old tradition ; they are based on a number of different traditions in which later conditions are reflected. It is true, the mention of Roman hostages may perhaps be traced to an original account in which Niall's conflicts with the Romans in Britain were described, but in Britain itself our versions substitute the Saxons for the Romans. Similarly, the curious reference to the Picts—"among the bards of the Pict-folk," § 1. 9—may contain a reminiscence of the time when the Irish were the allies of the Picts in their raids against Romans and Britons. But all three versions contain startling anachronisms. Thus, the Rawlinson version makes the exiled Echu proceed to Erc, son of Munremor, in Scotland. This was the ancestor of the Dalriadic kings of Scotland, who according to the Annals died in A.D. 474. In the Book of Ballymote his son Loarn, the Loernus of Adamnan, the eponymus of the Lornes, takes his place,¹ while in the Yellow Book the anachronism is still greater, for it substitutes Gabran, the son of Domongart, who died in A.D. 560.

With regard to Niall's epithet "of the Nine Hostages," it is interesting to observe that the account given in the body of the tale does not tally with that of the verse quoted, which latter is no doubt the older and in all probability the true one.

Though the Rawlinson version is hardly earlier than the eleventh century, the poem on Niall's death with which it ends may be safely ascribed to the beginning of the ninth, as I have shown in the *Festschrift für Whitley Stokes*, p. 2, where the whole poem is edited from the fuller copy in the Yellow Book.²

RAWLINSON, B. 502, fo. 47a 1.

1. Oreguin Nēill Nōigiallaig maic Echach Muigmedóin do láim
Echach maic Ēnnai Censelaig, dia focheird saigit fair a dūnud
Saxan etír barddu Cruthentūaithe hic Carn Fiell.

¹ This anachronism was noticed by a modern reader of the Book of Ballymote, who has written in the margin of p. 135a opposite the passage : *perperam* and *anachronismus*.

² I have since reprinted it with an English version in the *Gaelic Journal*, vol. x, p. 578.

2. Fecht n-aill doluid Echu mac Énna ó thig Néill fodes dia thir. Addella leis tech[t]¹ do thig filed Néill do chuingid bíid. Ba sē-seāe Laidcenn mac Bairc[h]eda² prīmfilí Néill. Adeuitecht in gilla im ógedacht lasin filid.

3. Doluid andess afrithissi intí sin Eochu, co roort dūnud³ ind filed 7 co romarb a óenmac .i. Leat mac Laideind. Bliadan lān clond filid iarum oc sinnad⁴ 7 oc ainmed Lagen 7 'coa n-urgairiu, co nā roāsair fēr nā harbur lethu⁵ nā duille co cenn mbliadna.

4. Documlai iarum Niall co Laighin ar slūagud 7 asbert nā ragad uaidib hi cēin bad bēo nō co tubarta⁶ dō Echuid i ngill⁷ 7 hi ngiallacht.⁸ Ocus ba seā sōn ba hēcen. Co tucad sē co hĀth fadat hi Fothartaib Fea for brū Slāine,⁹ con[d]afarebad¹⁰ ar chind Néill 7 slabrad 'moa brāgit 7 eithre na slabraidi¹¹ tria choirthi toll. Atnagat¹² nōi do chauradaib ina dochum dia marbad. "Fē ōn immorro!" ar Eochu. "Is olce amein!" La sodain focheird chor de co rōemid in tslabrad i ndē. Ethaid¹³ in luirg n-iairn robæ triasin slabraid 7 gaibthi 'na n-agid. 'Mussimber¹⁴ tra forthu in luirg, co torchratar a nō[n]bur. Soidit¹⁵ ind fir riam asin¹⁶ taulaig. Imsōat¹⁷ Lagin ina ndiaid. Focherdat a n-ār, co torchratar.

5. Luid Niall iar sin atherruch fodes co roacht Innsi Fāil. "Dobērthar slān di¹⁸ Laighnib," ar Laidcenn "7 tōet Eochu co mo-faiccedar¹⁹ dūn 'moann²⁰ abaind se, co tomlachtar²¹ bō²² nammā." "A dēnam," ar Eochu. Gataiteir²³ a airm ō Eochaid. Feccaid in fili for mifocclad Lagen 7 Eochada, co rosdilegad²⁴ riam. In tan bæ coa mifocclad, dolcice in gilla aurchor don liic caurad robæ inna chris dō, co tarla hi laind a ētain, co mbæ in chloch hi cobraid a chlocind, conidromarb de intí Laidcenn.²⁵ Is dē rochet in rann:²⁶

¹⁸ Lia láma láich rofes fochres isin sailechedna²⁷

Eochu mac Énna rolā for Laidcenn mac Bairceda.²⁸

¹ sic B.

² de Dál Araide add. LL. 311a.

³ baili B. L.

⁴ .i. ic ærad B.

⁵ leo BB. L.

⁶ tarta B. L.

⁷ ar gill B.

⁸ i ngiall-cherdda L.

⁹ na Slāine B.

¹⁰ co forarebad L., co fargabad B. ¹¹ id trena slabraidi B. ¹² dochuiriter L.

¹³ gaibid L.

¹⁴ roimber L., imris B.

¹⁵ leg. sōit B., soaid L.

¹⁶ isin B.

¹⁷ sōit B., soithith L.

¹⁸ do B., di sund L.

¹⁹ comannacamar L., co comrangadar co manaccamar B.

²⁰ imonn B. L.

²¹ tomlactadar B., tomlatar L.

²² om. B.

²³ gatair L., gatar B.

²⁴ co rodilega L. ²⁵ co mbo marb intí Laidcenn L.

²⁶ Is de dorad ua Torta in rand reimscribtha .i. Lia láma B. See ib. 134a 44.

²⁷ darsas sal soercha L.

6. Doluid Níall iar n-indriud Lagen [dia chrích]¹ 7 rodlomad Eochu a Hērend hi cēin nobeth Níall i flaithius. Luid Níall² conidroacht ríam co tech Heircc maic Echach Muinremuir.³

7. Luid dano Níall do saigid⁴ ríge co Letha⁵ 7 co hEtail conid aire asrubrad Nōigíallach de .i. cōic gēill Hērenn 7 gīall Alban 7 gīall Saxan 7 gīall Bretan 7 gīall Franc. Inde dicitur :

“Mac Echach, ard n-orddan, Níall nār, nūall as gargam,
gabais ríge rēmenn Hērenn *ocus* Alban.
Ethais gīall cach cōi[cī]d fō thīr nĒrenn ardda,
tuc frī rēir cen terbba cethri gēill a hAlba.
Conid dē bae dō-som hi toraib fian frīthach
frī riad na rīg rathach Níall Nōigíallach nithach.”

8. Ō rāncatar tra Slēibi Elpa, aba mōr ar a cind .i. Liguir Slēibi hElpa. Atrōiset Luiguir [*sic*] co ndesetar impi. A mbātar ann co faccatar ōenōcclach cuccu. Bratt corccra cōicdiabuil⁶ imme. Dī sleig cōicrinna ina lāmaib. Cūarsciath bilech co mbūaile ōir fair. Colgc ndēt for a chris. A folt hi snīm dar a aiss. “Fochen dond lech nādḡenamar!”⁷ “Is *ed* dorochtmar,” ol sē. “Cid ’moa tōracht?” ar Níall. “Dot acallaim⁸ ō Rōmānchaib,” ar sē. “Ocus al-lā sa hi cinn cōicthigeis doticfat a ngēill.⁹ Messe lat hi frithgille co tísat.”¹⁰

9. Atberat araile is co tech Eircc¹¹ maic Echach Muinremuir¹² rīg Alban rodálait¹³ a ngēill 7 is ann romarbad som etar barddu Cruithentūaithe¹⁴ ic *for*cmaise a deilbe dōib. *Nō* comtis ingena Fraic nothothlaiged a deilb di *for*cmaisiu.¹⁵

10. Dothæt *didu* Hercc a dochum n-airechta.¹⁶ “Rag-sa lat,” ar Eochu, “do deicsin mo brāthar inna rīḡsuidiu ar bēlaib fer ndomuin.” Ō rāncatar, “Is ē suut,” ar Ercc.¹⁷ Robæ..¹⁸ glenn eturru. Nostrochlann¹⁹ saigit asind fídbaicc²⁰ cen fis do Ercc, co torchair do oenaurchur. La sodain doslēcat Fraine²¹ fōna Gōedelu

¹ *sic* B. L. ² leg. Echu B. ³ a tīg Gabran rīg Alban L.

⁴ gabail L. ⁵ corRuaim Letha L. ⁶ cōicdiabalta L.

⁷ nānadgenamar, ar Níall B., nad aithnemar, or Níall L.

⁸ dodechadasa add. L. ⁹ co teach nGabrain rí Alban add. L. ¹⁰ tiset B.

¹¹ Lodairn (*sic*) maic Eirc B. ¹² muindenmuir MS. ¹³ rodáilit B.

¹⁴ na Cruithnech B. ¹⁵ rotrotlaiged a delb do deicsin, conid eturru sin táinig sium i ndelb ingine B. ¹⁶ luid Gabran do dechsain Néill L. ¹⁷ Loarn B.

¹⁸ Two letters illegible. *didu* B. ¹⁹ nostrochaill L., nostercland B.

²⁰ asan fídbaicc B., i fídbaicc L. ²¹ nosleicet Saxain L.

co ragbatar¹ fir Alban leō ar *connalbus*² [fo. 47a 2]. Co tudchatar co Hērind 7 coland a rīg leō. Et romebdatar *secht* catha rīana gnūis iarna ēcaib.

11. Torna ēcess do Chiarrugu Lūachra, is hē roalt³ Nī[a]ll. Ō rochūala *immorro* tasc a daltai do marbad, is ann atbert a chomalta .i. Tuirn mac Tornæ :

“ In tan nothēigmis do dail la mac nEchach Muigmedáin,
buididir bad sobairge folt bid for cind maic Cairne.”

(.i. Cairenn Casdub ingen Sacheill Bailb di Saxanaib a māthair-seom Nēill.)

Asbert a muimne :

“ A deōit gela, a beōil deirg, nād contursaig fō chomféirg,
a delb *amail* thēthein *tra* tairced Hērind ōclach[d]a.
Dath a grūaidi *in cach* mī diamtar cōire cosmailsi,
sian, crū la[i]g (lith cen on), foirecle caille cētamun.
Amail ēisce, *amail* grēin, *amail* tenndail taitnem Nēill,
amail draic di thuind cen tāir Niall mac Echach Muigmedáin.
Is ceol sírectach in se gol *cach* cind la Ciarraige,
cummaid chuma[i]d forn 'nar taig do dith Nēill hūi Muiredaig.
Ba mōr subai, ba mōr sāim bith hi cōemthecht mo daltāin,
ic mac Echach nirb ardis do dail in tan nothēigmis.”

12. Atberat som *immorro*⁴ is *ed* ruc Torna cumaid⁵ Nēill.⁶
La Laigniu *immorro*⁷ dorochair in fer sa.⁸ Inde *dicitur* :

“ Niall mac Echach, ardd do búig,⁹ Hēiriu *ocus* Albu fō thräig,
triashgæt saiget Saxon snēid ō Eochaid mac Énnai ain.”

Aided Nēill *maic* Echach 7 Laidcind *maic* Baircheda do lāim
Echach *maic* Énnæ Censelaig in sin. Finit. Amen.

TRANSLATION.

1. The Slaying of Niall of the Nine Hostages, son of Echu Mugmedon, by the hand of Echu, son of Enna Censelach, who sent an arrow at him out of a Saxon camp among the bards of the Pict-folk at Carn Fiell.

¹ rogabsat L.

² chonailbi L. B.

³ rooil B.

⁴ asberad tra B., adberaid *didu* araili L.

⁵ cuma B.

⁶ is ég rug Torna do cumaid Nell B.

⁷ *didu* B.

⁸ Laidceand tra doroinne in fers [s]a indí dixit B.

⁹ ardubaig B.

2. Once Echu, the son of Enna, went from the house of Niall southward to his own land. Then it befel that in order to ask for food he went to the house of Niall's poet. That was Laidcenn, son of Bairchid, the chief-poet of Niall. The young man was refused hospitality by the poet.

3. Then the same Echu came again from the south, destroyed the stronghold of the poet, and killed his only son, even Leat, son of Laidcenn. Thereupon for a whole year the poet kept satirising and lampooning the men of Leinster and cursing them, so that neither grass nor corn grew with them, nor a leaf, to the end of a year.

4. Then Niall went to Leinster upon a hosting, and he said that he would not go from them so long as he was alive, or until Echu were given him as a pledge and hostage. And this had needs to be done. So he was taken to Ath Fadat¹ in Fothairt Fea² on the bank of the Slaney, and was left there before Niall, with a chain around his neck, and the end of the chain through the hole of a stone pillar. Nine champions advance towards him to slay him. "Woe!" said Echu, "this is bad indeed!" With that he gave himself a twist, so that the chain broke in two. He seized the iron bolt that was through the chain, and advanced to meet them. He plied the bolt on them so that the nine fell. The men turn before him down the hill. Those of Leinster pursued them and slaughtered them, so that they fell.

5. Thereupon Niall came southward once more and reached Inis Fail.³ "A guarantee shall be given from the men of Leinster," said Laidcenn, "and let Echu come that he may be seen by us at this river for so long as a cow is being milked."⁴ "Let it be done!" said Echu. Then his arms are taken away from him. The poet begins to revile the men of Leinster and Echu, so that they melted away before him.⁵ As he was reviling them, the youth let fly at

¹ Now Ahade or Aghade, co. Carlow.

² The present barony of Forth, co. Carlow.

³ Mrs. Hutton points out to me that, according to the Rev. E. Hogan (*Vita S. Patricii*, p. 181), this is another name for Begery Island on the coast of Wexford.

⁴ The text seems corrupt here; nor do the other versions help. The meaning seems to be that Echu is to come out alone and unarmed, while the men of Leinster are to abstain from hostilities for so long as a cow is being milked.

⁵ *i.e.* from the effect of his satire.

him a champion's stone which he had in his belt, so that it hit the crown of his forehead and lodged in his skull. Thus was that Laideenn killed. Whence the quatrain was sung :

"A champion's handstone—'tis well known—was hurled into . . .
Echu son of Enna threw it at Laideenn the son of Bairchid."

6. After having raided Leinster, Niall went home, and Echu was exiled from Ireland so long as Niall reigned. He went until he came to the house of Erc, the son of Echu Munremar.

7. Niall, however, went to obtain kingship as far as Letha¹ and Italy, and he was called 'of the Nine Hostages' because he had five hostages of Ireland, and one hostage each from Scotland and from the Saxons, the Britons and the Franks. Inde dicitur :

"Echu's son of high dignity, noble Niall, fiercest shout,
Seized the sway of kingship of Erin and of Alba.
He had a hostage from each province throughout the land of Erin,
He brought to his will without severance four hostages out of Alba.
Hence he was called among the hosts of battlesome warriors,
In the row of bountiful kings, combative Niall of the Nine Hostages."

8. Now, when they came to the Alps, there was a great river before them, to wit, the Loire of the Alps. They were unable to cross it, and sat down on its banks. As they were there, they saw a single warrior coming towards them. A crimson five-folded cloak was about him. In his hands he held two five-pronged spears. A bent rimmed shield with a boss of gold was on him. On his belt hung a tusk-hilted sword. His hair was in plaits over his back. "Welcome to the hero whom we do not know!" said Niall. "It is for that we have come," said he. "What is it for which thou hast come?" said Niall. "I have come from the Romans to have speech with thee," said he, "and this day fortnight their hostages will come to thee. Until they come here am I as a preliminary² hostage for thee."

9. Others say that their hostages were trysted to the house of Erc, son of Echu Munremar, the King of Alba, and that it is there he was killed among the bards of the Pict-folk as he was exhibiting his shape to them. Or that it may have been the maidens of the Franks who desired him to exhibit his shape.

¹ Letha is either Brittany (Letavia) or Latium. L. has "to Rome of Latium."

² With this meaning of *frith* in composition cp. *frith-airigid* and *frith-phu* in *Alsinne Meic Conglinne*, p. 179.

10. Then Erc went towards the assembly. "I shall go with thee," said Echu, "to see my brother in his royal seat before the men of the world." When they had arrived, Erc said: "That is he yonder!" There was a glen between them. Without the knowledge of Erc, Echu shot¹ an arrow from the bow, so that the King fell dead from that single shot. Thereupon the Franks attacked the Gaels, and the men of Alba stood by the latter for the sake of their kinship. So they came to Ireland, carrying the body of their king with them. And seven battles were broken before the face of the dead king.²

11. It was Torna the poet, of the Ciarraige Luachra, who had fostered Niall. Now, when he heard the report that his foster-son had been slain, 'tis then his foster-brother Tuirn, son of Torna, said:

"When we used to go to the gathering with the son of Echu Mugmedon,
As yellow as the primrose was the hair upon the head of Cairenn's son."

(Cairenn the curly-black, daughter of Sachell Balb, of the Saxons, was the mother of Niall.)

Said his foster-mother:

"His white teeth, his red lips, . . . under anger,
His shape like a fiery blaze surmounting warlike Erin.
The hue of his cheeks at all times, even and symmetrical as they were,
Like the foxglove, like a calf's blood—a feast without a flaw! like the
top-branches of a forest in May.
Like the moon, like the sun, like a firebrand was the splendour of Niall,
Like a dragon-ship from the wave without a fault was Niall, the son of
Echu Mugmedon.
This is a yearnful music, the wail of every mouth in Kerry:
It brings grief upon us in our house for the death of Niall, grandson of
Muredach.
'Twas great delight, 't was great ease to be in the company of my dear
foster-son,³
When with the son of Echu—'t was no small thing!—we used to go to
the gathering."

¹ *trochlain*, a derivative of *trochal*, 'a sling,' gen. *cloch throchail*, 'a sling-stone,' RC. xii, p. 119, 6. Sic leg. Ir. Texte, iii, p. 125.

² A close parallel, as I have pointed out elsewhere, to the defeat of the seven kings before the dead body of the Cid:

"Y á siete reyes venció,
Despues de muerto, en batalla."

³ The last verse is supposed to be spoken by Torna himself.

12. They say, however, that grief for Niall carried off Torna.

By a man of Leinster,¹ then, that man was killed. Inde dicitur :

" Níall, Echu's son, great in fight—Erin and Alba are in affliction² :

He through whom a swift Saxon arrow was put by Echu, the son of glorious Enna."

That is the Death of Niall, son of Echu, and of Laidcenn, son of Baircheda, by the hand of Echu, son of Enna Censelach. Finit. Amen.

VI.

COLCU UA DUINECHDA'S SCÚAP CHRÁBAID, OR BESOM OF DEVOTION.

I see no reason to doubt the accuracy of tradition in assigning the following noble prayer, which is here first edited and translated in its entirety,³ to Colcu ua Duinechda, a celebrated scholar and divine, and lector at the monastic school of Clonmacnois, who died in A.D. 794. The language is unmistakeably Old-Irish, and may well be that of the latter half of the eighth century. The Four Masters, in their brief notice of Colcu's death,⁴ mention him as the author of the *Scúap Chrábaid*, and Colgan,⁵ after stating that he possessed a transcript of this work "ex codice Cluanensi⁶ et aliis vetustis membranis," gives the following short account of its contents which admirably describes our Prayer: "Est fasciculus ardentissimarum precum per modum quodammodo Litaniarum: opus plenum ardentissimâ devotione et elevatione mentis in Deum."

¹ Literally, "by Leinstermen." L. has "Laidcenn made this verse."

² *tráig*, 'ebb,' often used metaphorically like *tule* and *aithbe*: e.g., Temair in tráig, LB. 260^v 55; fúair tráig 7 tromdebaid, LL. 129^a 24.

³ The first half of it, down to § 27 of my edition, was published from the Yellow Book of Lecan with an English rendering by Dr. B. MacCarthy in the Transactions of the Royal Irish Academy, vol. xxvii, pp. 178-181. Neither text nor translation is free from mistakes.

⁴ See O'Donovan's edition, p. 396.

⁵ Acta Sanctorum, p. 379, note 9.

⁶ "This," says O'Donovan, l.c., note f, "is probably the manuscript called *Leabhar na hUladhrí*."

The Prayer has reached us, so far as I know, in five manuscript copies, the oldest of which is that of the Yellow Book of Lecan, pp. 326^b–327^b (L.). It is without a title or mention of the author's name. A second copy, by Michael O'Clery, is found in a paper manuscript in the Bibliothèque Royale, Brussels, marked 5100–4, pp. 9–12, with the title “Aurnaigthi Cholgan húi Duinecda .i. fer léighinn Cluana maic Nóis insin .i. Scuáp Crábaidh” (B¹).¹ A third copy, also in the handwriting of Michael O'Clery, is found in the Brussels MS. 4190–4200, fo. 212^b–215^a (B²). Here no title is given, but the Prayer is ascribed to Aírerán ind Eccna, a celebrated saint of the seventh century.² Another MS. of the same collection, marked 2324–40, contains on fo. 71^a a third copy by Michael O'Clery (B³). Lastly, we find in the *Lebor Brecc* (LB.), p. 74, a copy of the second half of the Prayer, from § 27 of my edition to the end, and in Rawlinson B. 512, fo. 41^b (R.), another from § 34 onward.

Of these manuscripts I have made B² the staple of my edition, adding the most important variants of L., R., and LB. I regret that I cannot also add those of the other two Brussels copies, which I have had no opportunity of collating.

The theological and religious value of this Prayer I must leave to others to determine. Like Fursa's Vision it seems to me to breathe that gentle, tender, and tolerant spirit of the early centuries of Irish Christianity the like of which the world has not seen again.

In claiming the authorship of the Prayer for Colcu, I cannot refrain from reprinting the following extract from a letter addressed to him by his pupil Alcuin, the famous Northumbrian scholar, who writes from the Court of Charlemagne:—³

“De cetero, pater sanctissime, sciat reverentia tua quod ego filius tuus et Joseph vernaculus tuus Deo miserante sani sumus: et tui amici toti qui apud nos sunt in prosperitate Deo serviunt. Sed nescio quid de nobis venturum sit. Aliquid enim dissentionis diabolico fomento inflammante nuper inter regem Carolum et regem Offam exortum est: ita ut utrinque navigatio interdicta negotiantibus cesset. Sunt qui dicunt nos pro pace esse in illas partes mittendos: sed obsecro ut vestris sacrosanctis orationibus

¹ See Stokes' edition of the Martyrology of Gorman, p. ix.

² On linguistic grounds alone this attribution to Aírerán of Clonard, who died in A.D. 661, must be regarded as erroneous.

³ Quoted by O'Donovan, l.c. The complete letter was first printed by Ussher in his *Sylloge*, No. xviii, and again by Colgan, l.c., at 20th February.

manentes vel euntes muniamur. Nescio quid peccavi quia tuae paternitatis dulcissimas litteras multo tempore non merui videre : tamen pernecessarias orationes sanctitatis tuae me quotidie sentire credo."

BRUSSELS MS. 419C-4200, fo. 212*b*.¹

1. Ateoch fritt,² a Íssu nōebh, do ceithre suiscēlaighthiudiu³ roscriobhsat do šoscēla,⁴ Matha, Marc,⁵ Lucas, Iohann.

2. Ateoch frit do ceit[h]re primhfāthi tarcechnatar⁶ th'ion-colluccadh, Daniēl 7 hEremias, Isaías 7 Ezechēl.

3. Ateoch frit *nói* n-grāidh⁷ na heccalsa talmanda ō šalmcētlaid co hepscopōti.

4. Ateoch frit ina huile tuicsi⁸ arrōetatar ina grādha sin ō thosach domain⁹ gusanú 7 arfāmfet ōndú co laithe an mesa.

5. *Ateoch frit* *nói* n-grāidh¹⁰ na heccailsi nemdha, angeli, archangelí, virtutes, potestates, principatus, dominationes, troni, hīruphin 7 saraphin.

6. *Ateoch frit* in dā hūasalat[h]air¹¹ dēcc rothiugraiset *tre* rúna spirtaldai.¹²

7. *Ateoch frit* na dā minfāit[h] dēcc dotarcechnatar.¹³

8. Ateoch frit in¹⁴ dā apstal dēcc rotlensat 7 rotcreitset 7 rotcarsat 7 dotrōeghsatar¹⁵ rē cāch.

9. *Ateoch frit*¹⁶ maccu in[na] fīrōghe¹⁷ etír fetarlaic 7 nuāfiadhnaisi, im Eōin maccān, do brondalta¹⁸ fadeissin.

10. *Ateoch frit* ina huile nabúgaire aithircecha¹⁹ im Pettur n-apstal.

11. *Ateoch frit* ina huile nōebhinghenu ōgha ind uile domain, im Maire ōghinghin,²⁰ do²¹ nāmhmāt[h]air fadeissin.

12. *Ateoch frit* ina huile fedba athairgecha im Maire Magdalén.

13. *Ateoch frit* inna huile lochta in chommāma²² dligthigh im Iob [fo. 213*a*] n-imnedach forstarda²³ fochaidhi ili.²⁴

¹ Title : Aírean ind ecena .cc. ² i. cadarguidim riot. ³ suiscelaige L.

⁴ comdheia add. L. ⁵ Máirec L. ⁶ rothirchansatar L. ⁷ grada L., leg. grád.

⁸ thuicsenchu L. ⁹ nuadfiadnaisi L. ¹⁰ grada L. ¹¹ na da uasalaithech L.

¹² rothaircnatar tresna ruinib spirdaldaib L. ¹³ rothiugraidsetar L. ¹⁴ na L.

¹⁵ rotcarsatar 7 rotailsetar 7 rotsechsetar 7 rotlensatar 7 roróegatar L.

¹⁶ th'uli add. L. ¹⁷ in domuin uile add. L. ¹⁸ im do bruindedalta L.

¹⁹ noebu aithrigechu L. ²⁰ óig L. ²¹ imot L.

²² chommama's L. ²³ forsa tarta L. ²⁴ om. L.

14. *Ateoch frit* huile martir ¹ an domain ² etir fetarlaic 7 nūfiadhnaisi ³ ō tossach ⁴ betha corrice hEle 7 Enoc fodēmlhat in martra ndēdenach ⁵ fri bruinne ⁶ brāt[h]a, im Stepan, im Ciprian, im Cornil, im Luraint, im Giurgi, im Germān.

15. *Ateoch frit* inna huile manchu ⁷ romiltighsetar aurat sechna ⁸ in domain huile im Eleam 7 ⁹ Elesium i fetarlaic, im Eōin, im Pōl, im Antōn in-nūafiadhnaisi.

16. *Ateoch frit* hule tuicsi ¹⁰ rechta acnidh, im Abēl, im Seth, im Nōe, im Abrām, im Iasāc, im Iacōb.

17. *Ateoch frit* huile tuiccsi ¹¹ rechta litre, im Moysi, im Esu, ¹² im Chalep, im Arōn, im Elizar, im Ianos.

18. *Ateoch frit* hule tucsi ¹³ rechta fātha, im Eleam 7 im Elesium, im Dauīd, im Solmain.

19. *Ateoch frit* huile tuiccsi ¹⁴ recta nūafiadhnaisi, im do nōebhapstalo 7 im do nōebhdisciplu fadēin ¹⁵ 7 im na huile dana dēodha ¹⁶ co deiredh an domhain.

20. *Ateoch frit* ina huile nōebhepscopa rofhothaighsetar ¹⁷ in cathraigh n-ecclastacdhā in Hierusalem, im Iacōb ¹⁸ do ¹⁹ nāmhbhrāt[h]air fadheissin.

21. *Ateoch frit* ina huile nōebhepscopa rofhothaighsetar ²⁰ in cathraigh n-ecclastacdhā i n-Alaxandir, im Maire suiscealight[h]idh. ²¹

22. *Ateoch frit* ina huile nōebho rofhothaighsetar ²² in cat[h]raigh n-ecclastacdhā hir-Rōimh, im Lin, im Cleit, ²³ im Clemint. ²⁴

23. [fo. 213b] *Ateoch frit* ina huile nōebhu ²⁵ rofhothaighsetar ²⁶ in cat[h]raigh n-ecclastacdhā i n-Antuaigh, im Pettar fadheissin. ²⁷

24. *Ateoch frit* ina huile nōebhnāeidhena ind uile domain. It ēside forodhmatar ²⁸ croich 7 cēsadh 7 martra ²⁹ orat, immon fichit cēd ³⁰ maccān rohortú la Hiruait[h] i mBeithil Iuda 7 ³¹ imin Ghiric ³² maccān.

25. *Ateoch frit* ina huile slūagu sen foirfe firian fororcensat a sentaid hi firinni ³³ imm Elezar ³⁴ hi fetarlaic 7 immon sruith senōir foirfe firian im Shemeōn hi tosach nūfiadhnaisi rotagabh for a

¹ noebmartire L. ² uile add. L. ³ in add. L. ⁴ ndeighenaig L.

⁵ in add. L. ⁶ noebmanchu L. ⁷ sechnon L. ⁸ im add. L.

⁹ thuicsenchu L. ¹⁰ Iesu L. ¹¹ thuicsinchu L. ¹² 7—fadēin om. L.

¹³ im na huile noeb L. ¹⁴ forothaighsetar L. ¹⁵ ngluinech add. L.

¹⁶ im do L. ¹⁷ forothaighsetar L. ¹⁸ suiscealage L. ¹⁹ Chleit L.

²⁰ Chlement L. ²¹ noebepscohu L. ²² n-apstal L. ²³ rodamatar croich.

²⁴ martra L. ²⁵ cethrachait ar cēt L. ²⁶ om. L. ²⁷ Chiric L.

²⁸ fororcansatar a sentataid 7a forpietaid 7a firinde L. ²⁹ Heligib L.

rigthibh¹ 7 uillibh ic báidhe immut, co n-erbairt frit : Nunc dimitte servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace. [Quia uiderunt oculi mei salutare tuum, quod parasti ante faciem omnium populorum lumen ad reuelationem gentium et gloriam plebis tue Israel—L.]

26. *Atcech frit* ina huile nōebhdisciplu forōeglantar² inna fessa spirtaltai etir fetarlaic 7 nvafiadhnaisi, im do³ dā discipul sechtmoghat fadeisin.

27. *Atcech frit* ina huile forcētlaidhe forbthi in domuin fororcansat⁴ in siāns spirtaltai im Pōl n-apstal, co numragba⁵ for do⁶ greis 7 dūin⁷ dom indeghail 7 dom snādhadh⁸ ar demnaibh cona n-uilibh aslaighibh 7 ar uilibh dōinibh⁹ in domuin, ar tholaibh 7 targabhālaibh, ar pect[h]aibh 7 immarbusaibh in bhet[h]a, ar gāibt[h]ibh ind alltair,¹⁰ ar thenidh ifirn 7 brātha 7 enechruce¹¹ fiadhl gnūis Dē ; et ar chomthetarrachtaibh demnae,¹² arnā cōemsat¹³ ní dím¹⁴ fri hudhacht¹⁵ ind alltair, ar gāibht[h]ibh [fo. 214a] in chenntair, do lāmaibh nāmāt acsidhe 7 nenhaicsidhe 7 inna n-uile dōine rofittir¹⁶ Dia co midūthrachtaibh dūin do deich n-ardaib in domuin ; co comscara¹⁷ Dia dinn a m-bruth¹⁸ 7 a m-barann¹⁹ 7 a cródhataid 7 a n-amainsi, co roadanna Dia cennsu 7 comhfail²⁰ 7 trōcaire 7 báidhe 7 dilget[h]che²¹ inna cridib 7 inna n-imrāitibh 7 ina menmannaibh 7 ina n-anmannaibh.

28. A Ísu nōebh, a chara cōemh, a rētlu matinda, a ghrián lán lait[h]idhe cumtacta ! A breō án na firíán 7-na firinne ! A topair bithnūe bithsuthain, a crídere²² ūasal²³ hūasalathrach, a menmarc fātha, a thōsigh²⁴ apstal 7 discipul in núfiadhnaisi ! A mheic inn Athar airchisectaigh cen máthair in-nimh, a mheic ina firōighi Ma[i]re ingene cen athair i talamh ! A breithimh brātha ! A fhír-brāthair cridhe ! Ar ēcnaire do conailbe 7 do trōcaire cluinte diūcaire in bhochtáin 7 in dedbléin deróil trúaigh si im airittin

¹ glunib add. L.

² foreg, e.g. lantar MS., foreog foglainsetar L., rofoglainsetar L.B.

³ i mon L. L.B. ⁴ forforcansatar L. ⁵ corumgaba-su L.B.

⁶ om. L., fort L.B.

⁷ 7 dethidin add. L. L.B.

⁸ imditen L., anacol L.B.

⁹ dulib L.

¹⁰ in chentair, pianaib in altair, do lamaib namut 7 cecka agesta L.

¹¹ i. confesio add. MS.

¹² choetet 7 tarrachtaib MS., chomthetarrachta ndemna L.

¹³ docoemsat L. ¹⁴ dún L. ¹⁵ hitacht L., titacht L.B. ¹⁶ romfúir L.

¹⁷ roscara L. ¹⁸ a mbrig add. L. ¹⁹ mbaraind L. L.B. ²⁰ comfáilte L.B.

²¹ dilgídetaid L. L.B. ²² chridserc L.B. L. ²³ om. L. L.B. ²⁴ maigistir L.

na hudhparta so dar cend na huile eccalsa in domuin 7 dar ar¹ cend fadéin.

29. Ar écnaire ind Athar airchisectaigh ó tornath² cucainn hi talamh, ar écnaire do dhēachta rourlaidhagestar dond Athair³ im airtin do dhōennachta, ar écnaire inna colla nōebhgloine do forcaslais⁴ a crislach ina hōghi Maire ingine, ar écnaire in Spirtu sechtelbaigh rolāthrastair⁵ in colaínd sin hi comhæntaidh⁶ frit fadéin 7 frit Athair.

30. Ar écnaire in chrislaigh nóibh ó rochinis-[s]i⁷ 7 ó roghabhais in cholaínd sin.⁸ Ar écnaire ind luirec nóibh 7 in genelaig⁹ nóibh ó rochinis⁹ [fo. 214b], ó¹⁰ cholaínd Ádaim co colaínd Maire. Ar écnaire in t-[s]echta doarcēt¹¹ dīt .i.¹² do ghein, do bhat[h]ais, do croc[h]adh, do adhnacul, do esēрге, do fresgabail, do thóiniud¹³ do brāth. Ar écnaire do¹⁴ chrainn nóibh frisrocrocht[h]a¹⁵ do táibh. Ar écnaire ina fola fūncare¹⁶ doescmart¹⁷ erond isin croich¹⁸ sin. Ar écnaire inna¹⁹ screptra imm imt[h]ecor do soscēlai.²⁰

31. Ar écnaire inna hule firinne imm imthecor do dērcē²¹ as cend 7 as clēthe inna huile timna, a n-atberar: “Caritas *super-exaltat omnia*.” Ar écnaire do chuirp 7 t’folā²² adopartar for cech altoir nóibh fo uilibh eccalsaibh²³ in bhetha.²⁴ Ar écnaire do dilgideche²⁵ 7 do eslabhra et do dērcē 7 do trōcaire fadéin as lethi *cech mūin*.

32. Éirn 7 tabhair 7 tidhnaic dilgadh 7 diligend mo phecthadh sechmatadh²⁶ ó thosach m’aimsire co se²⁷ iar m-brēithir *Dauīd*

¹ tarmo L. LB.

² tanacais L., ratfoided LB.

³ roirlaithrestar in tathair L., roherkūthred ón athair sin LB.

⁴ o tanacais L., rogabais chucut LB.

⁵ rochomlathrestar L.,

roerlaithrestar LB.

⁶ i n-aentaí L.

⁷ o rogenis LB.

⁸ o raairitis in

colaínd sin cen dith n-oige L.

⁹ o rogenis LB.,

orchomthois in colaínd sin L.

¹⁰ otha LB.

¹¹ dorairngert L.,

rothairngired LB.

¹² do compert add. L.

¹³ tuiniudh MS., tháiniud L., thidecht LB.

¹⁴ in L. LB.

¹⁵ frisrorigthea L. LB.

¹⁶ fírchaire L., fialchare LB.

¹⁷ doresmart L.,

rohesreded LB.

¹⁸ chrund L.

¹⁹ na n-uile L., ind uli LB.

²⁰ inimmeur do scela L.,

immedeaidh LB.

²¹ inimthechur t’esergi. ar ecnaire do derce is cend etc. L., immedeaidh do derci LB.

²² fadeisin add. L.

²³ forsna hulib altorib noebaib fileat i n-eclaisib cristaigib L.

²⁴ ar ecnaire do rigflatha cona ulib fochraicib 7 ligbuadaib 7 ceolaib add. L.

²⁵ dilgidetad 7 do connailbe L.

²⁶ mo pecad secmodatan (*sic*) L., om pecdaib sechmodachaib LB.

²⁷ mo bethad cusanu L.

asbert:¹ "Beati quorum remisse *sunt* iniquitates 7 quorum tecta *sunt* peccata."

33. Eirn et tabair 7 tioldhnaic damh do nōebhrath 7 do nōebhspruit dom imdeghail 7 dom imditten (*sic*) ar phect[h]aibh frecnaircibh 7 sechmataibh 7 todochaidhibh 7 do andudh² innum *cecha* firinne 7 dom astudh i firglaine 7 hi firinne³ co forcend 7 co deiredh mo *sāguil*, conamtairille hi firglaine 7 hi firinne do ainglibh 7 do árchainglibh hi frecnarcus inna nōemhtrínōide.⁴ Ar nuntá nī manomthí⁵ iar n-indsci Pōil⁶ nodráidhe: "Quis me liberabit de⁷ corpore mortis *huius* peccati [fo. 215a] nisi gratia tua,⁸ Iesu Christe, *qui* regnas in *sæcula sæculorum*." Amen. Credo et *pater*.

34. A slāineidh in chiniudha dōenda. A fhírliaigh *cecha* tedhma. A crithairchisid 7 a cobart[h]anaich⁹ *cecha* trōighe. A topar¹⁰ na sírghloine 7 ind [f]írecna.¹¹ A tidhnaict[h]idh¹² *cecha* deghmāine.¹³ Ar ind athair nembda et ar in spirut nōebh 7 ar do dēacht¹⁴ fodēin, ar do mórtrōcaire, ar do mór báidhe frisín ciniudh ndōenda ó thosach domhain coa dheiredh,¹⁵ ar do toidhecht¹⁶ do nembdaibh co hinisiul i n-deilbh do moghad dia cobair 7 dia tesarccain ar ticcernus diabail, ar do coimpert¹⁷ i mbroinn Muire óighi, ar in doéndacht¹⁸ rochinnis¹⁹ i n-ōentaídh persainne frisín²⁰ diadhacht et ar in máthair²¹ mbáidh ór airēmhaís,²² ar do gheinemhain uaithe²³ cen erslocadh²⁴ inne, ar in tairbert 7 ar in tioldnacal toltanach tuccais fort fēin fri croich 7 césadh ar son an chinedha dōenna, ar do trōcaire ndoaisneithe²⁵ fri síl n-Ādaim, ar in fūaslacadh tucais ar fhírēnaibh na cōic n-aímser a mūich 7 a dorchataidh ísín, ar th' eisēirge ó mharbhaibh iar trēidhenus, ar do [fh]rescabbhāil for nemh hi fiadhnaisi t'apstal 7 do dheiscipal, ar inn ōebhinnis 7 ar ind airechus ndermair i feidlighe

¹ oraide L., co n-epert LB. ² adannud L. ³ isin fírinde sin L.

⁴ 7 conamfarcha iar forcend mo *sāguil* in-nim i n-sentaídh uasalaithech 7 fíide, i n-ōentaídh apstal 7 deiscipal, i n-ōentaídh aingel 7 archaingel is a n-ōentaídh domisce do cech oentaídh .i. i n-ōentaídh na nobhthrinóite uaisle Athar 7 Maic 7 Spíra Nōib. L.

⁵ manimtha L. ⁶ apstail add. L. ⁷ a L. ⁸ domine add. L.

⁹ cobarthanaigh R. ¹⁰ thobair R. ¹¹ ind írecna R. ¹² tidhnaicid R.

¹³ maine R. ¹⁴ diadhacht R. ¹⁵ co dered R. ¹⁶ thethacht R.

¹⁷ choimpert R. ¹⁸ doenacht R. ¹⁹ rochinis R. ²⁰ frit R.

²¹ in athair R. ²² oroirimis R. ²³ uaidhi R. ²⁴ erslocadh MS.

²⁵ trōcaire dōaisneithe R.

tria bithu sīr for deis Dé athar in-nimh, ar do thoidhecht¹ do fhugull² brátha do thóchuireadh na fireón³ hi síraitreibh in bheithad suthain 7 do ionnarba na bpect[h]ach hi toirsi 7 hi todernamhaibh ifrind.

35. Tídhnaic dond fholluspeacthach trōgh sa rath congaine craidhe [fo. 215b] et aithricche díchræ⁴ co rocier⁵ co serbh *cech* sār, *cech* dímiccín, *cech* tocradh tucús for rīgh nimhe 7 talman 7 *cech* malairt tucús form fēin cusaníu⁶ i nguth, i ngnímh, i n-imrádhadh.

36. Tucc dam áintighi iar cræs, genus iar n-étradh, condercli iar saint, cennsa iar *feirg*, subha spirutalta⁷ iar toirsi collaidhe, reithinc[h]e iar snímhche, tōe iar n-erlabhra. Todháil dawo t'uamhan 7 do seirc im cridhe 7 im innithimh, co rodímicniger⁸ *cech* n-airfítiudh coldaidhe 7 gach nglōir n-éttarbhaigh in bheitha⁹ frecnairc, co rosanntagher¹⁰ go dūthrachtach t'imrádhadh-sa 7 th'atach¹¹ 7 do mholadh tria bithu, co roairiltnigher¹² sosadh cumhsantach *etir* na fedbhaibh irisechaibh¹³ ind iéntaidh na heccailsi nemhda hi frecnarcus na Trinōite in sæcula sæculorum. Amen.

37. Impídhe Muire 7 Eōin maccāin 7 Eōin baptaist co n-uilibh nōemhaibh an domhain for thopar na fírgloine¹⁴ 7 na firendga, for Ísu Críst mac na hŌighi, co tī rath 7 condercli in Spirtu Naoimh do lōghadh dúinn¹⁵ ar n-uile pecadh sechmadachta¹⁶ 7 d'ar ndítin ar pheact[h]aibh todhochadaibh do traothad ar ttol collnaidhe, do cosc ar n-iomráitedh n-anaire[h]es, do adhannadh¹⁷ grádha 7 seirce in Dúilemhain inar ccrídhíbh,¹⁸ corob hē scrútus¹⁹ 7 imráidhes 7 sanntaighes²⁰ ar menma tria bithu sīr, co nā togæthar²¹ ar ruisce trē tairmdercaibh dimainibh 7 tria sochraídhocht n-éttort[h]ich²² na rēt n-ere[r]adach, nā rosōebht[h]ar ar n-ēistecht tria ceōlaibh éttarbhaic[h]aibh nō tria aslach n-ere[h]oitech deamhna [fo. 216a] nō drochdāine, nā robrēccthar ar ccéttfaidh²³ blasac[h]ta tria aireraibh 7 ilblasaibh, co rosāera²⁴ ar ttengt[h]a ar ēccnach, ar iomchāinedh, ar erlabhra n-anairchis, nā rocrenam an fhírsoillsi 7 ind fírsoc[h]raídhocht in bethad suthain ar fantais togháithigh²⁵ in

¹ thetheacht R.² fuideall R.³ inna firén R. ⁴ ndichra R.⁵ rocfur R.⁶ cusinniu R.⁷ spiralta R.⁸ rodimmígniur R.⁹ bethad R.¹⁰ rohanntadar R.¹¹ t'atach R.¹² airillnigher R.¹³ iresachaibh R.¹⁴ thopur ana fírglaire R.¹⁵ du logad dun R.¹⁶ sechmatad R.¹⁷ adannud R.¹⁸ crídeb (*sic*) R.¹⁹ scrutas R.²⁰ sanntaiges R.²¹ rotogethedar R.²² sochraídhocht n-édtóirthe R.²³ robréctar ar cetfaide R.²⁴ rosoera R.²⁵ fantais togethaig R.

bhethad¹ frecnairc, nā rotrēiccem commām 7 inboth¹ nemhēilnidhe ar cēle,² ar n-irnastadha sochenēlaigh .i. Iósa Críst mac rígh nimhe 7 talman, ar commām n-ēlnidhe a moghadh, corob tempal coiseretha³ don Spírut Nāmh ar ecorp 7 ar n-anim,⁴ co rocomhitchem⁵ ind ūan n-endac, co rochanam an cantaic⁶ nāt canat⁷ acht ōigh, co roairiltnigem⁸ corōin na glóire suthaine i n-éntaidh⁹ muintire nimhe hī frecnarcus na Trínōiti in sæcula sæculorum.¹⁰ Amen.

TRANSLATION.

1. O holy Jesu, to intercede with Thee I beseech Thy four evangelists who wrote Thy gospels, Matthew, Mark, Luke, John.

2. I beseech Thy four greater prophets who prophesied Thy incarnation, Daniel and Jeremiah, Isaiah and Ezekiel.

3. I beseech the nine orders of the Church on earth, from psalm-singer to bishophood.

4. I beseech all the elect that have received those orders from the beginning of the world unto this day, and that shall receive them from this day unto the day of judgment.

5. I beseech the nine orders of the heavenly Church, angels, archangels, virtues, powers, principdoms, dominations, thrones, Cherubim and Seraphim.

6. I beseech the twelve patriarchs who prefigured Thee through spiritual mysteries.

7. I beseech the twelve lesser prophets who prophesied of Thee.

8. I beseech the twelve apostles who followed Thee, and believed Thee, and loved Thee, and chose Thee before all.

9. I beseech the sons of true virginity, both of the Old Testament and of the New, together with the youth John, the foster-son of Thine own bosom.

10. I beseech all the penitent holy shepherds, together with the apostle Peter.

11. I beseech all the holy virgins of the whole world, together with the Virgin Mary, Thine own holy mother.

12. I beseech all the penitent widows, together with Mary Magdalen.

¹ inbot R.² chele MS., cele R.³ tempal coisecartha R.⁴ anmain R.⁵ rocomitchem R.⁶ chantaic MS., canntaic R.⁷ nád canat R.⁸ roairiltnigem R.⁹ oenthaid R.¹⁰ sæcula sæculorum MS., an secula seculorum R.

13. I beseech all the people of lawful wedlock, together with Job, the man of tribulation, on whom were laid many sufferings.

14. I beseech every martyr of the world, both of the Old Testament and of the New, from the beginning of the world unto Eli and Enoch, who shall suffer the last martyrdom at the brink of Doom, together with Stephen, with Cyprian, with Cornelius, with Laurentius, with George, with Germanus.

15. I beseech all the monks that did battle for Thee throughout the whole world, together with Elijah and Elisha in the Old Testament, with John, with Paul, with Antony in the New.

16. I beseech all the elect of the natural law, together with Abel, with Seth, with Noah, with Abraham, with Isaac, with Jacob.

17. I beseech all the elect of the written law, together with Moses, with Joshua, with Caleb, with Aaron, with Eleazar, with Jonah.

18. I beseech all the elect of the law of the prophets, together with Elijah and Elisha, with David, with Solomon.

19. I beseech all the elect of the law of the New Testament, together with Thine own holy apostles and with Thy holy disciples, and with all the godly gifts, to the end of the world.

20. I beseech all the holy bishops that founded the city of the Church in Jerusalem, together with James,¹ Thine own holy brother.

21. I beseech all the holy bishops that founded the city of the Church in Alexandria, together with Mark the evangelist.

22. I beseech all the saints that founded the city of the Church in Rome, together with Linus, with Cletus, with Clement.

23. I beseech all the saints that founded the city of the Church in Antioch, together with Peter himself.²

24. I beseech all the holy infants of the whole world, those who for Thy sake suffered torture and passion and martyrdom, together with the two thousand children that were slain by Herod in Bethlehem of Judah, and with the child Quiricus.

25. I beseech all the hosts of the perfect, righteous elders that ended their old age in righteousness, together with Eleazar in the Old Testament and with Simeon, the venerable elder, perfect, righteous, in the beginning of the New, who took Thee in his arms³

¹ L. adds : the kneed.

² L. has : with the Apostle Peter.

³ L. adds : and knees.

and elbows, caressing Thee and saying to Thee : "Nunc dimitte servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace," etc.

26. I beseech all the holy disciples that learnt the spiritual knowledge, both of the Old Testament and of the New, together with Thine own seventy-two disciples.

27. I beseech all the perfect teachers of the world that taught the spiritual sense, together with the apostle Paul, that Thou take me on Thy safe keeping and protection, to shelter me and to save me from demons with all their lures, and from all men¹ of the world, from the lusts and transgressions, from the sins and vices of the world, from the dangers of the other world,² from the fire of Hell and of judgment and of shame before the face of God, and from the clutches of demons, lest they do aught to me at entering the other world ; from the perils of this world, from the hands of enemies visible and invisible, and of all men whom God knows to have evil desires against us from the ten quarters of the world ; that God may keep apart from us their wrath and their anger and their fierceness and their cunning, that God may kindle gentleness and kindness³ and pity and fondness and forgiveness in their hearts and in their thoughts and in their minds and in their souls.

28. O holy Jesu, O dear friend, O morning star, O full canopied sun of day, O splendid flame of the righteous and of righteousness, O ever-new, everlasting well, O noble heart's love of the patriarchs, O desire of the prophets, O chief of the apostles and disciples in the New Testament, O son of the merciful Father without mother in Heaven, O son of the true Virgin Mary without father on earth, O judge of Doom, O true heart's brother ! For the sake of Thy loving-kindness and Thy mercy, hear the cry of this poor creature and of this miserable pitiful wretch for the acceptance of this offering for the whole church of the world and for our own selves.

29. For the sake of the merciful Father, from whom Thou wast sent down to us on earth. For the sake of Thy divinity, which was obedient to the Father in assuming Thy humanity, for the sake

¹ L. has : all creatures.

² L. has : from the dangers of this world and from the torments of the next, from the hands of enemies and all that is dreadful.

Comfáilt, lit 'welcome' or 'joy.'

of the holy pure flesh with which Thou didst clothe Thyself in the womb of the Virgin Mary, for the sake of the sevenfold Spirit who bestowed that flesh in unity with Thee Thyself and with Thy Father.

30. For the sake of the holy womb from which Thou didst spring and from which Thou didst take that flesh. For the sake of the holy stem and pedigree from which Thou didst spring, from the flesh of Adam to the flesh of Mary. For the sake of the seven things that were prophesied of Thee, even¹ Thy birth, Thy baptism, Thy crucifixion, Thy burial, Thy resurrection, Thine ascension, Thy return to Judgment. For the sake of Thy holy tree on which Thy side was crucified.² For the sake of the generous blood that was shed for us on that cross. For the sake of the Scripture with the setting forth of Thy gospel.

31. For the sake of the whole righteousness with the setting forth of Thy charity, which is the head and roof-tree of all commandments, as is said: "*Caritas superexaltat omnia.*" For the sake of Thy body and Thy blood that are offered on every holy altar throughout all the churches of the world.³ For the sake of Thy forgiveness and Thy bounty and Thy charity and Thy mercy that is wider than any wealth.

32. Grant and give and bestow remission and extinction of my past sins from the beginning of my lifetime until now, according to the word of David, who said: "*Beati quorum remissæ sunt iniquitates et quorum tecta sunt peccata*" (Ps. xxxii, 1).

33. Grant and give and bestow on me Thy holy grace and Thy holy Spirit to protect me and shelter me from sins present and past and future, and to kindle in me every righteousness, and to sustain me in true purity and in righteousness to the close and end of my life, so that I may meet in true purity and in righteousness with angels and archangels in the presence of the Holy Trinity. For it is not for me unless it come according to the word of Paul, who said: "*Quis me liberabit de corpore mortis huius peccati, nisi gratia tua, Iesu Christe, qui regnas in sæcula sæculorum*" (Rom. vii, 24). Amen. Credo et Pater.

34. O saviour of mankind, O true physician of every disease,

¹ L. adds: Thy conception.

² L. stretched.

³ Here L. adds: For the sake of Thy Kingdom with all its rewards and glories and harmonies.

O heart's pitier¹ and O helper in every misery, O well of true purity and of true wisdom, O giver of every good. For the sake of the heavenly Father and of the Holy Spirit and of Thine own divinity, for Thy great mercy, for Thy great loving-kindness towards mankind from the beginning of the world to its end, for Thy having come from Heaven lowly in the shape of Thy servants to help them and to save them from the lordship of the Devil, for Thy conception in the womb of the Virgin Mary, for the humanity which Thou didst assume² in unity of person with Thy divinity, and for the loving mother from whom Thou didst receive it, for Thy birth from her without opening of the womb, for the voluntary gift and present which for the sake of mankind, upon the cross and passion, Thou didst lay on Thyself, for Thy unspeakable mercy towards the seed of Adam, for the deliverance which Thou broughtest to the righteous of the five ages out of the smoke and darkness of Hell, for Thy resurrection from the dead after three days, for Thine ascension into Heaven in the presence of Thine apostles and Thy disciples, for the bliss and princely estate in which Thou remainest for ever and ever at the right hand of God the Father in Heaven, for Thy coming to the judgment of Doom, to invite the righteous into the everlasting abode of eternal life, and to cast out the sinners into the misery and into the torments of Hell.

35. Grant to this sinful wretch the grace of a contrite heart and earnest repentance, that I may weep bitterly for every outrage, every contempt, every insult that I have done to the King of Heaven and earth, and for every injury that I have done to myself until to-day, in speech, in deed, in thought.

36. Give me abstinence after gluttony, chastity after lust, forbearance after desire, gentleness after anger, spiritual joy after the weariness of the flesh,³ blitheness after sorrow, silence after speech. Distribute also Thy fear and Thy love in my heart and in my mind, that I may despise every fleshly delight and every unprofitable vainglory of this present life, that I may eagerly yearn for thinking on Thee and praying to Thee and praising Thee for ever, that I may merit a peaceful abode among

¹ *Crith-airchisid*, according to Strachan = *crid-airchisid*, Germ. *Herzerbarmer*. Cf. *crid-chuma*, *crid-šerc*.

² Literally '(in) which Thou didst spring' (*rochínis*).

³ Literally 'after fleshly sadness.'

the believing widows in the unity of the heavenly Church in the presence of the Trinity, in *sæcula sæculorum*. Amen.

37. The intercession of Mary and the youth John and John the Baptist, together with all the saints of the world, with the well of true purity and true innocence, with Jesu Christ, son of the Virgin, that the grace and indulgence of the Holy Ghost may come to forgive us all our past sins and to protect us against future sins, to overthrow our fleshly desires, to check our unseemly thoughts, to kindle in our hearts love and affection of the Creator, that our mind may for ever search for Him and meditate on Him and desire Him, that our eyes may not be beguiled through idle sights and through the barren fairness of transient things, that our hearing may not be misled through unprofitable music, or through the harmful allurements of demons or evil men, that our sense of taste may not be deceived by delicacies and dainties, that He may save our tongues from blasphemy, from lamentation, from unseemly speech, that we may not sell the true light and the true fairness of everlasting life for the deceptive fantasy of this life, that we may not abandon our unpolluted wedlock and bridal with our mate, our noble bridegroom Jesu Christ, son of the King of Heaven and earth, for the polluted wedlock with His creature,¹ that our body and soul may be a consecrated temple for the Holy Spirit, that we may worship the innocent Lamb, that we may sing the song which only virgins sing, that we may merit the crown of everlasting glory in the unity of the people of Heaven in the presence of the Trinity, in *sæcula sæculorum*. Amen.

¹ Literally 'slave.'

NOTES ON COLOUR AND IMAGERY IN SPENSER.

By OLIVER ELTON.

BEFORE Blake and Keats, a sense for the stranger modulations of colour is uncommon in the English poets.

“Through their paly flames
Each battle sees the other’s umber’d face.”

That night-watch in Shakspeare, which carries us at once to Rembrandt’s vast picture, is an exceptional vision, like the “Dusk faces with white silken turbants wreathed” which assembled before the fancy of Milton. Spenser, like both his great successors and all good poets, cared more for sound, the medium of poetry, than for colour, which it can only mention. His hues are often bright and violent, and are often drawn from luxury or the crafts; he likes gold and ermine (*F.Q.* iii, 1, 59), silver and satin and purple (iv, 11, 11; v, 5, 2). He pays honour to the standard face of rose and lily, like the neo-Latin and Italian poets; and once he uses and betters an old likeness when he compares the blood rising in the cheeks to fair vermilion overlaying ivory (ii, 9, 41).

But Spenser is eminently sensitive to varied and mysterious degrees of light and darkness. Void blackness he does not know, yet he ranges from all but unaltered night—“a little glooming light, much like a shade” (i, 1, 14)—through the twilight of morning and evening, or starlight mirrored in water, or sunlight glancing off it, up to daybreak or fullest noon. Most of these indications are embodied in his formal similes and come in the *Faerie Queene*. In clear and full light, though he often describes it vaguely, he is not at home like Dante throughout the *Paradise*. The sun he uses mainly for ceremonial commonplace, comparing to its blaze the aspect of Artegall, Lord Grey, unhelming, or Britomart in the act of blushing. Spenser’s happier element is sudden vibrating light, sometimes curious or ominous. A different blush of Britomart is said to “flash through her face” like “a *flake* of lightning through bright heaven fulmined” (iii, 2, 5); and in another passage (vi, 7, 7) a knight who misses his thrust at the tilt and is carried past his

adversary is compared to the "heavenly spark" or meteor that flits over the sky. The only true point of comparison in this fantastic image is the sudden motion; but we are forced to think, first of all, of the flash coming between two periods of darkness, and that does not touch the comparison at all. There is reparation in the famed passage (iv, 1, 13) where the golden hair winding round Britomart is illustrated by the auroral streamers, by which the sky

"Is creasted all with lines of fire light,
That it prodigious seemes in common people's sight."

Here surely is a lawful and splendid use of the superfluous in simile. The imagination is satisfied *first* by the visual likeness of the bright scattered hair to the crossing streaks of light. Then it rides away safely on the unavoidable associations of a meteor with a note of prodigy or doubtful omen. There is nothing ill-omened about Britomart. But that does not matter, the imagination has been satisfied first.

Spenser sees many things *sub luce maligna*, in a chary half-light; and his images of this kind are his own, they are very seldom taken from the classics or from Ariosto or Tasso. The cave of Mammon (ii, 7, 29) is lighted with a "faint shadow of uncertain light," or *reflet*, like that cast by a fading lamp or the moon in cloud. And as the moon, on a foggy night, may still be seen to be herself, so may the face of Radigund the Amazon, deformed as it is with the toil and sweat of battle (v, 5, 12). The colour of a gentler heroine, Pastorella (vi, 11, 3), who has fallen in evil hands, is like that of the morning still swathed in mist. Acrasia (ii, 12, 78) is graced, after a manner utterly alien to her allegorical significance, with images of purity and quiet, for her glance is

"like starry light,
Which, sparckling on the silent waves, does seeme more bright."

The poet's favoured atmosphere, in his own words, is

"a continual candle-light which dealt
A doubtful sense of things not so much seen as felt."

Spenser freely uses all the decorations of Italian heroic verse, including the deliberate simile. There are more than 150 such similes in the *Faerie Queene*. What he borrowed, adapted, or serenely translated from *Orlando Furioso* and *Gerusalemme Liberata*, the dredging of Upton and other editors of the last century may

help to show. It is not much out of the whole mass of Spenser's imagery, and his use of it only shows how long the mediæval notion lasted that all matter of the imagination was owned in common. But he learnt from Ariosto and Tasso, what he could not learn from the ancient hexameter epics, how to fill the spaces of a stanza, which are already ruled and distributed more or less clearly by the metre. Spenser's verse, a more involved one than the *ottava rima*, has its natural rise and its pause in the middle, and the crash or climax comes either in the alexandrine or just before. In making a set comparison, he either allots a whole verse to it, or poises the opening quatrain or six lines, which contain the image, against the remainder, which contain the thing compared. The Italians oftener give their entire stanza, which is one line shorter than Spenser's, to the image. Here are two typical arrangements of the same figure. The possible original from *Ger. Lib.* iii, 4, may be given first. Even as the Christian army beholds Jerusalem:

“ Così di naviganti audace stuolo
Che mova a ricercar estranio lido,
E in mar dubbioso e sotto ignoto polo
Provi l'onde fallaci e'l vento infido :
S'alfin discopre il desiato suolo,
Il saluta da lunge in lieto grido
E l'uno al altro il mostra ; e intanto obblia
La noia e'l mal della passata via.”

F.Q. i, 3, 31 :

“ Much like, as when the beaten marinere,
That long hath wandred in the Ocean wide,
Ofte soust in swelling Tethys saltish teare,
And long time having tand his tawney hide
With blustering breath of heaven that none can bide,
And scorching flames of fierce Orions hound ;
Soone as the port from far he has espide,
His chearfull whistle merily doth sound,
And Nereus crowns with cups : his mates him pledg around :
Such joy made Una”

All the life of this image is in the latter lines ; but for distinctness it cannot be quoted beside Tasso, who sees the men on deck pointing out the holy city to one another. Yet it disposes the matter in the same way, through a complete verse. But in *F.Q.* ii, 11, 44, the simile is panelled in the last four lines :

“ But when as Calidore was comen in,
 And gan aloud for Pastorell to call,
 Knowing his voice, although not heard long sin,
 She sudden was revived therewithall,
 And wondrous joy felt in her spirits thrall :
 Like him that being long in tempest tost
 Looking each hour into deathes mouth to fall,
 At length espyes at hand the happie cost,
 On which he safety hopes that earst feard to be lost.”

Spenser cares to put into these delicate inlaid designs the feeling and humanity that are often denied to his phantom knights and abstract women. We can regard his similes as they stand, to learn some of the finer workings of his fancy, and some of the facts of his experience. There is no need to ask what he borrows, it is enough to see what he writes.

One class of these comparisons may show, if it need be shown, that the supposed poet of dreams and languors was filled with images of energy and sinister combat; he had seen an Irish war and perhaps helped to draft death-warrants. Rain and wind, fire and deluge, sometimes (iii, 4, 13) express a tempest of grief or vengeance, but more naturally the rage of onset. Pyrochles (ii, 8, 48), windily wasting his blows, checks the cloud of Arthur's anger which falls on him when his own is spent. Guyon (ii, 11, 19) routs the temptations as the “wroth western wind” strips the withered leaves from the stock. Scudamour (iv, 1, 45) keeps in his wrath like an overblown cloud that cannot fall in rain but still darkens the sky. The explosion of hindered fire or water is often likened to the burst of delayed fury. Arthur (ii, 11, 32) breaks out against the hags of Maleger “with furious unrest,” like a fire long kept in a hollow cave. Calidore's violence is released like a millstream (vi, 1, 21).

Vehement or tender images are drawn from the sea, from great ships, and from the home-coming of the sailor. The poem itself (vi, 12, 1) is like a ship that still keeps for home while wandering amidst “counter wind and tide.” For an Englishman who wrote when he did, Spenser is strangely impressed with the hostility of the sea, and its ghastliness, and the remarkable bravery of seafaring. In *Colin Clout* he commends those who hate their lives and wish for a sight of death to take a voyage; and admires the “huge great vessel,” a hardy monster, that had brought him over the Irish Sea. Ships are usually named only to illustrate a combat or disaster, like creatures that shatter on one another

or on the elements. They are all but alive, and add something of animal and deadly volition to their mere destructive bulk. The warrior fighting against odds is a vessel flung between contrary billows (ii, 2, 24; iv, 1, 42). Another is a dismasted ship veering before the storm, and glad of the aid of a fisher-boat (vi, 4, 1). The Red Cross knight combats for a whole canto with one of the dullest dragons of romance; but in one overpoweringly close similitude the creature's "flaggy wings" are compared to bellying sails, and "the pens that did his pinions bind" to the "mainyards with flying canvas" (i, 11, 10).

The great poem is a series of duels between good and evil champions. Hence the free and natural use of similes drawn from animals fighting, some nobler, some baser, but all bent on mutual annihilation. Beasts, like men, have their natural ranks; and Spenser, that inveterate and simple-minded champion of the social hierarchy, uses such distinctions to the full. The eagle must conquer the kite, the lion the wolf, the mastiff the cur, the nobler the baser, the gentleman the churl, the Protestant the Papist, and Lord Grey Desmond. Any temporary reversal of this order is unnatural and must be corrected by force. But the animal similes in the *Faerie Queene* outnumber all other similes taken together and range extremely wide. One of the most triumphant is to be read in i, 11, 34, where the Red Cross knight rises from the well of life as the fabled eagle comes "fresh out of the ocean wave" with new pinions,

" And marveiles at himself still as he flies."

There are about a dozen comparisons from hawking. The falcon is a noble knight on the right side; the goshawk varies; the kite or puttock is a carrion-feeder, and a low or predatory person. The heron is a victim of the falcon, but still is a noble enemy, wary to avoid the souse, and sometimes able to impale the pursuer with a wicked back-stroke (vi, 7, 9: cf. iv, 3, 19; ii, 11, 43). The image of a bird is often used contemptuously. Braggartio crawls out into the presence of Belphebe like a "fearful fowl" that has fled from a hawk into a cave (ii, 3, 36). Florimell runs from Arthur like a dove from a tassel-gentle (iii, 4, 49), (unlike Juliet, who wished to lure her tassel-gentle back again), and is afraid of Proteus, her rescuer, even as a partridge who has escaped the hawk fears the spaniels. There is mythical natural

history in redundance, including tales of the unicorn (ii, 5, 10), and he weeping crocodile (i, 5, 18), whom Spenser takes so solemnly as to make us wonder about the quality of the lost "nine comedies."

The bears, bulls, lions, wolves, and goats, in these similes are often literary and conventional. Half classical, half homely, are the references to the steer, brushing away the gadflies, or staring at the intruder in the herd, or held down by the yokel in the shambles; or in the field (iii, 4, 17), where he stands dight for sacrifice and garlanded, and then falls under the stroke. "So fell proud Marinell"; but nothing is similar in the two falls except that Marinell fell and also the bull. The imagination, once more, has nothing on which to stay itself before it passes on to the differences.

The dog is occasionally a noble creature, but is usually a cur, or item of the rabble, worrying his betters, or gnawing in aimless rage the stone cast after him. The last image is used in contumely for Spenser's most grovelling personage, the hag Slander, who goes on reviling in solitude from pure force of virulent habit (iv, 8, 36). Atin gnashes at Guyon like a shepherd's cur (ii, 6, 39), and another mean beast of the same kind attacks the Squire in vi, 5, 19, trusting to his stronger companions to guard him. Of other kinds of figure drawn from the animal world, some few are striking. There is something wholly unconventional in a prince sailing over seas to another kingdom being compared to the "fell swift otter" (iii, 3, 33) who swims across the water. And no book-image interposes between the poet and his own remembrance, when Guyon and Arthur (ii, 9, 16) rout their enemies as the North wind blows away the gnats in the bog of Allan, as

"Their murmuring small trompetts sownden wide,
Whiles in the air their clustring army flies,
That as a cloud doth seeme to dim the skies."

Flowers, which are strewn freely enough in *Prothalamion* and the *Calendar*, Spenser does not look at intently, but seems to choose for the sound of their names. The withering of blossoms under heat, and their revival under rain, is a figure useful enough in a poem full of imprisoned and rescued damsels. There are a few images of grace and beauty like that famous one which Marlowe (in *Tamburlaine*, l. 4096) may have taken (almost verbally) from the unpublished *Faerie Queene* (i, 7, 32), and which he uses to prouder purpose. The crest of Arthur's helmet is

"Take to an almond tree ymounted high
 On top of green Selinis all alone
 With blossoms brave bedecked daintily,
 Whose tender locks do tremble everyone
 At everie little breath that under heaven is blowne."

Tamburlaine, as "emperor of the threefold world," will wear a similar plume. And the virgins at the bridal of Una (i, 12, 6) dance forth as fresh as morning flowers which are not yet dry of the dew.

Such are a few significant instances from the scores of figures drawn by Spenser from the world below man. Very few, on the other hand, come from human life, and not many from literature or mythology. Britomart, finding Artegall captive to an Amazon, and failing to recognize him in his servile and womanish dress, is likened to Penelope (v, 7, 39), who knew not the "favour's likeness" of Ulysses when she saw him scarred and old. But such passages, which only compare one story with another, and thus to some extent miss the bright and concrete presentation of a true simile, come seldom. And it is almost safe to say that images from social life are represented in the *Faerie Queene* by the single line where a confused hissing din of battle is said to be

"Such as the troubled Theatre oftentimes annoys."

On the other hand, one or two traits of Shakspearian delicacy are taken from images of maternal feeling; "for other none such passion can contrive In perfect forme" (vi, 12, 21); and nothing can be said against them save that they far outvalue the faint and gracious tapestry-personages whom they are introduced to illustrate. We are not keenly moved when Britomart shows her satisfaction at hearing of the fame and worth of Artegall, of whom, though she has seen him only in a magic glass, she is enamoured. This idea is eclipsed and killed by the simile that follows it (iii, 2, 11):

"The loving mother, that nine monethes did beare
 In the deare closett of her painefull syde
 Her tender babe, it seeing safe appeare,
 Doth not so much rejoyce as she rejoyced there."

But such things are rare, and most of the Spenserian similes fall into the classes that have been enumerated—similes of light mingled with darkness, of sea-tempest and rapine, of animal combat and the chase. The subject is a fragment of another one, which is much larger and only half explored, the thought and imagination of Spenser—an intricate and shadowy forest, of which these notes try to clear a single pathway.

LINGUISTIC AFFINITY.

By HENRY SWEET.

NOTHING is more remarkable in the history of the science of language than the contrast between the number and accessibility of the linguistic facts and phenomena on which it is founded on the one hand, and the slowness in drawing the inevitable conclusions from these facts on the other. Not only were there abundant materials for the construction of comparative grammars of the Romance, Germanic, and other families of languages, but many linguistic generalizations had been partially formulated long before the foundations of scientific comparative philology had been definitely laid in the beginning of the nineteenth century. For instance, not only the general idea but also many of the details of 'Grimm's Law' can be traced back through the Scandinavian philologists, Rask and Ihre, to more than a hundred years before Grimm's time; and our countryman, Hickes, gave in his *Thesaurus* a rudimentary comparative Germanic grammar in the very beginning of the eighteenth century: it is certain that without the labours of him and his successors—especially the Netherlander Ten Kate and the Dane Rask—the classical *Deutsche Grammatik* of Grimm could never have been written.

One of the explanations of this slow development is not far to seek. It was the inevitable result of a contradiction between *a priori* theory and the actual facts of language which made it difficult to form definite ideas of the relationships and affinities of languages. As long as Hebrew was regarded as the parent of all existing languages, a genealogical classification of languages generally, and especially of the Aryan or Indogermanic languages, was impossible: instead of systematically investigating the relationships between such languages as Greek, Latin, and the Germanic and Slavonic languages, philologists wasted their energies in vain attempts to find Hebrew roots in each of these languages separately.

Hence there were no recognized canons of criticism by which

to distinguish between those similarities in languages which are the result of borrowing and those which are the result of linguistic affinity and descent from a common parent language or *ursprache*. The broad distinction between those similarities which are the result of self-evident borrowing in historical periods and those which reach back to prehistoric periods was of course recognized; but although it was recognized, for instance, that the similarity between Greek *patēr*, *mētēr* and Latin *pater*, *māter* stood on a different footing from that between Greek *mēkhanē* and Latin *māchina*, there seemed no reason against assuming that the former resemblances were as much the result of mixture of vocabulary as the latter. Even such remoter resemblances as those between our first pair and the English *father*, *mother* were generally ascribed to borrowing; and even that bold and independent thinker Horne Tooke only got so far as to suggest that the Greeks and Romans might have borrowed words and roots from the barbarians of the North as well as *vice versâ*.

Such a heresy had at least the merit of widening the speculative horizon by showing the necessity of not only establishing the fact of borrowing but also of determining its direction.

It is well known that it was the discovery of Sanskrit which first led to the definite recognition of the possibility of the resemblances between it and the majority of European languages being the result of common origin. The resemblance between these latter and another Asiatic language—Persian—closely allied to Sanskrit, had long been noticed. Leibnitz, in the seventeenth century, even went so far as to assert that an educated German could understand whole stanzas of Hafiz by virtue of the similarity in vocabulary between the two languages!

The great achievement of Bopp was not the mere statement of the principle that the similarity of Sanskrit and the other languages was the result of common origin as opposed to borrowing—for this had been more or less vaguely inferred by others—but the establishment of definite canons by which to distinguish between those similarities which are the result of affinity and those which are the result of borrowing.

Bopp's method was practically founded on the argument that while similarities in vocabulary can be accounted for by borrowing, similarities in inflection and grammatical structure generally cannot be so accounted for, there being no evidence to show that one language ever borrows the inflections of another.

Meanwhile Rask and Grimm had been comparing the different Germanic languages—where the question of affinity did not require to be discussed—from a phonetic point of view, and were thus able to formulate definite ‘laws’ of sound-change between them, and the brilliant generalizations embodied in Grimm’s Law enabled them to extend the operation of these laws to the other members of the great Aryan family. The fact that these changes came to be regarded—especially by Grimm—as letter-changes rather than as living sound-changes did not much detract from their importance from the point of view of method.

It was evident from the first that these laws did not extend to borrowed words; that is to say, that while Latin *p* regularly becomes English *f* in such cognate words as *father*, *foot*, *full*, it does not undergo this change in a small group of words such as *pound*, *priest*, some of which were certainly, and others probably, borrowed from Latin within historical periods.

The fact of such words as *pound* being borrowed does not of course absolutely preclude the possibility of such words as *father* having also been borrowed—of course in a remotely prehistoric period. But while *pound* expresses an idea which is *a priori* likely to have been expressed by a foreign word—nearly all the Old English names of weights and measures being, as a matter of fact, of Latin origin—and can be definitely referred to Latin *pundus*, the case is exactly the opposite with *father* and the others in which Latin *p* is replaced by *f*: these words express ideas which could not have required the help of a foreign language, and there is no more reason for referring such a word as *father* to Latin than to Greek or any other of the Aryan languages.

In short, whatever doubt there might be in isolated details, the main result of the new science of comparative philology was to prove the existence of a well-marked Aryan family of languages, whose inflections, phonetic laws, and morphological structure generally, together with the greater part of their primitive vocabulary, showed such resemblances and connections as could only be explained on the assumption of these languages having a common origin, so that it was possible by a comparison of them to reconstruct to some extent the parent Aryan language.

These views are so universally accepted now that they seem almost truisms, and it is difficult for us to realize the opposition and incredulity with which they were at first met. Learned Europe was scandalized at the idea of the classical languages of

Greece and Rome being allied to that of a race of blackamoors—as the Hindoos were popularly supposed to be. Then the very existence of Sanskrit was questioned—it was declared to be a fabrication of the Brahmins—just as in the second half of the century it took ten years' argument to convince German specialists of the existence of the Assyrian language, while at the present day some still profess to disbelieve the existence of Sumerian—the 'so-called Accadian language.' As we shall see further on, these are not the only instances of the history of science repeating itself. Some of those who grudgingly admitted the existence of Sanskrit declared it to be so difficult as to be unattainable by Europeans.

Again, as to the agreement in inflections, why should not the aborigines of India and the wild tribes of the North have borrowed them from the Greeks and Romans? These rude tribes must have originally spoken harsh and abrupt jargons in which there was no room for niceties of grammar: it was only polished idioms which could have evolved the refinements of case and mood.

The answer was that, as a matter of fact, the languages of primitive peoples are often richer in cases and other grammatical complexities than those of highly civilized ones, and that the history of the Aryan languages themselves shows a progressive simplification of grammatical structure—at least as regards inflections—parallel to their speakers' advance in culture.

On the other hand, a wider study of languages has shown that the possibilities of mixture are greater than was suspected by the founders of comparative philology.

It has always been clear from such a language as English that there is no necessary limit to mixture of vocabulary. Turkish is a still more striking example: in literary Turkish any Persian or any Arabic 'full-word'—that is, a word of independent meaning, not a mere particle—may theoretically be used. It need hardly be said that even in the higher literature there are practical limits to this borrowing, and that the more simple and straightforward the literary style, the more limited and definite becomes the foreign vocabulary, while in ordinary speech the foreign elements are comparatively rare and confined mainly to certain categories of ideas—just as in English.

The possibility of syntactic influence is clearly proved by the sentence-structure of most modern European languages, which has been greatly influenced by that of Latin. But here we may notice—in English at least—a reaction against the imitation of

Latin periods, and a gradual return to the short and simple sentence-structure of the spoken language. In reading the English prose-writers of the seventeenth century we are often reminded of German prose, which, again, has made rapid advances in ease and lightness during the last few generations.

The influence of Latin and Greek has even led to a partial adoption of the inflections of these languages. But here again we may notice that the foreign inflections are confined to the foreign words with which they are imported, and that there are no signs of a tendency to extend them to native words; also that in the natural spoken language there is the contrary tendency to get rid of them in the foreign words themselves, and to replace them with the native inflections. So also the occasional Middle English practice of adding a plural ending *-s* to adjectives was only a temporary literary imitation of French. Even if it had made its way into natural speech, it would have been only an instance of foreign influence causing the extension of the native plural inflection of nouns to adjectives. The older view of the noun-plural ending *-s* being of French origin is now universally rejected.

Although there does not seem to be any definite evidence of foreign inflections being really adopted into a natural form of speech so as to supplant the native ones and become an integral part of the language, there is clear evidence that different languages may influence one another morphologically.

In the first place, there can be no doubt that contiguous languages often show striking phonetic resemblances even when they are not cognate or only remotely so. Thus the many families of languages of the Caucasus have marked phonetic peculiarities in common—such as implosive or ‘choke-stop’ consonants—these peculiarities being shared by Armenian, which is an Aryan language.

In Eastern Asia we are not surprised to find a group of cognate languages, of which Chinese, Tibetan, and Burmese are the chief representatives, agreeing not only in having aspirates, but also in aspirating such combinations as *ts*, *tsʰ*, besides having monosyllabic structure in common; but it certainly is remarkable to find them sharing all these peculiarities with the neighbouring Siamese and Annamite, with which they are not cognate. These features reappear again in a third group represented by Mōn and Cambodian, which is again unrelated to the other two families,

being indeed the aboriginal language of Further India. The two first families agree also in having 'word-tones,' words which would otherwise be identical being distinguished by differences of intonation—rising, falling, etc., tones. These word-tones are wanting only in Tibetan; and the complexity of the intonation increases as we advance towards the south-east: Burmese has only two tones, Siamese has five, North Chinese four, while South Chinese and Annamite have the maximum number of tones—often estimated as eight. The unexpected fact that Môn and Cambodian have no word-tones at all shows that Chinese and the other languages did not, as we might *a priori* be inclined to assume, learn the use of word-tones from the aborigines of Further India, as the Zulus and Kaffirs learnt the 'clicks' from the Bushmen and Hottentots; it seems rather to show that the use of word-tones developed in some centre in South-East Asia, and thence spread out without regard to linguistic relationship.

We see, then, that even in such an instance as this there is room for doubt both as to the direction and the extent of the borrowing.

Again, these agreements are in general structure, not in details, and may therefore be mainly the result of tendencies common to all languages. All languages have a tendency to clip their words, and thus have a tendency towards monosyllabism, as we see very clearly in English and French. Hence the agreement in this respect between these Far Eastern languages may merely mean that a tendency developed independently in each of them was strengthened by contiguity and imitation. The growth of word-tones is, again, undoubtedly connected with monosyllabism. Such agreements in phonetic and general morphological structure are a very different thing from borrowing definite inflections.

Even when comparative philology had been put on a definite footing, there was still doubt as to the number of languages that were to be included in the Aryan family; and this opens up the question as to the degree of similarity we are to expect between cognate languages.

The earlier comparative philologists were naturally inclined on *a priori* grounds to include the Celtic languages in the Aryan family, but these languages in their extant Britannic documents showed such a startling divergence of structure from the Sanskrit and Greek standard, and it was so difficult to establish any but occasional agreements in vocabulary between them and the

received members of the family, that it seemed an open question whether they were not a non-Aryan family which had borrowed largely from Aryan neighbours. Albanian has suggested similar doubts. Now all these languages are admitted without question into the family circle.

When we consider the rapidity with which languages change, or may change, and the long time during which the different members of a family may have been separated, we instinctively distrust any great similarity in detail between two languages whose affinity is not self-evident: when we consider that local dialects of the same language may be mutually unintelligible, we cannot, for instance, expect much resemblance between German and Russian—one belonging to the Germanic, the other to the Slavonic group. If we find two words, one in each language, differing so slightly as to be mutually recognizable, we are inclined to assume either borrowing or purely accidental resemblance. We are long past that naive period in which such an accidental agreement as that between the forms and meanings of Polynesian *tiputa*, ‘cloak,’ and English *tippet* would have been adduced as an argument in favour of a common origin of the two languages.

Divergence between cognate languages implies change. This raises the question, how far does the possibility of change of structure extend? The old-established doctrine of the development of isolation through agglutination has been often attacked, but without success, and the theories substituted for it have all been unsatisfactory. The tendency of such inflectional languages as Latin to develop into ‘analytical’ languages such as French, naturally suggests the possibility of the complete loss of inflections, and a return to the isolating type of Chinese and its cognates, in which grammatical relations are expressed partly by variations of word-order, partly by the use of independent particles.

But even the most thoroughgoing analytical languages generally show some traces of their old inflections: even the English inflections, reduced as they are, still remain an integral part of the language; and there is no reason to suppose that English will ever lose its strong verbs and its plural inflections of nouns by any process of internal natural development.

Such, then, are the most important of the general principles on which the science of comparative philology is founded. We will now consider its possible extensions in the future, both as regards scope and methods.

From the first point of view, comparative philology and Aryan philology are in the minds of many still regarded as convertible terms. There are, indeed, many reasons why the Aryan languages should take a prominent part in general comparative philology. They are not only in themselves the most important family of languages on the earth, but they also have the advantage of being easily accessible in varied literary documents of various periods, besides showing great variety of structure. In the latter respect they have the advantage over the Semitic languages, which resemble each other so closely as to be little more than dialects, and hence their comparison hardly carries us further back than the classical Arabic of the Kuran. Hence, although the foundations of comparative Semitic grammar were laid as early—or earlier—than those of comparative Aryan grammar, the Semitic languages have had much less influence on the general development of the science. Yet it must not be forgotten that the reform in our theories of the Aryan vowel-system which ended in the overthrow of the older views embodied in the terms *guṇa* and *vrddhi* seems to have been suggested by Semitic analogies.

In applying the results of comparative Aryan grammar to other families of languages, it is evident that we must keep clearly before us two main aims: (1) to carry out the methods we have learnt as consistently as possible without regard to traditional prejudices or unproved assumptions; and (2) to be ready to widen or modify our methods with the scope of their application.

Before going any further, it must be remarked that there is an opposite course possible: instead of widening our scope, we may narrow it by confining ourselves to the investigation of a special group of Aryan languages. In this way we already have comparative grammars of the Romance, the Germanic, the Slavonic, the neo-Sanskrit or Gaurian languages of India. The narrowing of the field is compensated by the greater certainty and definiteness both of material and method, the less hypothetical character of the parent language—the parent of the Romance languages, for instance, being practically identical with classical Latin—and by being always able to fall back on the wider deductions of general Aryan philology. Still more important is the fact that such investigations are mainly founded on living languages; this leads to paying greater attention to phonetics, and to the transformation of Grimm's letter-changes into real sound-changes. The minute observation of living languages has alone made it possible to

investigate such fundamental principles as those involved in the influence of stress and accent on sound-changes, by which doublets are formed, such as English *of* and *off*, and which have given rise to such vowel-changes as those in the English *bind*, *bound*. All this has reacted on general Aryan philology, and led to the most far-reaching results ; so that narrowing of scope has led directly not only to greater precision but also to greater breadth of method.

If we turn to a survey of the latest extensions of the methods of Aryan philology, we shall find that these extensions are not all progress : we shall find to our surprise that the fundamental principles of Bopp's methods are too often ignored, or applied blindly and mechanically.

The influence of prejudice and conservatism is of course often shown not in extension, but in the resistance to extension—in the resistance that is offered to any attempt to investigate the affinities of Aryan as a whole with other families of languages. This is perhaps partly the result of a reaction from the many unsuccessful attempts that have been made to establish a genealogical connection between Aryan and Semitic. These attempts were regarded with indulgent eyes by many who would have opposed any affiliation with other families of languages. They argued that the Aryan languages have been for a long time the chief carriers of civilization ; that as the Aryan languages were originally inflectional, the inflectional type is the most perfect. Besides, the Aryans are a white race. The Semites are also white, and speak inflectional languages. It is therefore *a priori* probable, and in no way derogatory to the dignity of Aryan that it should be affiliated to Semitic.

The answer to this is, first, that race and language are not necessarily connected ; and, secondly, that though the two families are inflectional, their inflections are built up on different principles—so different, indeed, as to exclude any but the remotest affinity. The Semitic languages show the inflectional type in its most highly developed and abstract form : their inflections consist to a great extent of inner modifications of the root by vowel-change, shifting of the relative positions of vowel and consonant, consonant-doubling, etc., as in *salim*, *sallam*, *islām*, *m-uslim*. Compared with Semitic, Sanskrit seems more an agglutinative than an inflectional language ; and, in fact, the old Aryan system of inflections, with its heaping of heavy suffixes one on the other, is more like the purely

agglutinative type of the more advanced of the western Altaic languages, such as Turkish.

If we compare the Aryan languages, not with the geographically distant Altaic, but with the latter's nearest cognates, the Ugrian languages, which have been the nearest neighbours of Aryan from the beginning, we find striking resemblances, extending to the details of inflection and derivation. Such similarities as those between the Finnish and Aryan personal endings of the verb—as when we compare the Finnish first person singular ending *-n* (Lappish *-m*), plural *-mme*, second person plural *-tte*, with the Sanskrit *-m*, *-mas*, *-tha*—have always been self-evident.

The resemblance extends to the vocabulary. But many of these are certainly the result of Finnish borrowing from the Aryan languages, especially the Germanic. But the researches of Anderson ("Studien zur vergleichung der indogermanischen und finnisch-ugrischen sprachen," 1879) have shown that the borrowing is sometimes the other way, and that there are besides a large number of similarities which cannot be the result of borrowing either way, which must therefore be the result of common origin.

My object here is not to argue the question of Aryo-Finnic relationships, but rather to criticize the attitude of Aryan philologists towards that question, and to point out the instructive analogy between their attitude and that of the learned world towards the new science of comparative philology at the beginning of the nineteenth and end of the eighteenth century.

Like their predecessors, they not only either ignore or reject the possibility of common origin, but generally assume that the borrowing is all on one side; and this assumption often leads them into etymologies which an impartial criticism would have to reject, as when Thomsen makes out the Finnish *rauta*, 'iron,' to be borrowed from the Scandinavian *rauþi*, 'hematite, iron-ore.' It is difficult to see why the foreign name *isarn* was not borrowed with the thing itself, and why the Ugrians should have gone out of their way to make a new word for it by altering the meaning, not of a native word of their own, but of a foreign word. This etymology is besides opposed to the fact that the Ugrians were the masters of the Germanic tribes in the art of metal-working. This is, therefore, an example of a similarity which must be the result either of chance or of common origin—probably the latter.

The objections made to a comparison of the grammatical

structure of the two families often show a strange want of linguistic imagination, as when it is seriously argued that we have no right to compare Aryan with Finnish because the latter is not an inflectional but an agglutinative language. But all who have any practical knowledge of the latter language agree that it is as much an inflectional language as any other. But if Finnish had really remained in the agglutinative stage of Turkish, this would not in any way have weakened the case: we should still have been able to point to Finnish as preserving what must have been a prehistoric stage of Aryan. Indeed, if we had Finnish linguistic documents as old as the earliest Greek inscriptions, we should perhaps find that the language was then in the same stage of development as Turkish is now—or perhaps in a still more primitive stage.

The want of grammatical gender in Ugrian has in like manner been brought forward as an argument against connecting the two families. But we know now that the grammatical distinction of three genders was really a comparatively late development in prehistoric Aryan, which originally had only the two personal genders, as in Semitic, the distinction between masculine and feminine having itself developed out of other distinctions which had nothing to do with sex. So the want of gender in Ugrian is, if anything, a confirmation of the affinity between it and Aryan. And although Ugrian has no genders, we can still trace in it the beginnings of Aryan gender. Thus the Aryan masculine *-s* is found in the Ugrian languages as a demonstrative noun-suffix, whence its other use in Aryan—that of denoting the subject or nominative case in a sentence. That *-s* even in Aryan originally had nothing to do with distinctions of sex is made at least probable, not only by this other function of it, but also by the fact that a good many old nouns in *-s* are feminine to the present day, such as French *main* = Latin *manus*.

In short, it requires but little imagination to see that parent Aryan as revealed to us by comparative philology is but the ruins of an older morphological structure. Every argument and every analogy from what we know of the general structure and growth of language points to the conjecture that the Aryan inflections were once more numerous and at the same time more distinct and regular—that the noun, for instance, instead of only eight inflections, may have once had twice as many, which were added to all nouns alike without any distinction of gender, these endings being at first only slightly modified by contact with

different stems. Well, this is almost exactly the background which the Ugrian languages offer us: Modern Finnish, with its fifteen cases showing but trifling differences in the singular and plural, has certainly developed a good many declensions and complex stem-modifications, but these niceties, although they offer great practical difficulties to the learner, hardly affect the general impression of unity and symmetry.

That the Ugrian languages should in some respects be much more conservative than the Aryan is in harmony with all we know of the conditions of linguistic change. Hence, although we must exercise caution in comparing Sanskrit forms with modern Ugrian ones whose history extends back only a few centuries, and although the decay of the consonant-system of the latter often makes etymology uncertain, we cannot shut our eyes to the fact of their relationship.

If we refuse to draw the natural conclusion from the similarities between Aryan and Ugrian, we must assume either that these similarities are the result of chance—a view which can be stated only to be at once abandoned—or that they are the result of borrowing. But if we assume the possibility of such borrowing, then comparative philology no longer has any ground to stand upon: if the Ugrians really borrowed not only a great part of their vocabulary—including the names of many of the most primitive and indispensable ideas—but also many of their derivative endings, together with some of their cases and most of the personal endings of the verb, from another family of languages, then the whole fabric of comparative Aryan philology falls to the ground, and we are no longer justified in inferring from the agreement in inflections between Sanskrit, Greek, and Latin that these languages have a common origin, and there is nothing to prevent us from returning to the old-fashioned view according to which the inhabitants of India may have borrowed their inflections from the languages of the prehistoric communities of the Mediterranean.

Of course, if further knowledge shows the possibility of such borrowing, then we must resign ourselves to revising the principles of comparative philology from the beginning. But we must be quite sure of our facts.

The Hausa language in the western Sudan is sometimes quoted as an example. This language is spoken by negroes, and its vocabulary appears to be fundamentally Negro, but in addition to a large number of Arabic loan-words, the result of the

conversion of its speakers to Mohammadanism, its grammar shows unmistakable Semitic or Hamitic influence.

But here, again, if we hold to our fundamental principles, we are bound before committing ourselves to the assumption of Semitic inflectional influence on a Negro language, at least to consider the possibility of the opposite view, and start from the hypothesis of a small body of Semites—or rather Hamites—imposing their language on a Negro stock. A strong but gradual influence of the native language of the latter might then in time lead to the almost complete loss of the vocabulary of the conquerors' language, which would at the same time naturally lose most of its inflections, a new grammatical system being then developed, mainly on the analogy of the surrounding Negro languages, till at last nothing of the original language was left but a few inflections and grammatical constructions. Such at least is one of the alternatives which will have to be considered by future historians of this interesting language.

As regards widening of methods, we have further to remember that comparative philology began with the comparison of inflections—that is, Aryan inflections. Hence there has been a tendency tacitly to assume that all inflections which are not exact reproductions of the Aryan inflections are in some way not genuine, and that the languages in which they occur are 'agglutinative' or 'formless'—whatever that may mean. Thus Steinthal and others belonging to his mystic school deny that Finnish is an inflectional language on the ground that it has no special ending for the nominative case, although they have to admit that it is capable of distinguishing clearly not only between nominative and accusative, but also between the nominative and the stem, as when from the stem *käte*, 'hand,' it forms nominative *käsi* by regular phonetic changes. They ignore the fact that in Aryan itself many nominatives consist of the stem without any special ending, the nominative being then often marked by secondary changes, just as in Finnish, as in *patër*, 'father,' vocative *päter*; and that, as the last word shows, Aryan makes quite as much use on the whole of 'negative' inflection as Finnish does, for the Aryan vocatives are nothing else than the bare stem without any ending being added, and generally without any secondary sound-changes to differentiate it from the stem.

Then, again, what are we to do with languages which have no inflections at all—which perhaps have hardly reached the

agglutinative stage? Here we must evidently widen the conception of inflectional agreement into that of agreement in the details of morphological structure. Such a non-inflectional agreement is afforded by the vowel-harmony which is the main bond of union between the Ugrian and the Altaic languages, whose vocabulary shows but little resemblance, even the numerals being quite distinct in the two families. Now the only other language in the world which shows anything like fully developed vowel-harmony is the pre-Semitic language of the valley of the Euphrates—Sumerian, whose speakers belonged to the same race as the speakers of Ugrian and Altaic. It seems clear that a rational extension of the principles of comparative philology obliges us to regard this agreement as a convincing proof of all three families—including therefore, as fourth, the Aryan family—having sprung from one common parent language; and we cannot but regard the increasing scepticism with which the affinity of Altaic to Sumerian is regarded as a retrograde tendency.

STATIANA.

GILBERT A. DAVIES, M.A.

THANKS to the labours of Krohn and Klotz, the textual critic has now a satisfactory foundation to work upon in dealing with the *Silvæ*. We know beyond reasonable doubt that the Madrid manuscript is our sole authority for tradition, and that variants in other codices are either accidental or due to critics at least as recent as Poggio. There remain, however, a considerable number of passages in which it is difficult to feel satisfied either with the Madrid text or with any suggestion yet made for its improvement. The object of this paper is to elucidate some of these difficulties, or at least to place them in a clearer light.

I. Præf. l. 9 (Klotz). To fill the lacuna read *prolapsi essent*, which agrees better than any suggestion yet made with the space left blank in M. ("13 fere litterarum" according to Klotz), and is appropriate to the metaphor of *de sinu meo*. It brings out the accidental character of the action, and thus gives point to *ipse* in the following clause. The tense is supported by *dimitterem*. The metaphor is changed in the following words, but we have a much worse case in Bk. ii præf. *ne quis asperiore lima carmen examinet*.

I. i, 28. Here it may be taken as certain that *castris* is corrupt. It is not satisfactory either as an ablative of the point of departure or as a locative. Domitius and Macnaghten have sought to explain away the difficulty, but the word is rejected by a host of scholars, including Cruceus and Schwartz. I would read *uestras* and translate "of the Cæsars," though Bursian's *castus* is by no means improbable, if it be taken as a complement of the predicate and rendered "without loss of virtue."

II. i, 94. *procul nitidis genitor cessaret ab astris*. Apart from the context anyone would understand this to mean "When Jove was taking a holiday far from the bright stars," or "When Jove at a distance was taking a holiday from (his duties among) the bright stars": but the sense of the context makes this impossible.

The explanation suggested, that *cessare ab* must mean "to fail to come from," needs much more support than it has yet received: on the contrary, compare Liv. 28. 8. 1, *ab apparatu operum ac munitionum nihil cessatum*. Read *Argis* (mentioned as the place where Perseus was begotten and born) for *astris*. The epithet *nitidus* is applied by Horace to villas (Ep. 1. 15. 46), and may well be used of a city as an equivalent of *λαπαρός*, which is applied to Thebes and Orchomenus by Pindar, as well as to Athens.

II. 7. 67. Few have been found to defend the *quo* of M. which Vollmer, supplying *ruerit*, accepts. It is perhaps rather rash to quarrel with Markland's *quod*, which has found so much favour; but I appeal to the discrimination of scholars to decide whether the line, thus altered, is an appropriate description of Lucan's work. It seems to me that his business will be to describe the course of the "thunderbolt of war," *not* to explain what it was nor on whom it fell. Read *tu* for *quo*, at any rate until something better can be devised.

IV. 3. 33. *tacutes* has generally been rejected, and cannot be made really satisfactory by any explanation. The suggested *incentes* is tolerable, but not, I think, so good as *tenaces*, for which compare Tac. Ann. i, 63, *cetera limosa, tenacia gravi ceno*, and Catull. 17. 26, *tenaci in uoragine*.

THE HISTORY OF OLD ENGLISH FRONTED (PALATALIZED) INITIAL ʒ IN THE MIDDLE AND MODERN ENGLISH DIALECTS.

By HENRY CECIL WYLD.

THE following pages are intended to throw some light on the subsequent development of O.E. ʒ initially in the various dialects. Much has been written on this subject hitherto, generally with great assurance, but with insufficient observation. The result is that no one is able to answer the simple question: does O.E. ʒ ever appear as *g* (i.e. a back stop) in Modern English, or are words in which this sound appears as a representative of O.E. ʒ to be regarded as Scandinavian, or at any rate influenced in this particular respect by the Scandinavian forms? Many writers assume that *g* before *i*, *e* (= W. Gmc. *e*) in Modern English is a sure test of Scandinavian origin or influence. I do not conceive that the following inquiry will settle the matter one way or the other to the satisfaction of everyone, but the material here brought together may perhaps contribute something towards a final solution of the problem. It is probable that when Bülbring's "Elementarbuch" appears, to which all Anglists must be looking forward with great interest, we shall have some valuable contributions to our knowledge of the extent and nature of the fronting processes in the various dialects of O.E. In the meantime Bülbring has published a most brilliant and valuable article, "Zur altenglischen Diphthongierung durch Palatale," in *Beiblatt zur Anglia*, July, 1900, pp. 80-112.¹ The most recent remarks on M.E. *g*,

¹ I notice the remark on p. 98 of above article that M.E. *chalf* is "nur aus dem kentischen bekannt"; perhaps I may be allowed to say that in addition to the form in Lk. xv, 27 (Kent. Gospels), cited also by Stratman-Bradley, I have noted *chalf*, Ps. cv, 19 and 20, and *chalues*, Ps. xlix, 10, in Earliest English Prose Psalter.

etc., occur in Björkman's "Scandinavian Loan-Words in Middle English," p. 148 and following pages. Björkman apparently shares the old view that the g in such words as 'guest, give,' etc., can be due only to Scandinavian influence. As Mr. Björkman does me the honour to quote me at several places in his very excellent book, he will, I am sure, pardon me if I point out that on p. 140, in a note, he attributes to me views which I never held or expressed. In my former work on the English Gutturals I ventured to offer an explanation for the non-fronting of O.E. ξ in words like 'seek, think,' etc. I do not "reject Scandinavian influence altogether" in all words of this kind in English: I merely pointed out that the presence of a k where ck might have been expected is an insufficient criterion of the Scandinavian origin of an English word; but that many forms which were formerly considered to be Scandinavian on account of their k 's can be explained quite easily from O.E. forms by a process which I described. Of course, if I *had* said that no English words with k were Scandinavian, I should be, as Björkman says, "decidedly wrong."

The question of the treatment of O.E. ξ in the later language has been discussed by Sweet (Hist. Eng. Snds., pp. 145, etc.; 196, etc.; 269, etc.) and Kluge (Gesch. d. eng. Sprache, Pauls Grundr., p. 841, etc.).

The conventional view with regard to the pronunciation of O.E. ξ is, that it had the sound of a front open voice consonant (j) at all times until it disappeared, which it did in M.E. before i (Kluge, loc. cit., p. 846; Serrazin, E. Stud., 8. 65). Sweet does not share these views, but thinks that O.E. ξ (no matter what its origin, whether Gmc. g or j) had the sound of a voiced front stop. Only in the prefix ξe , which was completely devoid of stress, does Sweet admit the j pronunciation. Sweet has frequently written about *front stops* for many years, and has pointed out that the whole question of the English 'gutturals' depends upon understanding the nature of these sounds. Most people however, have no notion what a front stop is, and will not be at the pains of learning. The result is that many scholars, whose views may agree in reality, are at cross purposes—one man refusing to hear of a 'front stop' at any price, another being driven nearly to distraction by the vague uncertainty of 'palatal consonants,' 'affricated sounds,' 'assibilated dentals,' or by the symbol series (with no description of what sounds they are intended to express) which start with Gmc. g and end with English dge . The

two extremities we understand, but what of the intervening stages?

My own views on the pronunciation of initial ǣ in O.E. shall now be set forth as briefly as possible.

I. O.E. ǣ = Gmc. *g*. Words which began in this way had two pronunciations—(1) that of a *front stop* (*ǣ*) when strongly stressed, (2) that of a strong open consonant (*j*) when unstressed.

II. O.E. ǣ = Gmc. **j* (1) had the sound of a weak front open consonant (*i*) when stressed, (2) became a vowel or vanished altogether when deprived of sentence stress.

I believe that we must distinguish between the pronunciations of the two kinds of ǣ, because although, as we shall see, ǣ = Gmc. **g* sometimes becomes *g* initially in Middle and Modern English, ǣ = Gmc. **j*, on the other hand, *never does* in any dialect at any period. This seems to point to the fact that the two sounds were kept distinct during O.E. period.

The stressed form of ǣ (= **ǣ*) gave *g* in M.E.; the unstressed form gave the M.E. *ɜ* or *j*, or disappeared.

ǣ = **j* with stress gave *ɜ* or *j* in M.E., while the unstressed forms, being little more than initial voice glides, were dropped altogether.

We may summarize this theory thus—

Gmc. **ǣ* = O.E. ǣ, whence $\left\{ \begin{array}{l} \text{with stress } \textit{ǣ} < \text{M.E. } \textit{g}. \\ \text{without stress } \textit{j} \end{array} \right\} < \text{M.E. } \textit{ɜ}, \textit{j}, \text{ or } (—).$
 Gmc. **j* = O.E. ǣ, whence $\left\{ \begin{array}{l} \text{with stress } \textit{i} \\ \text{without stress } (—) \end{array} \right\}$

The subjoined lists show the three forms *g*, *j*, and (—) in M.E. texts of various dates and dialects and in the Mod. Eng. dialects. I have not given references to those texts of which fairly copious glossaries exist, as the forms may easily be turned up in the glossaries themselves; but in those cases in which the forms are taken from the body of the text itself, references are given. The texts are arranged so far as possible chronologically, and also geographically, beginning with the north-west, working across to north-east, and then going back to west again. The same geographical arrangement has been attempted with regard to the modern dialects.

$$O.E. \text{ȝ} = M.E. g.^1$$

Barbour: agane; gif (if); geir (gear); gess (vb.); gif (vb.); gevyn (given); get (vb.); geue (gave).

Dunbar: forgif, gif, gaif, gevin, gift (all fr. vb.); gif (if); gaip (to gape); gilt (swine).

Gav. Douglas: get (a child); gif (if).

Complmt. of Scotl.: againes, gyft; gif, giue, gyf, gyue (all four fr. vb.); gef, gaif (pret. of vb.), geyr (gear); gadir (vb.).

Early Eng. Metr. Psalter: forgeten, 9. 32; he forgetes, 9. 13; forgetelnes, 9. 19; 43. 21, 24; getyng, 86. 9; bi-ginning, 86. 12; gives, 1. 3; give (inf.), 2. 8; umgives, 31. 10; gaf, 17. 36; 4. 7; girde (pret.), 17. 33; giles (sb.), 18. 13; giltand, 24. 8; gerning (desiderium), 77. 30; herte-gerninges, 80. 13; ogaines.

Cursor Mundi: geld (barren); get, gatt, getten; gif (vb.); gisel (hostage); gern (cagerly).

Minot: gif, gaf; giftes; ogain.

Prk. of Consc.: gader (vb.), agayn; gese, gesse (to guess); gestes (guests); gilt (guilt).

Sir Gawain: gere (armour); geten (got); gif (vb.).

Wars of Alex.: agayn; gife (if), geue (vb.); gest (guest); gere (dress, etc.).

Catholicon: gilte (suella), to gife; to gett ('ubi engendyr'); to gelde (castrare); to gedyr (congregare).

Levins (Manipulus): gape; geare; gelde (vb.), get (vb.), gesse (vb.), give (vb.); geve (vb.), gift (sb.).

Allit. Poems: agayne; guere, gere (gear).

Metr. Rom.: geues (gives), geuen, gafe; giftus (sb. pl.); giffe (if); gere (sb.); geste (guest).

Orm. On the use of the new symbol **ȝ** by Orm for the back stop, see Napier, *Academy*, 1890, p. 188; also Kluge (*Grundr.*, 844), who, however, wrongly describes N.'s discovery. As Napier's discovery was made long after Holt's edition of the *Ormulum*, I went carefully through part of the MS. (Junius, i) to see how far the symbol **ȝ** was used for O.E. ȝ . In columns 229 and 255 the word **ȝ**ifernessē is blotted, and **ȝ**redigness is in both cases added in margin. The erased words are very difficult to read, but I convinced myself that the first letter was **ȝ** in both cases. On the other hand, in col. 254 we have **ȝ**ifernessē erased twice. In col. 253 **ȝ**ifernessē has been

¹ For account of use of *g* and ȝ in M.E. MSS., see Napier, *Academy*, February 22, 1890, and Wyld, *Trans. Phil. Soc.* 1899, p. 148.

erased, nothing being added. *gifen* occurs in col. 351 (Holt, ii, 15,360); *gafen*, col. 354 (Holt, i, 10,182); *gaff*, col. 102 (Holt, i, 2473); but in col. 162, below *gaff*, I find **Ʒ***æfen*. The forms *gifeþþ*, *gaf* (with ordinary Continental symbol) also occur, otherwise *gaf*, *giff*, *giefe*, *gife*, *giferenn*; *gæfe*; *gitsung*. With regard to the forms *gett*, *gillt*, *bi-ginnen*, *bi-gann*, recorded in the Glossary, I am unable to say whether they have *g* or **Ʒ** in the MS.

Havelok: *agen*, *ageyn*; *giue* (sb.); *geten* (vb.).

Robt. of Brunne: *agilt* (ruined); *bygyn* (vb.); *gete* (vb.); *gedere* (vb.); *gyue* (vb.); *gyue* (sb.); *overgete* (vb.); *galewes* (gallows).

Will. of Palerme: *ginne* (vb.), *gif*; *giue*, *gaf*; *gete*, *geten*, *gere*.

Earliest Eng. Prose Psalt.: *togides*, 27. 3; *bygynnyne*, 73. 2.

Wores. Glossary (twelfth century, W.-W., i, 13): *gesthus*.

La;amon: *gædere* (to gather, earlier text); *geue-custi* (liberal, earlier text); *geftes* (later text); *geredon* (pret. pl., earlier text); *giseles* (hostages, both texts); *geseles* (earlier text); *gistinge* (banquet, earlier text); *gystning* (later). The form *ginge* (young, earlier text) must be a scribal error.

St. Katherine: *beginnen*.

Songs and Car. (Wright, Wharton Club, 1856): *gete* (inf.), P. 3; to *geve*, P. 79.

Returns of Norfolk Guilds: *gynnyng* (sb.), 38; *gyuen*, 101; *giffen* (inf.), 122; *gilde* (payment), 122.

Promptorium: *agayne* (also *ageyne*); *begetyn* (gigno); *gyldehalle*; *geldyng* (castracio); *geldyng* or *gelde* horse; *gelt* (castratus); *gessyng* (estimatio); *gest*, *strawngere*; *getyñ* or *wynnyñ*.

Norf. Wills and Inventories: *gift* (Smith of Bury, 1480); *geve* (vb., Oldham of Bury, 1492, and Rookewoode of Euston, Suffolk, 1479); *gylde*; *begynne* (Baret, 1463).

In **Paston Letters** the name of Ipswich occurs four times with *g*: 'Thomas of Gippeswich,' No. 413 (Gairdner's ed., 1895), from Lord Hungerford and R. Whytyngham to Margaret of Anjou, 1461; No. 508, J. Rysing to John Paston, 1465, Gippeswich occurs twice; No. 921, Lord Oxford to Sir John Paston, 1491, Gypiswiche. The other forms in Paston Letters are *Ye(p)peswich* (three times, Nos. 159, 233, 284, the dates being 1451, 1455, 1450 respectively); *Ipswich* (five times); *Ypswich* (once).

Bokenham: *ageyn* (passim); *gyftes* (St. Agnes, 436), *gyf* (inf., St. Anne, 513); to *gete* (St. Kath., 51); *gynne* (vb., Mary, 656).

Robt. of Glos.: *gestis*, *gistes* (sb. pl.); *forgilt* (forfeited).

P. Plowm.: *gyue* (vb.), *gaf*, *giuen*; *geten* (vb.); (the forms *giue*, etc., occur six times in B text, eight times in C text).

Sir Ferumbras: *gat* (begat).

St. Editha: *bygynnyng*, 610; *gete*, 4835.

Aneren Riwle: galieð (O.E. *giellan*, scribal error?); *gederen* (vb.); *gist* (guest); *gistninges* (banquetings); *gistnen* (to lodge) may be related to O.E. word, or is it from *giste*, a lodging (O. French *giste*), which occurs in this text?

Owl and Nightingale: *ginneþ*, 437.

Sir B. of Hamtoun: *gistening* (banquet), A.

Kent. Homilies (Vespas, A. 22): *gelty*, 239.

Vices and Virtues: *giuernesce*, 23, 26; *forgilte* (adj., 113, 33).

Moral Ode: *gelteð*, 91; *igelt*, 11; *biginninge*, 119. (MS. Digby, 4.)

Ayenbite: *aginne* (vb.), beginning; *gest*.

Lib. Desc.: *overgeld*, 92; beginning, 204; *þou getest*, 218.

INITIAL *g* IN THE MODERN ENGLISH DIALECTS.

Most of the words which are considered anomalous in standard English, such as 'give,' 'get,' etc., exist in nearly all the dialects also. Some of them, 'give' for instance, has in many dialects a special meaning, 'to yield, to give in, give way, thaw, grow moist, condense water,' etc. It is unnecessary to give complete lists of all these words under each dialect. I have selected a few of the most significant, with a statement of the dialects in which they occur. My sources are the publications of the English Dialect Society, and various other dialect glossaries which are enumerated, with authors' names and dates, in my "Contributions to History of Guttural Sounds in English," Trans. Phil. Soc. 1899. My collections were made several years ago, long before the Dialect Dictionary had reached G.

gif = if.—Northumb.; Cumb.; Mid. Yorks.; Whitby (N.E. Yorks.); N.E. Lincs.

gille-howlet = yellow owl.—Northumb.; Norf. (*goolic*, *guler* = yellow-hammer); cf. *gole* = yellow (in Essex).

gild, geld, gelt (tax).—Northumb. (obs.); Whitby (N.E. Yorks.).

getts = young children.—Northumb.

geer = wealth, etc.—Cumb.; S. Chesh. (harness); N.E. Lincs. (obsolesc); Glos.

¹**gilt, young pig, splayed sow, etc.**—Cumb.; Huddersf. (= a cow not likely to have any more calves); Mid. Yorks. (*gillet*, *gilt*, *gelt* = young sow); S. Chesh.; Derbyshire; N.E. Lincs.; S.W. Lincs.; Shropshire; Leicestershire.

gild = to geld.—W. Somers.

¹ Wall, *Anglia*, xx, thinks forms with *g* are perhaps Scandinavian.

give = to thaw, etc.—Norf.; Surrey; Kent (givey = soft and rotten, of ground); Somers. (to condense moisture); cf. eavy with same sense in same dialect.

gilp = to boast.—Dorset (cf. gilpie in Burns); to gilp is still used in E. Lothian in the sense of 'to strut about, to flirt, to be a coxcomb.'

O.E. INITIAL ǰ = ȝ OR ȝ, ETC., IN M.E.

To save space I have included in the following lists all initial O.E. ǰ's both = Gmc. *ǰ and *ȝ.

Dunbar: ȝell; ȝelp; ȝemen (yeoman); ȝemit (guarded); ȝerd; ȝerne (gladly); ȝesternicht; ȝet (gate); for-ȝet; ȝaip (eager); ȝok (ȝoke); ȝoung; yuke (itching); yeires; ȝett, yit; ȝeild, yelde.

Gav. Douglas: ȝair (ready); ȝait (door); ȝald (yielded); ȝelpis (sb.); ȝet (p.p.); ȝiskis (pres. sing., 'belches forth'); forȝeld (inf.); forȝet (p.p. is 'forgotten'); isch-schoklis (icicles = *īś-yoklis).

Complint. of Scotl.: forȝet; ȝelpit; ȝallow; ȝeir; ȝit; ȝoik; ȝong.

Earliest Eng. Metr. Ps.: yhetes (gates), 73. 6; yhates, 9. 15 and 23. 7; yhistre-dai, 89. 4; yheden (pl.), 17. 13; yheres (years), 30. 11; yherde (virga), 44. 7; yhite (yet), 53. 8; ȝhorninges, 77. 30; yhonge, 77. 63; yheminye, 88. 1; yhotin (diffusa), 43. 3; yhotten (poured, pl.); yates, 73. 6; yern (inf.), 44. 12; yonger, 36. 25; yolden (p.p.), 64. 2.

Cursor Mundi: ȝefte (given); ȝate, yate; ȝeild, yeild, yild; ȝeon, ȝern (eagerly); ȝicche (sb. gout); you, yhou; ȝong, yong.

Minot: ȝate; ȝit; ȝong.

Prk. of Consc.: yhate (gate); yhe (ye); yheld (vb.); yheme (to protect); yhere (year); yhister-day; yhode (ȝe-code); yholke; yhong.

Sir Gawain: ȝelpyng (ostentation); ȝif (if); ȝern (eagerly); ȝarked (made ready); ȝonge.

Wars of Alex.: ȝymmes (gems); ȝalow (yellow); ȝape (vigorous); ȝate; yeldis; ȝare; ȝerde; ȝolden (p.p.); ȝoskinges (sb. pl.).

Townley Mysteries: yelp (sb.); yates.

Catholicon: ȝate (janua); ȝalowe (aureus); to ȝeke (prurire); a ȝeskyng (singultus); to ȝoke (singultire); to ȝelde; beȝonde; ȝisterday.

Manipulus: yedde (vb., chide); yel (sb., a cry); yette (sb., to pour metal); yelowe; yet (conj.).

Allit. Poems: forȝete; ȝete (to get); ȝif (if); ȝolpe (boast); ȝisterday; ȝomerly (sorrowfully); ȝeme (protect); ȝelde (vb.).

Metr. Rom.: ȝates; ȝelles (vb.); ȝels (gives); ȝette (yet); forȝilde (requite); ȝisse (yes); ȝistur-euyn.

Ormulum: *ʒiferr* (adj.); *ʒittsun* **ŷ** (sb.); *ʒaten* (vb., grant); *ʒellpenn* (vb.); *ʒeorne*; *ʒeornenn* (vb.); *ʒife* (sb.); *ʒetinn* (vb.); *ʒifenn*, *ʒaf*, *ʒife*; *ʒate*; *annʒetenn* (vb.); *biʒete* (possessions); *biʒetenn* (p.p.), *forʒifenn*; *onnʒaenn* (again); *toʒæness* (towards); *ʒeress*, *ʒæræss* (sb. pl.); *ʒap* (adj.); *ʒit*, *ʒet*; *ʒeldess* (vb. pl.); *ʒeldenn* (vb.); *ʒunn* **ŷ**; *ʒonnd*; *ʒocc* (sb.); *ʒiff*.

Havelok: *yeue*; *yeueth*; *yif* (imperat.); *yaf*; *yeft* (sb.); *forʒat*; *yaren* (to make ready).

Robt. of Brunne: *ʒelde*; *yold* (pret.); *ʒate*; *ʒelle* (vb.); *ʒelpe* (vb.); *ʒelp* (sb.); *ʒyf*; *ʒerne* (vb.); *ʒer* (year); *ʒouʒe*.

Hali Meidenhed: *forʒet*, 3 (imperat.); *ʒeone*, 11 (gift); *ʒif* (if, passim); *ʒer*, 35.

Will of Pal.: *ʒeines*; *forʒeten* (p.p.); *ʒete*; *ʒeue*, *ʒiuen*, *ʒat*, *ʒeuen*; *ʒate*, *ʒatas* (pl.); *ʒeft* (sb.); *ʒef* (if); *ʒelden*, *ʒald*, *ʒold*, *youlden*; *ʒepi* (adv.); *ʒit*; *ʒore*; *ʒa*.

Earliest Eng. Prose Ps.: *ʒates*, 94. 4; *ʒeue* (imperat.), 27. 5; *ʒaf*, 4. 7 and passim; *ʒaue* (3rd pl.), 34. 14; *ʒyf* (if), 7. 4; *forʒeten*, 9. 18; *forʒetyng*, 9. 19; *forʒate*, 9. 12; *ʒiftes* (sb. pl.), 14. 6; *ʒeres*; *ʒisterdai*, 89. 4; *ʒe*, 46. 1.

Mirc.: *ʒeue* (inf.); *ʒaf*; *ʒef* (if); *ʒates*; *ʒeyn-stondynge*; *ʒop* (active); *ʒerus*; *ʒeorne*; *yerdes*; *ʒonge*; *ʒow* (you).

MS. Harl., 2253 (Böddeker, *Alteng. Dichtungen*): *ʒateward* (sb.); *ʒef* (if); *ʒelde* (vb.); *ʒeuen* (p.p.); *ʒaf*; *ʒet*; *ʒong*.

Worcester Gloss., twelfth century (Wright-Wülker, xiii): *ʒysel* (obses); *ʒimston*; *ʒifre*; *ʒerd* (virga).

Laʒamon. In the following list forms which occur in both texts have a dot prefixed, those occurring only in the later text are in brackets. *Aʒaen*, [ʒein]; *biʒeten*, *biʒcoten* (get); *forʒifuen*, *forʒef*; *ʒeuen*, *ʒeouen*, *ʒifen*, *ʒifuen*; *ʒieuen*, [ʒeue, gifue] (vb.); *ʒeue*, *ʒeoue* (sb.); *forʒæt*, *forʒeten*, [forʒiete], *on-ʒiten* (perceive); *ʒissinge* (desire); *ʒisle* (hostage); *ʒimston*; *ʒimme*; [gimmes]; *ʒulpe* (2nd pret.); *ʒealf*; *ʒelp*; [ʒalp]; *ʒeornen*; *ʒirnen*; *ʒuʒeðc* (sb.); *ʒære*, *ʒare*, [ʒar]; *ʒeomere* (adj.); *ʒit*, *ʒete*, *yet*; [blod-ʒote] (bloodshed).

Songs and Car.: *forʒete*, 2; *ʒevyn*, 5; *ʒyftes*, 9; *ʒyng*, 9; *ying*, 10.

Returns of Eng. Guilds: *yeuen*; *yefe*, if (if); *ʒeuen*; *ʒiftes*, 53; *ʒer* (year), 27; *yhef* (if), 24; *yher* (year), passim.

Wills and Inventories: *yoven* (Honeyborn of Bury, 1493); *yild* (= guild, Oleham of Bury, 1492); *yeve* (Baret, 1463).

Promptorium: *aʒens* (contra), *ʒyxyn*, *yexen* (vb.), *ʒyfte* (sb.); *ʒetynge* of metalle; *ʒelhwe* (yellow); *ʒelpynge* (sb.); *ʒelke* of an eye; *yeldon*; *ʒeue*; *ʒate* (sb.), *ʒarne* (thread), *ʒykyng*, *ʒykʒe* (pruritus).

Bokenham: *yelp*, St. Kath. 296; *yine* (inf.), passim; *yeue* (inf.), Mary, 1125; *yiftys* (gifts), St. Mary, 217; *ʒeris* (Anne, 223).

- Wycliffe Tracts** (E.E.T.S. 1880): *ȝiefe* X, *gouen* X, *ȝhet* LL., *ȝifte*, *ȝeftes* X, *ȝiue* (vb.) CC.
- St. Katherine**: *ȝong* (a way, Cotton has *gong*), *ȝirne* (1st pres.), *ȝelp* (vain-glory); *ȝelpen* (vb.); *ȝeld* (sb.), *aȝein*; *ȝielen* (vb., yell); *ȝeien* (to scream); *ȝarkien*; *ȝarow* (ready).
- Robt. of Glos.**: *ȝeue* (vb.); *ȝaf*, *ȝaue* (pret.); *ȝief* (if), *ȝat* (gate); *ȝelp* (sb.); *ȝifte*; *biȝete* (p.p.); *biȝat* (pret.); *biȝite*; *ȝoxinge*; *yer*; *ȝerd*.
- St. Juliana (Metr.)**: *beȝite* (p.p.), 20; *ȝaf*, 35; *ȝiftes*, 12; *ȝef* (if), 12; *ȝote* (got), 55.
- P. Plowm.**: *ȝiue* occurs 15 times in A text; 9 times in B; 11 times in C. (For statistics of *ȝiue*, see above under *g*.) *Aȝein*; *biȝite* (p.p.); *biȝete* (sb., offspring); *ise-yokels* (B); *ȝift* (sb.), *ȝelden*, *ȝald*, *ȝold*; *ȝedde* (play, sing), *ȝaf*; *ȝouthen*.
- Sir Ferumbras**: *aȝen*; *ȝealwe* (yellow); *ȝelde* (vb.), *ȝulden* (pret. pl.), *ȝolde* (p.p.); I *ȝeue*; *ȝeate*, *ȝete* (passage, entrance); *ȝilpe* (boast, assurance).
- St. Editha**: *ȝeue* (imperat.), 2; *ȝif* (imperat.), 47+2; *ȝaf*, 3515; *forȝeue*, 3400; *ȝof*, 2775; *forȝeuenesse*, 1975; *ȝelpe* (inf.), 53; *forȝete*, 3708; *forȝate*, 3709; *ȝatus* (sb. pl.), 3726; *ȝeke* (vb., itch), 3383; *ȝongest*; *ȝere*, 20; *ȝowthe*, 3709.
- St. Juliana (Prose)**: *ȝeouen*, 12; *ȝef* (if), 26. 10 passim; *ȝeldeȝ*, 72; *biȝet* (pret.), 8; *ȝettede*, 6; *ȝeorne*, 52; *iȝirnd*, 8; *ȝeien* (inf.), 16; *ȝarket*, 70.
- Ancren Riwe**: *aȝeines*; *biȝiten*; *ȝeoteȝ*; *ȝelpen*; *ȝoluh* (yellow); *ȝichunge*; *ȝeld* (return); *ȝeape* (greedy); *ȝoc* (sb.).
- Owl and Nightingale**: *ȝiveȝ* (Cotton MS.); *yereȝ* (Jesus), 1773; *iȝire* (p.p.), 551; *ȝaf*, 1100; *ȝif*; *ȝete* (p.p., Jesus), 1307; *ȝal* (Cotton); *ȝal* (sb., Jesus); *ȝollest*, 223.
- Sir B. of Hampt.**: *ȝane* (yawn); *ȝelp* (inf., Manchester MS.); *ȝep* (vigorous, A); *underȝit* (A).
- Kentish Gospels**: *ȝeat*, Mt. vii, 13; *ȝeoden*, Mt. xii, 14; *aȝet* (he poured out), Mk. xiv, 3; *ȝif*, Mt. iv, 9; *for-ȝyf*, Mt. vi, 12.
- Vespas, A. 22**: *ȝimston*, 217; *forȝiet*, 235; *forȝeaf* and *forȝiaf*, 229; *ȝescung*, 233; *ȝife*, 235.
- Moral Ode (MS. Digby, 4)**: *biȝete*, 105; *ȝeuenesse*; *vorȝiete*, 36; *ȝieue*, 45; *ȝielde*, 45; *unforȝolde* (p.p.), 59; *ȝiet* (yet), 5.
- Vices and Virtues**: *ȝieue* (inf.), 9. 2; *ȝiue* (sb. and vb., passim); *ȝaif*, 137. 10; *forȝiuenesse*, 27. 7; *forȝiteȝ*, 7. 4; *forȝilt* (guilty), 119. 9; *ȝiet* (again); *beȝeten* (obtain), 141. 2; *ȝeald* (paid for), 117. 33; *ȝierne*, 57, 7; *ȝaten* (sb. pl.), 27. 7; *ȝif*, 5. 26; *ȝelp* (sb.), 5. 20.
- Kentish Sermons**: *ȝemernesse* (second sermon); *yeten* (fifth sermon).
- Will. of Shoreham**: *forȝeȝ* 7; *ȝeȝe*; *ȝeve* (imperat.), 45; *ȝalle*, 85; *ȝef*, 5; *ȝelde* (inf.), 2.

Ayenbite: ayen; bote-yef: yelpe (vb., boast); yalp (p.p.); yefþ (gift), yef (vb.); yaf, yeaf (pret.); yene (vb.); yeuere (giver); yirneþ; yeme.
Lib. Desc.: þeve (inf.), 73; þaf, 272; þef (imperat.), 268; þiftes, 2218; safes, 1314; þelow, 139; to þelde, 574; þet.

O.E. \ddot{g} APPEARS INITIALLY AS *y* IN THE MODERN ENGLISH DIALECTS.

We come now to the enumeration of those words which have initial *y* in the Dialects, but which in the polite language are either lost altogether or have some other sound. The words in my collections which seem to deserve most attention are the modern dialectal forms of O.E. \ddot{g} eat, \ddot{g} ycccan, \ddot{g} eocean, \ddot{g} iefan, \ddot{g} yccel, \ddot{g} ilte, and \ddot{g} ielm.

yeuk or yuck, to itch: Northumb.; Cumb.; Mid. Yorks. (yuke, Robinson, 1876; also yeke in Thoresby's *Letter to Ray*, 1703, and Ray, *North Country Words*, yuck, 1691; but *y* forms apparently not in other parts of Yorks. at present day); S.W. Lines.

yate, yat, yet = a gate: Northumb. (yate, yet, yeat); Cumb. (yat); N. Yorks. (yat); W. Yorks. (yate); Derbysh. (yate); N.E. Lines.; Shropsh. (yat, yate obs.); Rutland (yate); Herefordsh. (yat); W. Worcs. (yat); Northants. (yat); Beds. (yeat); Glos. (yat); Oxfordsh. (yat); Hants. (yat); Sussex; Wexford (yeat, 1867, perhaps obs. now).

yox, yeux, yex = to hiccough, etc.: N.E. Yorks. (yeux); S. Chesh. (yask = to clear the throat); Shropsh. (yask = violent cough); Herefordsh. (yocksing = stomach heaving); Hants. (yokes, sb.).

yeave, yevy = to thaw, wet, etc.: Exmoor Scolding (Gent. Mag., June and July, 1746; reprinted, Exeter, 1778, and by Elworthy, *Specimens of English Dialects*, E.D.S., 1879); yeavy, yaivee, 'the condition of damp on a wall just after a thaw.' With this most interesting form compare 'give' above, and 'eave,' etc., below, under section dealing with O.E. \ddot{g} dropped initially. The Wexford Glossary (Poole-Barnes, 1867) has yaate = gave it. It is evident that forms of \ddot{g} iefen with initial *y* persisted in the West of England until comparatively recently.

yuckle, etc. = icicle: Northumb. (icc-shoggle, where *sh* presupposes a form *yockle).

yelt, young pig, sow, etc.: Northumb.; Norf.; Beds. (yilt, Batchelor, 1809).

yelm (sb.), bundle of straw for thatching, a handful; (vb.), to lay straw for thatching: Northants.; Beds.; Suffolk (vb.); Oxfordsh. (yilm, yelm, yoalm, vb.); Berks. (vb.); Wilts. (sb.).

Other curious forms with *j* are *yoldring*, 'a yellow-hammer,' in the dialect of Huddersfield (otherwise *goldring*); with this word compare *yowley*, 'yellow,' in Durham dialect, and *yowley*, 'yellow-hammer,' in Northants.; further, the forms *goolie*, *guler*, 'a yellow-hammer' (Norf.), and *gole*, 'yellow' (Essex). It seems probable that confusion has taken place between the initial consonants of 'yellow' and 'gold,' and that the vowels of the words have also influenced each other. The form *yith* = 'if' occurs in the *Wexford Glossary* quoted above.

O.E. ȝ- = DŹ.

There are two words which occur in West Cornwall (Courtney, 1880) in which O.E. ȝ- has become *dʒ*; they are *jicks*, 'hiccough,' and *jallow*, 'yellow.' In this connection I would remind my readers of the modern pronunciation of the place-name Jarrow. It is possible that there may be some analogy which may account for these forms, but I am unable to find it. I should be inclined to explain them as due to the stressed form (with front stop) which I assume for O.E. Of course the difficulty is that there are so few forms with *j* in Mod. English. It should, however, be pointed out that double forms like *yoklet*, *joklet* (Kent = a little farm or manor, cf. *yoke*?) occur in the dialects.

There are several other apparent doublets which are not quite easy to understand; for instance, we may compare *junner* = 'to grumble' (S. Chesh.) with *jammer* = 'to complain' (Staffs.). The latter word is obviously from O.E. *ȝeomrian*, but what are we to say of the former? Again, by the side of 'to jerk,' we have 'to yark' in Lincs., and *yerk* in places as far apart as Scotland and Cornwall, with the same meaning in all cases. Further, the word *yape*, so common in Chaucer, has never been explained satisfactorily. Way, in a note in the *Promptorium*, says the word was of ambiguous import, and scarcely admitted in polite society. On the other hand, the usual meaning of the word in M.E. agrees fairly well with that of the word *yape*, *gaup* in various dialects (e.g., Hants., 'to gossip,' and *yoppul* in Berks., 'unnecessary talk'). Have these words anything to do with O.E. *ȝeapan*? Again, in West Cornwall we find *yaffle* and *jaffle* = 'a handful,' side by side. I think the question of whether O.E. ȝ may not become *j* (*dʒ*) initially in Mod. Eng. is still an open one.

LOSS OF INITIAL \ddot{x} .

There are not many examples of this in M.E. The prefix *æ-* when retained appears as *i-*. *Piers Plowm.* has *isykles* and *yf* (C text, A and B have *þif*); *ikyȝ* occurs in *Prompt.* (but *Catholicon* *iseȝekille*); *ickles* in *Manipulus*. It is found in *Catholicon*, *Orm*, *Norw. Guilds*, *Bokenham*, and *Manipulus*. *Icchenn* is in *Orm*, *ichyn* and *ykyȝ* in *Prompt.*, *icing* in *Aycubite*. Stratman-Bradley gives *ylde* (guild), O.E. Misc. 96; and *ymston* (gem), O.E. Misc. 98. The *y* or *ȝ* forms are far the commoner during the M.E. period.

On the other hand, the Modern Dialects show a fair number of forms with initial \ddot{x} lost. My collections contain the following words:—

ickle, ikil, etc. = icicle: Northumb.; Lancs.; Chesh. (*eckle*); Derbysh.; S.W. Lincs. (*heckle*); Shropsh. (*ceckle*, also *aigle*, but this latter perhaps French?); Staffs.; Leics. (*iggles*); Herefordsh. (*eacle*); W. Worcs. (*ickle, aigle*).

ilt, hilt (cf. *yelt* above): Upton-on-Severn, Worcs. (*hilt*); S.E. Worcs. (*ilt*); Oxfordsh. (*hilt*); W. Somers. (*ilt*); Devonsh. (*ilt* (obs.) and *elt*); Wilts. (*hilt*); Dorset (*elt*).

elm, helm, etc. (cf. *yelm* above): Berks. (*ellums*, sb.; vb. is to *yelm*); Hants. (*elam*, bundle of thatch; also *helm*).

eeld, ild = yield: Northumb. (*eeld*); Shropsh. (*ild*).

ear = year: Northumb.; Mid. Yorks.; N.E. Lincs.

eave, heave = to thaw, grow moist: W. Somers. (*eavy*, vb.); E. Corn.; W. Corn. (*cave* and *heave*, 'to thaw, to give'); Dorset (*eve*, 'become damp').

istaday = yesterday: S.E. Worcs.; Warwcs.; Oxf.; Dorset (*esterday*).

east = yeast: Essex.

The lengthened vowel is worth noting in *cachy*, 'itchy,' which occurs in Northumb. and Norf.; in *ees*, 'yes,' in Berks. (alongside of *iss*), Essex, Wilts. (*eer*), Dorset, Hunts., and I. of Wight; and in *et*, 'yet,' in W. Somers. and Dorset. *Eef*, 'if,' is found in Wilts.; *it*, 'yet,' in S. Worcs., Oxf.; and *et* in Devon, *it* again in I. of Wight.

RESULTS AND CONCLUSIONS.

It appears from the above investigation that O.E. ȝ is represented in M.E. and the Modern Dialects in three different forms: *g* (when = Gmc. **g*), *ȝ*, and with complete loss of initial consonant. The *ȝ* forms certainly predominate, but forms with *g* and with loss of consonant are about equally common, at any rate in the modern dialects, and these two latter classes together make up perhaps 50 per cent. of the whole. In some cases (as in *gilt*, *yilt*, *ilt*, etc.) all three forms of the same word are preserved, though they are not all found in any one dialect. On the other hand, *g* and *ȝ* forms are found side by side in the same word and the same dialect, both in Middle and Modern English; and the same is true of the *ȝ* forms and those which have lost the initial consonant.

The *g* forms are perhaps on the whole more frequent in the North and North Midlands; but the other two forms are distributed fairly equally all over the country.

The *g* and *ȝ* forms can sometimes be explained by a change of vowel in O.E., as in *ȝeat-ȝatu*, but where this cannot have happened, then I think we must assume difference of stress to have produced the doublets. It should be noted that it is only O.E. ȝ = Gmc. **g* which appears as *g*; otherwise Gmc. **g* and *j* are liable to the same treatment in English.

My assumption that O.E. ȝ (= Gmc. *g*) when strongly stressed could become a (front) stop, is perfectly in accordance with what actually takes place in Modern Swedish for instance. In this language initial *g* before front vowels (no matter of what origin) is pronounced as a front open consonant (German *j*, English *y*) when weakly stressed, but with strong stress it is pronounced as a distinct *front stop*. This is true not only of *g*, as in *gifva*, 'give,' but also of *j*, as in *Jul*, 'Christmas,' and of *lj* in *ljud*, 'sound,' *ljus*, 'light,' where the *l* is not pronounced at all. In the same way the front voiceless stop in *kenna*, 'know,' etc., is made into a front open consonant (as in German *ich*) when the word has no stress.

If once the possibility of stopping O.E. ȝ be admitted, then there is no difficulty in admitting the further possibility of the resulting front stop being made into a back stop. On the other hand, there may have been here and there a sporadic tendency to fully assibilate the front stop, and the forms *jicks*, *jallow*, *jarrow* may be survivals of this.

In conclusion, I hope that I have done something to show that the 'give, get' words are not necessarily due to foreign influence, but that they may have developed quite naturally in accordance with the normal tendencies of English speech. I cannot help feeling that it is time that we ceased to be so hag-ridden by the Scandinavian bogey, who is to explain all our difficulties for us, but who does not always quite manage to do what is expected of her.¹

¹ For a discussion of the vowel in 'give' see Bülbring, *Beiblatt z. Anglia*, July, 1900, pp. 101-2.

ON THE ETYMOLOGIES OF THE ENGLISH WORDS *BLIGHT* AND *BLAIN*, *CHORVELS* AND *KERVELS*.

By HENRY CECIL WYLD.

BLIGHT.

THE form of this word has never been satisfactorily explained. Murray (N.E.D., p. 919) considers it of unknown origin, but suggests several possibilities—(1) That the word is related to *blichening*, ‘mildew, rust or blight in corn’ (*Palladius on Husbandrie*, l. 827); (2) that it corresponds to Old Norse **blehtr* = Icel. *blettr*, ‘stain, spot, blot’; (3) that it may be cognate with ‘bleach, bleak’; (4) of onomatopoeic origin, “with a feeling for blow, blast, and kindred *bl*- words.” Skeat (*Larger Etymological Dictionary*, pp. 66–7) says that the history of the word is very obscure. He identifies it, however, with O.E. *blīcan*, ‘shine, glitter,’ and further with ‘bleach’ and ‘blink.’ Neither Murray nor Skeat attempt to account for the form of the word.

I am convinced that the word has nothing to do with any of the words quoted above, meaning ‘to shine,’ ‘grow pale,’ etc., but that it may be explained perfectly easily from an entirely different base. I identify the root of *blight* with that of Mod. Eng. *blain*, and with the O.E. form *blecþa*, which occurs in the *Corpus Glossary* (see Sweet, *Oldest English Texts*, p. 107; *Corpus*, 2123) and in *Epinal* and *Erfurt Glossaries* (Sweet, O.E.T., pp. 104, 1069). In all these cases *blecþa* glosses Latin *vitiligo*. (Cf. also Wright-Wülker, *Vocabularies*, 53. 28.)

I will deal with each of the three words in succession. *Blain* in M.E. is *bleine* (for references see Stratman-Bradley, p. 76), and in O.E. *blegen*. In Bosworth-Toller the first vowel of *blegen* is marked long, but I am not aware that there is any authority for this. I assume the vowel of the root syllable to be short, in which case the

form would come from a Gmc. **blaginō*, which would pass through the stages **blagin*, *bligin*, *blegen*. The Indo-Gmc. form of Gmc. **blaχ-ino* would be **bhlōkīnās*. The suffix *-ino* took by preference the accent on the *i*. (Cf. Brugmann, ii, p. 147, and Hirt, *Idg. Akzent.*, p. 278.) Idg. *k*, when followed by the accent, becomes of course *ḡ*, an open voice consonant, in Gmc. (Verner's Law). The suffix *-inis* was accentuated like *-ino*; but the accentuation of the suffixes *-ina* and *-ino* is doubtful. (Hirt, loc. cit.)

I pass now to *blight*. This word is of late occurrence in literature (see N.E.D. and Skeat). The earliest reference in N.E.D. is in an agricultural work of 1669; it is also in Cotgrave, where 'an herb' is added in brackets, and the French words given are 'brulure,' 'nielle des bleds.' The English Dialect Dictionary gives *blight* as meaning "a caterpillar; anything which destroys garden produce," with Hampshire as the sole county where it is used. Further, *blit* is given in the sense of 'blightly,' which is said to occur in Dorset, Barnes being the authority.

There are no other examples in E.D.D. On the other hand, Halliwell (*Archaic and Provincial Words*) gives *blight* as occurring in various dialects in the sense of 'blasted, applied to corn'; and in Oxfordshire in the sense of 'stifled.' He also gives *blit* for Dorset. Davis (*Supplementary Glossary*) gives *bleet* from Holland's *Pliny*. This is evidently the Latin *blitum*, and the 'herb' referred to by Cotgrave, who seems to have mixed up two distinct words.

I have not at this moment the opportunity of consulting a large number of provincial glossaries, but my impression certainly is that such expressions as 'a blight in the face' are found fairly often in such works. I am therefore at a loss to understand the meagre entry in the E.D.D. I propose to derive the word from an O.E. **bliht*=Gmc. **blaχtiz*, through the stages **blehti*, **bleht(i)*, **blicht*; that is, a development of vowel precisely similar to that of O.E. *miht* from **maxtiz*. The Idg. form would be in this case **bhlōktiz*, where the accent preceding the *k* would give *χ* (*h*) in Gmc. According to Hirt, (*Idg. Akzent.*, p. 206 et seq.) words with *-ti* suffixes were seldom accented on the root syllable; in fact, this applies to *-i-* stems generally, but he instances from Gmc. several cases to the contrary. Iccl. *blettir*, which would also go back to **blaχtiz*, appears to be the exact cognate of 'blight.'

Assuming that Hirt is right as to the primitive conditions of accentuation in this class of stems, **bliχtiz* and **māχtiz* are still easily explained by some process of analogy.

The last form to be accounted for is *blectha*. This word is written *blæcþa*, and is marked long in Bosworth-Toller, erroneously as I believe. The fictitious form *blæcþ-rust* given in B.-T. has no connection with this word, and should read *blæc þrust(fel)*, ‘leprosy’ (see form in Wright-Wülker’s Vocab., 9. 6). I assume a Gmc. **blax-īþu*, which passes through forms **blæhiþu*, **bleh(i)þu*, **blecþa*. In the Saxon and Kentish dialects *h + þ* becomes *-kþ*; compare *heckfer* in Southern dialects from O.E. *heahfore*, etc. (See my *Contributions to History of Guttural Sounds in English* in Trans. Phil. Soc. 1899.)

In above manner I think that *blain*, *blight*, *blectha* have been satisfactorily shown to be cognate, the three forms severally elucidated, and the true etymology of *blight* conclusively established. If this be so, then the word can no longer be considered to mean something white and shining, but we must connect it with Latin *flamma* = **flag-ma*, with Greek *φλόξ*, *φλέγω*, *φλέγμα*, etc., and with Sanscrit *bhrág-*, and regard it as meaning primarily ‘heat, inflammation, irruption,’ etc., a conclusion which is quite in keeping with the facts.

CHORNELS and KERNELS.

In the English Dialect Dictionary (p. 589) occurs the entry “Chirnels, also written Chornels, Churnels. Mostly in combination, waxing chirnels, small hard swellings in the neck-glands of young people.” The word is said to occur in Scotland, in the North Country district, and it is specifically mentioned in Heslop’s *Northumberland Glossary*. By way of etymology, O.E. *cyrnlu* is mentioned in E.D.D., and we are referred to *kernel*s. The Dictionary, in spite of its magnificent rate of progress, has not yet reached K, and in the meantime we are left to speculate on the two forms, with *ch-* and *k-*, and upon their relation to each other. Now if one thing is more certain than another, it is that the Mod. Eng. *chirnels*, etc, cannot possibly be derived direct from O.E. *cyrnel*. This word is a diminutive from Gmc. **kurnila-*; the *y* is the result of the *i-* modification of original *-u*, and before an original back vowel O.E. *c* is not fronted, or ‘palatalized.’ The root of the word is Eng. *corn*, O.E. *corn*, from an original form **kurna-* (cf. Goth. *kauru*).

Germanic *u* becomes *o* in O.E. when followed in the next syllable by *-a* (hence O.E. form *corn*); but is preserved if followed by *-i-*, hence primitive O.E. **curnil*, whence *cyrnel*. I was at first inclined to regard *chirnels*, etc., as due to analogy with some form of French *cerneau*, but there is a simpler and more interesting explanation which is almost certainly right. The forms with *k* are by far the commoner; I have noted their occurrence in a few places from the fourteenth century onwards. Wright-Wülker, 707. 27 (*Fifteenth Century Nominale*), glandulum, a wax kyrnylle; *Promptorium*, kyrnel or knobbe yn a beeste or mannys flesche, granulum, glandula; a waxynge curnelle, glandula, nodus sub cute, *Medulla*; wax kyrnel, glanduli, in *MS. Roy*, 17, c. xvii, *de infirmitatibus*; kyrnel or knob in the necke, or other where, glandre, *Palsgrave*; tollesa waxynge kernell, *Elyot*; carnelles in the flesh, Boorde's *Breviary of Health*, c. 14, 75, 165 (see Way's note on p. 276 of *Prompt.*, Camden Soc.); glandula, the parte of a swine's necke wherein the kirkels are, Cooper's *Thesaurus*, 1578; ghiandole, wartles or kernels that come in the throte, Florio, *Worlde of Wordes*, 1598; kernels growing in the mouth, necke, or other parts; kernelwort because it is good against kernels in necke and measells in hogges; wens and kernels, Minsheu's *Guide into Tongues*, 2nd ed., 1627; a kernel behind the ear, parotis, a waxyng kernel chalara, Meriton's *Young Clerk's Vocabulary*, p. 118, 1685; glandule carniforme, a great fleshie and soft kernel consisting of many small ones, glanduleux kernelly, full of fleshie kernels, *Cotgrave*, 1673; again, in Eng.-French part: *Cotgrave* has, a fleshly kernell-glande, kernels in the throat, gangules; kernels in the neck and under the root of tongue, amygdales; and further: kernell-wort, scrofulaire; little kernels in mouth or throat—adenes. With this use of the diminutive form, cf. Mod. Eng. '*corn*' on the foot, etc., and see Napier's Note in his O.E. Glosses, 26. 15 (on O.E. *ȝecyrnode*), p. 194.

Kernel is obviously the Kentish form (O. Kent **cernel*), and the form *carnelle*, quoted above, is possibly also derived from this form. In this connection it is interesting to note the forms *keern*, 'to grow (of corn)' (Heslop, Northumb., 1893-4), and *kern*, 'to produce corn,' in Parish & Shaw's *Kentish Glossary*, 1887. The form in Parish & Shaw must be from an O.E. verb **cyrnan*, Gmc. **kurn-jan*, which would of course appear as **cernan* in the later Kentish dialect of O.E. *Keern* in Northumberland may possibly

be this form borrowed, or may be simply the normal form from **cyrnan*—*cirnan*.

The forms with *ch*- are clearly derived from another ablaut grade. If we find in O.E. the verbal forms *weorþ*-*wearþ*-*wurð*-, corresponding to Gmc. *werþ*-*wearþ*-*wurd*-, respectively, we may reconstruct for Gmc., besides the form **kurn*-, the further ablaut forms **kern*- and **karn*-. The two last would give O.E. *ċcorn*- and *-ċearn*- respectively. Gmc. **kern*-ila or **karn*-ila would both produce an O.E. **ċiernel*; this would become M.E. **chernel*, later **charnel*, or **chirnel*. Here, then, we have our two Mod. Dial. words *chirnels* and *churnels* (both words presumably have **I** *). The vowel in *chornels* is not clear to me; it may be really **ɜ** and simply a local variety of **I**, or it may not be even approximately expressed by the spelling. The form **kurn*- = Idg. **gʷr̥n*-; the weak grade of the vowel corresponds exactly to O. Slav. *zrŭno*, 'corn,' and Lithuanian *žirn*-is, 'pea.' O.H.G. *kerno*, Mod. Germ. *kern*, correspond to O.E. *ċcorn*. The Latin *grā-num* = Idg. *gʷr̥n*- with quantitative ablaut. (Brugmann, vol. i, p. 244.) For other views on *grānum* cf. Hirt, Idg. Ablaut, § 210, and N.E.D. *ubi*, 'grass.'

